

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes de la**

Arlette de Bennetot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ARLETTE DE BENNETOT

CONTES ET LÉGENDES DE LA GUYANE FRANÇAISE



FERNAND NATHAN

Arlette de BENNETOT

**CONTES ET LÉGENDES
DE LA
GUYANE FRANÇAISE**

ILLUSTRATIONS DE LISE MARIN

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – PARIS 1968

COLLECTION CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS.

PRÉFACE

Au moment où le monde entier tourne son attention vers la future base spatiale internationale de la Guyane, l'on doit beaucoup de reconnaissance à Arlette de BENNETOT pour avoir su faire revivre son folklore.

Dans un style élégant, vivant, elle a mis en relief l'humour de ces récits colorés, émaillés de reparties débordantes de verve et de malice.

Tous les lecteurs, que nous souhaitons particulièrement nombreux, seront certainement sensibles au charme qui se dégage de la lecture de ces histoires, qui éclaireront d'un jour nouveau ces lieux lointains, encore mal connus, et trop souvent méconnus.

Robert VIGNON
Sénateur de la Guyane française.

AVANT-PROPOS

LA LÉGENDE D'EL DORADO.

Le 1^{er} août 1498, les tribus indiennes disséminées à l'embouchure de l'Orénoque furent témoins d'un prodigieux spectacle : sur la mer habituellement déserte, d'immenses navires avançaient avec une majestueuse lenteur, leurs voiles gonflées par les vents alizés. Revenus de leur surprise, quelques guerriers bandèrent leur arc mais la mystérieuse flotte avait déjà disparu à l'horizon. Ces imposants édifices n'étaient autres que les vaisseaux de Christophe Colomb voguant pour la troisième fois vers le Nouveau Monde.

L'année suivante, Alphonse d'Ojeda et Jean de la Cosa jettent l'ancre dans ces mêmes parages. Les Indiens s'inquiètent de nouveau. Les étrangers se contentent de reconnaître les côtes guyanaises, sans débarquer.

En 1534, les conquistadores de Pizarre se livrent au sac de la ville de Cuzco, capitale des Incas. Atabalipa, frère du dernier souverain inca, réussit à soustraire une partie du trésor royal à la rapacité des Espagnols et cherche refuge avec quelques fidèles guerriers dans les profondeurs de la forêt amazonienne.

À partir de cette époque s'organisent de coûteuses expéditions destinées à s'emparer de ces richesses. Si la plupart des aventuriers qui explorèrent la Guyane dans ce but ne rapportèrent de leurs voyages que déboires et désillusions, ils n'en affirmèrent pas moins avoir reçu des Indiens d'extraordinaires révélations. L'un d'eux, Juan Martinez, prétendit même avoir vécu plusieurs mois à Manoa, résidence d'El Dorado(1), ainsi nommé parce qu'il se faisait poudrer d'or chaque matin, au lever du soleil, avant de se présenter à l'adoration de ses sujets dans cette cuirasse étincelante.

Martinez avait été chargé de surveiller la cargaison de poudre du navire qui le transportait aux Amériques. Le navire ayant sauté par sa faute, il avait été abandonné sans vivres et sans armes dans un canot, au large des côtes guyanaises. Recueilli par des Indiens, ceux-ci décidèrent de le conduire à Manoa pour l'offrir en présent à leur roi. Le prisonnier fut mené à la nouvelle capitale inca, les yeux bandés.

Arrivés à destination, les Indiens lui enlevèrent son bandeau et ce qu'il vit dépassa tout ce qu'il avait imaginé. Non seulement le palais et les maisons étaient construits avec des briques d'or, mais la vaisselle du plus humble sujet était façonnée dans ce précieux métal !

Après un séjour de plusieurs semaines dans la fabuleuse cité, Martinez fut mis en demeure de choisir entre son établissement définitif au royaume inca ou son départ, sans esprit de retour. L'Espagnol ayant opté pour la seconde solution, il fut reconduit à la côte, les yeux de nouveau bandés. Ne pouvant fournir de preuves de cette aventure, il raconta que des voleurs l'avaient dépouillé des cadeaux que lui avaient offerts les Incas avant son départ de Manoa. Martinez mourut à Puerto Rico, laissant à la chancellerie de cette colonie espagnole le récit de cette histoire.

Une copie de ce document parvint – on ne sait comment – dans l'Ancien Monde et la légende d'El Dorado se répandit aussitôt dans toute l'Europe. Les imaginations s'enflammèrent. Philippe II finança l'une de ces expéditions, dont le naufrage coûta la vie à plus de deux mille personnes.

Vers la fin du XVI^e siècle, un Anglais de haute naissance et d'esprit romanesque, Sir Walter Raleigh, se rendit en Amérique méridionale pour essayer de découvrir la cité mythique. Après avoir remonté l'Orénoque sur plus de quarante kilomètres, il dut faire demi-tour, arrêté par des sauts infranchissables. Trois autres expéditions ne furent pas davantage couronnées de succès. Cela n'empêche pas Raleigh d'entretenir les illusions de ses contemporains en affirmant dans ses mémoires : « Celui qui entreprendra la conquête des territoires situés entre l'Orénoque et l'Amazone, possédera plus d'or que l'Espagne et régnera sur plus de peuples que l'Empereur des Turcs ».

Quelques années plus tard un autre Anglais, Laurent Keymis, organisa une expédition dans le même but. Malgré l'échec de sa tentative, sa relation de voyage demeure intéressante car il nomme les rivières et les tribus rencontrées au cours de son périple. Il nous apprend aussi que des navires français venaient déjà en Guyane à cette époque pour « charger du bois d'ébénisterie » et conclut : « Aucune nation n'est plus en état que la France de pénétrer en Guyane à cause des nombreux marchands français installés dans l'île de Cayenne ».

*LA FRANCE ÉQUINOXIALE
LA COMPAGNIE ROYALE DES INDES OCCIDENTALES.*

Gagnés par le mirage de l'or, quelques gentilhommes normands décidèrent de tenter à leur tour une expédition en Guyane, sous la conduite de Daniel de la Ravardière. En 1643 se créait la « Compagnie du Cap Nord », sous les auspices de Poncet de Brétigny. Malheureusement son chef se rendit si impopulaire parmi les nouveaux colons que ces derniers le massacrèrent.

En 1652 quelques personnages de haut rang arrêtaient les statuts d'une nouvelle compagnie dite « France Équinoxiale », se proposant de construire à Cayenne une église, un hôpital, deux séminaires et d'accorder aux « seigneurs associés » qui désireraient s'établir dans ce lointain pays « marquisats, comtés, baronneries et chastelleries ».

Le premier convoi quitta Le Havre le 2 juillet 1652. La traversée fut longue, pénible, remplie d'intrigues, chacun voulant commander et nul n'acceptant de servir. Étienne de Royville, chef de l'expédition, fut poignardé et son corps jeté à la mer. Débutant par un crime, cette aventure devait se terminer dans le sang. Conjurations, épurations, représailles se succédèrent en Guyane jusqu'à ce qu'une révolte indigène contraignît les nouveaux colons à s'enfuir vers les « Îles ». C'est ainsi qu'on appelait jadis la Martinique et la Guadeloupe par opposition à la Guyane, dit « Terre ferme d'Amérique ».

Las des excès provoqués par les compagnies privées et sur le conseil de Colbert, Louis XIV décida la création de la « Compagnie Royale des Indes Occidentales ». Cayenne, restaurée, resplendit bientôt d'une prospérité nouvelle. Cet heureux revirement ne tarda pas à exciter la convoitise des colonies voisines. En mai 1676 treize navires hollandais débarquent par surprise une petite armée qui s'empare de Cayenne. L'année ne s'était pas écoulée que l'Amiral d'Estrées opérait brillamment la reconquête de Cayenne.

À partir de cette date et jusqu'à la Révolution française, la Guyane vécut à peu près tranquille.

Colons et commerçants mènent une vie facile, voire fastueuse. La main-d'œuvre est abondante, les plantations superbes. Moutons, porcs et poules se multiplient parfaitement. Les pâturages sont d'une telle qualité que les vaches importées de France « sont devenues méconnaissables par leur graisse abondante ». Monsieur de la Boulaye, de retour d'une inspection aux colonies d'Amérique, peut vanter la Guyane en ces termes : « Son sucre est d'une blancheur parfaite, son tabac est meilleur que celui du Brésil, son coton plus fin que celui des Isles, son indigo plus bleu que celui de Saint-Domingue. La vanille croît partout en abondance et le cacao y pousse naturellement ».

L'or et le bague devaient briser, pour des causes bien différentes, l'essor de cette terre privilégiée.

En 1855, lorsque l'Indien Paoline montra à des soldats français quelques paillettes d'or trouvées dans une crique de l'Approuague, il ne se doutait pas qu'il allait déclencher une formidable ruée vers l'intérieur du pays. Attirés par l'appât de gains rapides, colons français et anglais, Antillais, esclaves libérés s'élancèrent à l'assaut des fleuves guyanais. L'économie locale ne put supporter cette brutale désertion de travailleurs. Et ceux-ci disparurent par milliers, jalonnant de leurs tombes les rapides des fleuves et les pistes sylvestres.

Puis vint le bague. La pensée de Napoléon III ne manquait certes pas de générosité : la rédemption du crime par le travail. Malheureusement l'administration guyanaise, indifférente et inhumaine, ne put mener à bien la tâche assignée. Des milliers de condamnés furent employés à des travaux parfaitement inutiles. L'inflation de main-d'œuvre pénale gratuite fit s'effondrer le marché du travail, ruinant l'initiative privée, supprimant le salariat. La réputation de la Guyane fut du même coup dégradée, tant sur le plan international qu'en France métropolitaine. Il faudra attendre 1938 pour que le bague soit enfin supprimé, délivrant la Guyane française de sa plus lourde hypothèque.

LE FOLKLORE GUYANAIS.

Contes et Légendes de Guyane reflètent assez bien l'histoire mouvementée de ce pays. On y trouve mêlées des légendes indiennes, des histoires africaines, d'amusantes réminiscences de « Fables de La Fontaine », contées par les colons français à leurs petits-enfants. Le patois guyanais n'est-il pas, lui aussi, une aimable « fricassée » de français, d'anglais, de hollandais, de dialectes indiens et africains ?

Malgré la diversité de leurs origines, les récits guyanais se parent toujours des mêmes caractéristiques : imagination débordante, verve des dialogues, philosophie bon enfant.

Comme tous les contes du monde, ceux de Guyane parlent de rois, de reines, de jolies princesses et d'amoureux transis. Mais les « fées » n'existent pas. Ces frêles créatures ne seraient pas à leur place dans la jungle brutale. C'est Massala, le « maître des Bois » qui se charge de faire régner la justice au cœur des forêts tropicales. Le sens moral est très développé dans les récits guyanais. Les « Bons » sont toujours récompensés et les « Méchants », punis. Si le Diable réussit pour un temps à berner ses victimes, il finit toujours par être bafoué à la fin de

l'histoire.

La grande vedette des contes guyanais est maître Elphège, la tortue, Notaire du Roi, personnage intelligent, rusé, qui sait se tirer d'affaire en toutes circonstances. C'est l'ennemi juré de Rosias, le jaguar (appelé souvent Tigre), bête cruelle, sottre et vaniteuse. Citons encore Kariacou, le petit chevreuil espiègle et désobéissant ; Aira, le renard ; Maïpouri, le tapir ; Macaque, le singe ; Madame Anancy, l'araignée ; Madame Pok-Pok, la grenouille ; Jean-Gaya et Agami, les gardiens de la maison et du poulailler ; Cavia, l'agouti ; Guélingué, l'écureuil ; Pian, la sarigue.

Outre ces personnages familiers, les contes guyanais fourmillent de « petits rôles » tels que : lamantins, papillons, oiseaux-mouches, moustiques, lucioles, chacun possédant sa personnalité propre et faisant assaut de réparties aussi drôles qu'inattendues.

On a souvent appelé la Guyane : « La Cendrillon des Caraïbes », à cause de ses infortunes au cours des siècles passés. Souhaitons à cette terre lointaine, intensément française de cœur et d'esprit, un dénouement de son histoire aussi heureux que celui de l'héroïne des Contes de Perrault. Un dénouement sous forme d'un spectaculaire essor à la fois politique, économique et social.

Arlette de BENNETOT.

ADAM ET ÈVE



PATOU, le noir Boni(2), ne manque jamais de tuer un serpent quand il en rencontre un. Le serpent, c'est une méchante bête qui est cause de tous ses malheurs.

Pourquoi ? Rappelez-vous l'histoire de la pomme...

Après avoir créé le Ciel et la Terre, Massa Gadou(3) fit un homme. Il lui donna ensuite une compagne qu'il nomma Ève. Il installa le couple dans un pays où tout poussait en abondance sans qu'il soit besoin ni de planter, ni de semer. Gibier et poisson ne manquaient pas. Toutefois, Massa Gadou fit à Adam et Ève une recommandation :

— Vous pouvez manger tout ce que vous voyez là, sauf les fruits qui s'appellent « pommes ». Même s'ils tombent de l'arbre, ne les ramassez pas pour les manger. Si vous désobéissez, il vous arrivera un grand malheur.

— Soyez tranquille, répondit Adam. Nous ne vous désobéirons pas.

Un jour qu'il était allé puiser de l'eau à la rivière, Adam vit venir à lui Serpent. L'animal lui tendit une belle pomme en disant :

— Goûte ce fruit, Adam, il est vraiment délicieux.

— Non, répondit l'homme fermement. Massa Gadou m'a défendu d'en manger, je n'en mangerai pas.

Serpent s'en alla, fort vexé. Pressentant que la femme aurait moins de fermeté de caractère, il alla trouver Ève et lui murmura :

— Goûte ce fruit, Ève, il est exquis.

— Non, Serpent. Massa Gadou m'a défendu d'en manger. Je n'en mangerai pas.

Le serpent insista. Il s'approcha de la jeune femme, posa une patte sur son bras et lui présenta à nouveau le fruit appétissant. (Il faut dire qu'à cette lointaine époque, Serpent avait des pattes.) Serpent se fit doux et dit :

— N'as-tu pas deviné la ruse de Massa Gadou ? Il n'y a qu'un seul

« Arbre à pommes » dans ce verger. Gadou veut tout simplement se le réserver pour lui tout seul.

— Il a dit qu'il nous arriverait malheur si nous mangions des pommes, répondit Ève.

Serpent se fit de plus en plus charmeur :

— Goûte seulement une bouchée, rien qu'une bouchée. Gadou n'en saura jamais rien.

Ève se laissa convaincre et croqua dans le fruit qu'elle trouva exquis. Voyant arriver Adam, Serpent alla se cacher dans un buisson.

— Ce fruit est vraiment délicieux, Adam, goûte.

L'homme sursauta et gronda son épouse :

— Tu t'es laissée tenter par Serpent, faible femme ! As-tu oublié ce que Massa Gadou nous a dit ! Malheur à nous si nous mangeons de ces fruits.

— Comment veux-tu qu'il s'aperçoive de la disparition d'une pomme quand l'arbre en est abondamment garni ? Goûte, Adam, je t'assure que tu n'as jamais mangé rien de si parfumé.

Adam se laissa fléchir, et craignant d'être surpris par Gadou, il avala si goulûment la pomme, qu'un morceau lui resta en travers de la gorge.

À peine avait-il mangé le fruit, que de terribles éclairs se mirent à zébrer le Ciel. Gadou apparut devant eux, très en colère :

— Vous m'avez désobéi ? Vous serez punis tous deux. Désormais, Adam, tu devras planter, récolter, chasser et pêcher pour pourvoir à ta nourriture. Toi, Ève, tu souffriras pour avoir des enfants et pour les élever.

Massa Gadou appela ensuite Serpent, lui coupa les quatre pattes et dit :

— Désormais, tu marcheras sur ton ventre. Cela t'apprendra à te mêler de ce qui ne te regarde pas !

C'est depuis cette époque que les serpents rampent. Et c'est pourquoi Apatou tue tous les serpents qu'il rencontre. Car c'est bien la faute de Serpent si les pauvres Noirs doivent travailler pour ne pas mourir de faim.



LA DISPARITION DE MONSIEUR SANTOS (légende créole)



— U SUD de Cayenne, coule le fleuve Oyak dont l'un des affluents, la Comté, tire son nom d'un épisode colonial de la fin du XVII^e siècle. En 1696, une escadre commandée par Monsieur de Gennes mouilla à Cayenne qui possédait déjà un port important. L'officier de marine fut tellement séduit par le charme de la Guyane, que dès son retour en France, il alla voir le roi et sollicita une concession dans ce lointain territoire alors dénommé « France Équinoxiale ». Par lettres patentes du 19 juin 1697, Louis XIV lui accorda un terrain de « cent pas de profondeur », le long de l'Oyak « pour en jouir à perpétuité ».

Monsieur de Gennes et ses descendants mirent en valeur cette concession y installant même « deux moulins à scier le bois ». Pour récompenser ces efforts, le roi érigea la concession en « Comté », nom que les indigènes donnèrent par la suite à la rivière qui délimitait l'autre côté de la propriété.

La famille de Gennes avait transformé la forêt hostile en une région admirablement fertile. Leur domaine comprenait des cultures tropicales, des bananeraies, des champs de manioc(4) à perte de vue, des coupes de bois précieux.

Au siècle suivant, vint s'établir dans les parages un personnage mystérieux qui se prétendait sujet portugais et exilé politique. Pour couper court aux commérages, il avait eu soin de raconter qu'à la suite d'un duel, il avait dû fuir son pays pour échapper à la justice du roi du Portugal, mais les mauvaises langues affirmaient qu'il n'était qu'un dangereux repris de justice échappé d'une prison brésilienne.

À force de travail et de persévérance, « Monsieur Santos » avait réussi à se constituer un assez joli domaine. Il était sévère mais juste, aussi n'eut-il pas de peine à se procurer de la main-d'œuvre et sa propriété devint par la suite aussi florissante que celle des de Gennes, ses voisins.

Sa richesse fit oublier ses mystérieuses origines. C'est alors qu'il songea à se marier. Le Comte de Gennes lui rit au nez quand il demanda l'une de ses filles en mariage. Il en fut très vexé et commença à fréquenter la bourgeoisie de Cayenne, n'ayant plus aucune chance de trouver une épouse parmi les aristocratiques familles françaises établies en Guyane. Mais il n'eut pas davantage de chance dans cette classe de la société. Il faut dire que Monsieur Santos, malgré son argent, sa mise recherchée et son gros diamant au petit doigt, n'était pas très séduisant. Il avait certainement dépassé alors la cinquantaine, sa perruque cachait une calvitie quasi totale et sa chaîne de montre en or ne faisait qu'accentuer une bedaine disgracieuse.

Le riche colon portugais allait se décider à épouser l'une de ses servantes, quand il tomba éperdument amoureux de la nièce du premier président de la cour de Cayenne. Quand on est vieux, laid et disgracié par la nature, a-t-on idée de s'amouracher d'une beauté de 18 ans, nièce d'un président de la Cour et petite-fille d'un amiral de France ?

Le père de Sylvanie, le Comte d'Ingleville, gentilhomme normand, possédait de vastes terres à la Martinique. Elle était venue à Cayenne pour quelques semaines avant d'embarquer pour la France où ses parents désiraient la présenter à la Cour, dans l'espoir de lui trouver un mari digne d'elle.

Monsieur Santos multiplia ses visites au président d'Ingleville afin de voir plus souvent sa bien-aimée. Il essaya de lui faire un brin de cour, mais en vain, on le devine. Voyant la date du départ approcher, Monsieur Santos prit l'incroyable résolution de demander la main de la jeune fille au magistrat. Celui-ci cacha mal son étonnement d'une telle démarche, mais promit néanmoins de consulter sa nièce avant toute chose. Celle-ci éclata de rire en entendant la proposition du colon portugais et répondit par la négative.

Désespéré, Monsieur Santos ne vit d'autre moyen pour conquérir la belle que d'user de magie. Il alla consulter un piaye(5) et le supplia de lui donner un « philtre d'amour ». Le sorcier indien demanda à consulter le Grand Iroucan avant de donner le philtre et dit au colon de revenir le lendemain matin.

Lorsque Monsieur Santos vint au rendez-vous, il lui dit :

— Ton passé est trop noir, je ne puis te donner le philtre que tu réclames. Ce ne serait pas juste de te faire aimer d'une jeune fille aussi

belle, aussi pure que cette jeune aristocrate dont tu es tombé amoureux. Elle mérite un autre mari que toi.

Le colon portugais s'en alla, furieux. Loin d'être rebuté par ces obstacles, sa passion ne fit que croître pour Sylvanie et il n'hésita pas à aller voir une vieille femme qui avait la réputation d'être un peu sorcière.

Celle-ci lui conseilla de lier un pacte avec Satan :

— Lui seul peut te faire aimer de cette jeune fille, affirma-t-elle.

— Comment rencontrer le Diable ? interrogea le colon.

— Prends ce chemin que tu vois, sur la gauche. Marche ensuite jusqu'à ce que tu rencontres une rivière. Au bord de cette rivière tu verras un grand fromager⁽⁶⁾. Assieds-toi dessous, frappe trois fois dans tes mains en disant très fort : *diangolo* et Satan apparaîtra devant toi.

Santos suivit les instructions de la sorcière et le Diable apparut en effet dès qu'il eut prononcé le mot magique.

— Que veux-tu de moi ? demanda aussitôt le démon.

— Je désire être aimé de Mademoiselle d'Ingleville...

Satan se tordit de rire en entendant ces paroles.

— Suis-je... si repoussant ? bégaya le colon.

— Tel est mon pouvoir, que je puis rendre amoureux de toi n'importe quelle beauté humaine. Cependant...

— Cependant ?

— Plus un homme est laid, plus je demande cher.

Le colon poussa un soupir de soulagement et répliqua :

— Je suis riche, Satan, ton prix sera le mien !

— C'est bon. Signe ce parchemin et tu épouseras Sylvanie.

Le Diable sortit un parchemin de sa poche, trempa une plume dans une fiole de sang de coq qu'il portait attachée à son cou, et pria le colon de signer le pacte. Santos n'hésita pas à signer, ne doutant pas un instant que le salaire du Diable consisterait en quelques barils de pièces d'or.

De retour dans son domaine, il se fit faire un beau costume pour aller demander à nouveau la main de la jeune fille, certain de sa réussite. Le magistrat lui dit d'abord qu'il avait tort d'insister, puisque sa nièce avait refusé une première fois. Le colon lui dit alors :

— Donnez-moi une chance, Monsieur le président. Laissez-moi parler à votre nièce. Lorsqu'elle connaîtra la sincérité de mon amour, peut-être voudra-t-elle de moi comme époux ?

Le magistrat fit venir sa nièce dans le salon de sa villa. Elle écouta, les yeux baissés, la déclaration enflammée – et quelque peu ridicule – du colon portugais. Quand Santos eut terminé sa tirade, Sylvanie se leva, le regarda avec un regard brûlant de passion, alla tendrement l'embrasser et déclara à son oncle, interdit, qu'elle ne voulait plus aller à la cour de France, qu'elle voulait épouser Monsieur Santos et ne plus

quitter la Guyane jusqu'à son dernier soupir.

Les parents de la jeune fille, alertés par le président d'Ingleville, accoururent de la Martinique pour empêcher cette union incroyable. Pleurs, menaces, rien n'ébranla la résolution de la jeune fille qui déclara à sa famille qu'elle mourrait de chagrin si elle n'épousait pas le colon portugais. Les fiançailles eurent lieu au milieu de la stupeur générale. Quant à Monsieur Santos, il délirait de bonheur. Il comblait de cadeaux sa jeune fiancée qui, en retour, lui témoignait la plus vive tendresse. Santos en oubliait son âge et sa laideur, songeant parfois qu'il avait dû être l'objet d'une hallucination sous le grand fromager, près de la rivière maudite.

Le jour des noces arriva enfin. Tout Cayenne y assista, tant était grande la curiosité de chacun de voir ce mariage insolite. Sylvanie, radieuse, sous son voile de dentelle blanche, eut un sourire gracieux pour chaque invité.

Après le repas, Santos quitta la ville en calèche pour se rendre dans sa propriété qui n'était distante que de quelques lieues de la capitale guyanaise. Il tenait sa jeune femme enlacée dans la voiture, et Sylvanie ne cessait de le regarder amoureusement.

Après une brève collation, Santos et sa jeune femme montèrent dans leurs appartements, au premier étage. Le colon embrassa fougueusement sa femme, mais celle-ci se dégagea bientôt de ses bras :

— Permettez que je me retire quelques instants dans mon boudoir. Je désire me faire très belle pour notre nuit de noces.

Santos acquiesça à ce désir bien légitime, de plus en plus amoureux de son épouse. Il allait précéder sa femme dans la chambre nuptiale, quand son fidèle Zampi vint lui dire :

— Maître, un commissionnaire vient de livrer une caisse.

— Une caisse de quoi ?

— Je ne sais pas, Maître. C'est sans doute un cadeau pour votre mariage ?

— Sans doute. Où as-tu mis cette caisse ?

— Sous la véranda, Maître.

— C'est bien. Nous regarderons demain ce qu'elle contient.

Zampi s'en alla et Santos entra dans la chambre. Au bout d'une demi-heure, il alla frapper à la porte du boudoir :

— Avez-vous bientôt terminé votre toilette, Sylvanie ? Je suis impatient de vous tenir dans mes bras...

— Je n'en doute pas, mon ami. Je finis de me broser les cheveux. Je suis à vous dans un moment, mon amour !

Pour tromper son attente, Santos décida d'aller faire un tour dans son jardin. En passant par la véranda, il aperçut la caisse et s'étonna de ses dimensions. Sa curiosité fut piquée au vif :

— Je me demande bien ce que peut contenir cette imposante caisse,

songea-t-il.

Puis, il alla chercher quelques outils et se mit en demeure d'enlever le couvercle pour admirer ce cadeau inattendu.

Ô stupeur : la caisse contenait un cercueil. À la fois intrigué et apeuré, le colon souleva le couvercle et que vit-il ? Satan, en personne, qui semblait dormir profondément. Le colon voulut rabattre le couvercle, mais le Diable se dressa soudain :

— Pas si vite, Monsieur Santos !

— Que voulez-vous... bredouilla Santos.

— Ce que je veux ? Mon salaire, voyons !

— J'avais presque oublié, pardonnez-moi Monsieur Satan. Combien de pièces voulez-vous pour le petit service que vous m'avez rendu ?

— Le petit service ? La plus jolie fille des Antilles devient – grâce à moi – amoureuse d'un affreux macaque comme toi, et tu appelles cela un petit service ? Tu as bien de l'audace !

— Disons, le « grand service » que vous m'avez rendu. Soit ! Votre prix ? Je vais chercher les pièces d'or tout de suite...

— Il ne s'agit pas de pièces d'or ricana le Diable. Mon prix, c'est ton âme !

— Mon âme ? Le soir de mes noces ? – Monsieur Satan, je vous en conjure, pas ce soir, pas ce soir...

Satan tira le parchemin fatal de sa poche et le montra au colon effaré :

— Tu as signé ce pacte, tu es à moi.

— Je serai à vous, plus tard !

— Le pacte ne précise aucune date. Je prends ton âme quand il me plaît. Tu voulais épouser Sylvanie d'Ingleville ? Tu l'as épousée, j'ai tenu parole. À présent, je t'emporte dans mon royaume de flammes...

Devant tant de cynisme, Santos se mit dans une violente colère, se jeta sur le diable dans l'espoir de lui faire réintégrer le cercueil, puis de l'y enfermer. Mais le démon ne se laissa pas faire et une bagarre furieuse s'engagea entre les deux êtres. Les vitres de la véranda ne tardèrent pas à voler en éclats tandis que les meubles se brisaient sous les gestes des deux combattants, déchaînés. Puis un calme impressionnant succéda au vacarme infernal : le démon avait réussi à assommer son adversaire et à l'emporter, en courant, dans son repaire.



Zampi trouva un écrin.

Zampi, accompagné de plusieurs serviteurs, chercha son maître une partie de la nuit, tant dans la maison que dans le jardin de la villa, tandis que Sylvanie sanglotait sur son lit, persuadée que son mari adoré avait été enlevé par quelque bête féroce.

Le lendemain, en balayant les débris de verre, Zampi trouva un écrin. Il le montra aussitôt à Madame Santos, croyant qu'il s'agissait d'un bijou égaré. La jeune femme poussa un cri d'horreur en apercevant, au lieu d'un bijou, une immonde araignée ! Zampi jeta l'insecte par terre et l'écrasa d'un vigoureux coup de talon. Puis il jeta son cadavre dans le jardin.

La mort de l'araignée sembla dissiper subitement le chagrin de la jeune veuve. Par décence, elle observa le deuil réglementaire, puis, étant retournée aux Antilles, épousa quelques années plus tard le fils d'un colon voisin qui l'aimait depuis toujours.

De nos jours, lorsque les canots qui circulent sur la rivière Comté approchent de l'ancien domaine de l'énigmatique colon portugais, ils s'écartent prudemment du rivage de l'ancienne propriété, désormais abandonnée et livrée aux broussailles. Ils n'ont pas tort, car ces lieux, jadis si fertiles, abritent dit-on d'effrayantes araignées, particulièrement agressives et venimeuses.



LA FONTAINE MAGIQUE

(légende créole)



U TEMPS où la Terre n'était que faiblement peuplée, trois couples seulement représentaient toute la population guyanaise. Ces six êtres splendides, aux traits fins et réguliers, aux cheveux longs et lisses, à la peau noire comme l'ébène, vivaient sans histoire, partageant leurs journées entre la pêche et la chasse.

Le roi des Masquilis(7), jaloux de ce bonheur paisible, résolut d'y mettre fin. Un jour que les trois frères raccommodaient leurs filets tandis que leurs épouses préparaient une pimentade(8), le méchant nain fit irruption devant eux et leur tint ce langage :

— Mes chers amis, pour vous prouver l'affection que je vous porte, je vais vous faire une révélation extraordinaire. Non loin d'ici vient de jaillir une fontaine magique dont la propriété est de rendre blanc tout ce qui touche à son eau limpide.

— Blanc ? releva l'aîné. Que signifie donc ce mot ?

Le roi des Masquilis éclata de rire :

— C'est vrai, vous n'avez jamais vu rien de blanc sous ces chaudes latitudes ! Point de lis, point de marguerites, point de blanches colombes sous les tropiques, c'est vrai. Mais je vais vous dire ce que vous connaissez de presque blanc : c'est le lait d'une noix de coco, ce lait que vous trouvez si frais et si rafraîchissant quand il fait bien chaud.

— Pourquoi devenir blancs, comme du lait de noix de coco ? C'est une couleur fade, je préfère ma peau brune ! répondit le second frère.

— Sornettes ! reprit le nain velu. Moi qui connais l'avenir, je vous prédis que la peau blanche sera plus tard reconnue la plus belle par les humains. La couleur blanche deviendra symbole de pureté et d'innocence. Le « blanc » sera porté par les reines et les jeunes

épousées, tandis que le noir prendra souvent un sens fâcheux : un noir dessein, un noir pressentiment. Le noir sera signe d'angoisse et de deuil. Écoutez-moi et suivez mon conseil. Allez vous plonger dans la fontaine magique avant qu'elle ne tarisse, car son existence ne sera qu'éphémère...

Puis, le roi des Masquililis fit une cabriolet et disparut dans un fourré proche.

Les trois frères demeurèrent un moment songeurs, puis l'aîné dit :

— N'écoutons pas cet affreux nabot ! Nous sommes très beaux ainsi, nous ne désirons pas changer de couleur.

Et il se remit à ravauder son filet.

— Eh bien moi, j'aimerais bien avoir la peau blanche, affirma sa compagne en posant la pimentade sur la table.

— Voilà bien les femmes ! Elles ne sont jamais contentes de ce qu'elles ont, tempêta l'aîné. Je te trouve très à mon goût avec ta peau brune et je te défends bien de toucher à l'eau de cette fontaine.

— J'irai y tremper le bout de mes doigts, dit alors la compagne du second frère, juste le bout des doigts pour voir si le nain a dit vrai...

— À ton aise, fit son mari. Tant pis si tu t'en repens.

— Je serai plus audacieuse que toi, dit à son tour la compagne du cadet. Je plongerai ma tête dans la fontaine pour avoir un visage blanc comme du lait de coco. Je pense que ce contraste d'un visage blanc avec un corps noir sera d'un bel effet.

— Je te suis, fit le cadet. Si le nain a dit vrai, il convient que nous soyons tous deux pareils.

Le roi des Masquililis apparut à nouveau :

— La fontaine est bien cachée, mes enfants. Suivez-moi, je vais vous montrer où elle se trouve.

Le jeune couple se trouva bientôt en présence de la fontaine magique. Poussée par la curiosité, la femme prit de l'eau dans sa paume puis l'étendit sur son visage. Aussitôt sa peau devint satinée. Elle se frotta ensuite les yeux avec l'eau limpide et ses yeux devinrent couleur d'azur. Séduit par la métamorphose, son mari fit comme elle, puis, enhardi, se plongea tout entier dans la fontaine, bientôt suivi par son épouse. Lorsqu'ils sortirent de la fontaine, ils se regardèrent émerveillés. Leur teint clair s'harmonisait parfaitement avec leurs yeux bleus, et leur chevelure était devenue toute blonde.

— Nous avons bien fait de suivre le conseil du roi des Masquililis, fit le cadet. Nous aurons une belle descendance !

En retournant vers leur hutte, ils virent le second frère et son épouse qui s'en venaient à leur rencontre.

À la vue du couple transformé, ils furent saisis d'admiration.

— Vite ma femme, faisons comme eux, fit l'homme.

Malheureusement, quand ils arrivèrent à la fontaine, l'eau était en

partie tarie. Il n'en restait plus qu'une faible quantité, mêlée de vase. L'homme et la femme se frottèrent avec acharnement, mais ne purent parvenir au résultat obtenu par leurs prédécesseurs. Leur peau s'éclaircit légèrement, mais leur cheveux demeurèrent noirs et lisses : la race indienne venait de naître.

Lorsque l'aîné vit ses deux frères métamorphosés, l'envie lui prit de faire comme eux. Il courut à la fontaine avec son épouse, mais l'eau était cette fois complètement tarie. Il n'en restait que quelques gouttes à terre, juste de quoi éclaircir très légèrement les paumes et la plante des pieds du couple.

L'aîné rentra alors dans une violente colère, accusant ses frères d'avoir utilisé toute l'eau, à leur profit. C'est alors que le roi des Masquililis apparut pour la troisième fois :

— Vilain nabot ! s'écria l'homme hors de lui. Pourquoi n'as-tu pas laissé couler la fontaine suffisamment longtemps pour que je devienne aussi blanc et aussi beau que mes frères ?

— C'est de ta faute. Tu n'avais qu'à te décider le premier. Ton frère cadet et sa femme n'ont pas mis en doute mes paroles, ils en ont été récompensés. Tant pis pour toi, laid tu es et laid tu resteras et affreuse sera ta descendance !

Furieux, l'homme se jeta sur le roi des Masquililis, avec une terrible envie de l'étrangler. Mais il n'était pas de force à vaincre un être diabolique. D'un croc-en-jambe, le Masquilili le fit tomber par terre, puis se mettant à cheval sur ses épaules, il lui saisit les cheveux et se mit à lui cogner la face contre terre, de toutes ses forces. Les doigts du nain velu brûlaient comme des fers rouges. À leur contact, la chevelure de son adversaire crépita et se crépa. Tout cela se fit si rapidement que lorsque les deux autres frères voulurent porter secours à leur aîné, le nain avait disparu, satisfait des bons tours qu'il venait de jouer à ces paisibles créatures.

Massala, le Maître des Bois, vint à passer par la clairière où habitaient les trois couples. Il fut étonné de les trouver en train de se disputer et de s'insulter. Après avoir appris l'histoire du Masquilili, il dit :

— Il n'est pas en mon pouvoir d'effacer les effets de cette fontaine magique, mais je puis ramener la paix parmi vous en vous distribuant trois dons précieux : *l'intelligence, la bonté et la liberté*.

— Je choisis *l'INTELLIGENCE*, fit promptement le cadet.

— Soit ! répondit Massala. Tu as l'esprit rapide, de l'audace, du courage, il est juste que tu reçoives l'intelligence. Méfie-toi cependant

de ce don précieux. Si tu l'utilises à mauvais escient, il te fera beaucoup de mal...

— Pourrais-je avoir *la BONTÉ* ? s'empressa de dire l'aîné, qui – se souvenant de son indécision récente – ne voulait pas être à nouveau défavorisé.

— D'accord, je te donne la bonté. Ton physique malmené par le roi des Masquililis sera compensé par une grande douceur.

— Et moi, fit l'Indien ? Je n'ai même plus la possibilité de choisir.

— Ne te chagrine pas, répondit Massala. Ta descendance appréciera plus que tout le don qui t'échoit : *la LIBERTÉ*. Et quand les hommes blancs leur proposeront plus tard leur « civilisation », ils n'en voudront à aucun prix, préférant leur vie nomade et indépendante au prétendu progrès.

Les ethnologues affirment que les Guyanais descendent à la fois d'anciens colons blancs, de noirs importés d'Afrique et d'Indiens caraïbes. Ta... ta... ta... les Guyanais savent bien qu'ils auraient tous la peau noire, les traits fins et réguliers, les cheveux longs et lisses si le roi des Masquililis n'avait pas joué jadis un bon tour à leurs ancêtres.



LA REINE DES FEMMES SEULES

(légende indienne)



NÔTRE les fleuves Oyapok et Approuague, se trouvait jadis une tribu d'Indiens galibis(9) dont le jeune chef s'appelait Kouyouuri. Cette région enchantée mérite d'être décrite ; imaginez des plages sans fin, aux contours agréables, bordées de dunes alternant avec des lagunes poissonneuses. Le long du rivage, de hauts cocotiers se balancent sous la caresse des vents alizés.

La case du jeune chef indien était située sur une colline dominant l'embouchure du fleuve. Malgré cette ambiance paradisiaque, Kouyouuri ne rêvait que de s'en évader. Il était brave, il était fort et désirait ardemment se mesurer avec l'aventure. De plus, il nourrissait un secret désir : celui d'atteindre la cité des « Femmes seules ». C'était une ville fantastique, étincelante, au pied de laquelle s'étendait un lac dont les eaux reflétaient un tapis de pierres précieuses. Cette cité n'était habitée que par des femmes et seule leur reine – d'une beauté incomparable – était autorisée à se marier. On disait qu'elle n'accordait sa virginité qu'à un jeune homme capable de la conquérir.

Kouyouuri était un bon fils, et seule la pensée d'affliger ses vieux parents le retint quelques années dans son village natal. Après la disparition de ceux-ci, il eut moins de scrupules à partir, laissant la tribu aux mains de son frère cadet, un jeune homme juste et courageux.

Après un voyage semé de péripéties, Kouyouuri arriva enfin au pied des monts qui abritaient la fabuleuse cité. Pour se reposer de sa longue marche, le jeune homme s'assit au bord du fleuve, et ne tarda pas à s'assoupir. Soudain le voici réveillé par un éclat de rire perlé. Il tend l'oreille, le rire se fait plus provocant. Intrigué, le voyageur se lève, regarde autour de lui et ne tarde pas à apercevoir sur un rocher

une femme merveilleusement belle dont l'opulente chevelure couvre presque entièrement un corps de sirène.

Kouyouri ne dissimule pas sa surprise. La charmante apparition lui sourit, plonge gracieusement et réapparaît près du rivage.

— Je suis Maman-di-l'Eau(10), dit-elle avec douceur. N'as-tu jamais entendu parler de moi, Kouyouri ?

— Si, Belle Dame ! Mais votre réputation n'est pas des meilleures.

— Vraiment ? fit la sirène, amusée. Que dit-on de moi chez les hommes ?

— Que vous êtes aussi capricieuse que belle. Malheur à celui qui a le malheur de vous offenser...

— De me déplaire, veux-tu dire ?

— Si vous voulez...

— Alors ne crains rien, car tu me plais, beau jeune homme. Donne-moi la main, je veux te montrer mon Palais.

Le jeune homme tendit la main, mais avant de la prendre, la sirène lui demanda :

— Ne crains-tu pas de te noyer en plongeant à ma suite dans ce fleuve aux eaux profondes ?

— Je suis bon nageur, Belle Dame ! Si je sens que je vais me noyer, je pense avoir le courage de m'arracher à vos charmes et de remonter à la surface.

— Ton courage me plaît. Quand nous aurons franchi la muraille liquide du fleuve, tu seras à l'aise dans mon Palais.

Après quelques brasses dans les eaux encombrées de plantes aquatiques, Kouyouri et la sirène débouchèrent dans une immense grotte dont les parois scintillaient comme du diamant. Tout au bout de la salle se trouvait un trône incrusté de fins coquillages. De chaque côté de ce trône, fiers et droits comme des I majuscules, se tenaient deux anacondas vêtus de leur grand tchimbé(11).

Maman-di-l'Eau prit place sur le trône et se mit en devoir de présenter ses sujets au visiteur. Petits et gros poissons défilèrent devant Kouyouri, en le saluant de la tête et de la queue. Il y eut ensuite un banquet, puis la sirène proposa à son hôte d'aller se reposer dans ses appartements privés. Ces derniers étaient creusés dans des rochers roses et tapissés de belles anémones, lesquelles penchaient la tête le plus gracieusement du monde pour saluer leur souveraine. La chambre de Kouyouri possédait un lit d'algues moelleuses. Sur une table de corail était disposées d'appétissantes galettes et des boissons rafraîchissantes.

Kouyouri passa trois jours avec la sirène, puis reprit sa route aventureuse. Avant de prendre congé, Maman-di-l'Eau lui avait donné

un coquillage magique pour lutter contre les dangers qu'il n'allait pas manquer de rencontrer avant d'atteindre le but qu'il s'était fixé.

Il lui suffisait de frotter le coquillage dans la paume de sa main pour conjurer le danger. C'est ainsi qu'il mit en fuite une troupe de Masquililis qui avaient imaginé de le bombarder de noix de coco alors qu'il s'accordait une petite sieste, bien méritée.

Un autre jour, il échappa à la morsure d'un crotale, grâce au talisman de la sirène.

Le voici enfin devant la cité fabuleuse. Tout ce qu'il voit surpasse ce que son imagination lui avait laissé supposer. Lui qui n'avait jamais vu que des huttes de branchages, le voilà saisi d'admiration en apercevant les Palais d'or de la ville de ses rêves. Il descend de la montagne pour approcher du lac, mais le lac est protégé par un fossé rempli de serpents monstrueux. Kouyouri frotte le coquillage dans sa main et les reptiles s'écartent pour le laisser passer. Arrivé sur le bord du lac, le jeune homme inspecte les eaux paisibles avant de s'y jeter à la nage. Puis, craignant la présence de gardiens aquatiques, il préfère se confectionner un canot pour atteindre la cité aux mille Palais d'or. Bien lui en prit, car tout au long de la traversée, il ne cessa d'être attaqué par de gigantesques crocodiles auxquels il n'échappa que grâce au coquillage magique.

Lorsqu'il aborda enfin le rivage opposé, une désagréable surprise l'y attendait. La reine des Femmes Seules, avertie de son approche par une sentinelle, avait dépêché quelques amazones à sa rencontre, leur donnant ordre de lui amener l'insolent, solidement ligoté.

À peine Kouyouri avait-il posé le pied à terre, que les farouches guerrières l'entourent, bandant leur arc dans sa direction, tandis que l'une d'elles fait tourner un lasso au-dessus de sa tête.

Kouyouri ne cède pas à la panique. Il frotte le coquillage et – ô stupeur – le lasso s'arrête de tourner, les chevaux s'agenouillent, obligeant leurs cavalières à mettre pied à terre.

— Vous vouliez me faire prisonnier et me ligoter ? dit fièrement le jeune homme. Voici la situation renversée, il me semble. Qu'on mette à ma disposition le plus beau cheval afin que je fasse dans votre ville une entrée digne du valeureux chef Indien que je suis. Et suivez-moi à pied, en tenant vos chevaux par la bride...

Quelle ne fut pas la surprise de la reine, en voyant pénétrer dans la cour du Palais son prisonnier, fièrement en selle tandis que les amazones le suivaient à pied.

Elle allait donner des ordres à sa garde personnelle pour qu'on se saisisse de l'audacieux voyageur, lorsque Kouyouri frotta son coquillage. Alors la reine des Femmes Seules, souriante, s'adressa à sa cour en ces termes :

— Voici bien longtemps que j'attendais ce jour ! Ce jeune Indien,

par sa bravoure, a mérité de devenir mon époux. Aucun prétendant n'avait réussi jusqu'à présent à venir jusqu'à moi. Ils ont tous été dévorés par les serpents du fossé ou par les caïmans du lac. Le seul qui ait réussi à traverser le lac, a succombé sous les flèches de mes guerrières. Ce jeune homme a su triompher de tous les obstacles, il a dompté mes guerrières. Oui, il est digne de devenir mon époux. Comment t'appelles-tu, homme courageux ?

— Kouyouri est mon nom.

Et la reine de proclamer :

— Que tout soit en joie et en danse dans mon royaume, car bientôt seront célébrées mes noces avec Kouyouri !



PRINCE CAYENNE ET PRINCESSE BÉLEM (légende indienne)



IL Y A bien longtemps de cela, les rivages guyanais étaient peuplés d'Indiens galibis dont le chef s'appelait Cépérou. Son autorité s'étendait de l'Orénoque à la rive gauche de l'Amazone, cet immense fleuve qui prend sa source dans les Andes, arrose le Pérou, la Colombie et le Brésil avant de se jeter dans l'océan Atlantique.

De l'autre côté de l'Amazone vivait une autre tribu indienne dont le chef se nommait Brésil. Plus tard, il devait donner son nom à un immense pays, mais à l'époque qui nous intéresse, il ne régnait que sur un modeste territoire : l'île de Marajo, située dans le delta des eaux amazoniennes.

Les deux chefs indiens entretenaient d'excellents rapports, échangeant leurs produits agricoles et se visitant fréquemment. Leurs retrouvailles donnaient toujours lieu à de grandes réjouissances, accompagnées de festins et de beuveries sans fin. Entre deux rasades de cachiri(12) on se contait de bonnes histoires de chasse, de pêche ou des exploits guerriers.

Roi Brésil était le père d'une très belle jeune fille nommée Bélem. Roi Cépérou n'avait qu'un fils. Il s'appelait Cayenne.

Il était beau, fort et d'une bravoure exceptionnelle.

Bien que les deux jeunes gens eussent un sincère penchant l'un pour l'autre, les deux chefs indiens ne souhaitaient pas tellement leur union, Cépérou désirant marier son fils à une jeune fille galibi, Brésil estimant que la beauté de sa fille pouvait lui faire espérer une alliance avec l'un des fils du richissime roi du Pérou.

Comme Prince Cayenne refusait d'épouser les plus belles filles du royaume de son père, ce dernier lui demanda un jour la raison qui le

poussait à demeurer célibataire. Le jeune homme avoua alors son amour pour la princesse Bélem, affirmant qu'il n'en aimerait jamais une autre.

De son côté, la princesse Bélem faisait le désespoir de son père en refusant systématiquement sa main à tous les prétendants. Sommée d'expliquer son attitude, la princesse se jeta aux pieds de son père et lui dit :

— Père, pourquoi me proposer tous ces partis alors que vous savez fort bien que mon cœur appartient à jamais au prince Cayenne ?

Le père prétendit qu'il ne s'était jamais douté de cet amour, et affirma :

— J'ai promis ta main à l'un des fils du roi du Pérou.

— Roi Cépérou n'a qu'un fils et il règne sur un vaste territoire, mon père. Prince Cayenne n'est pas un si mauvais parti...

— C'est vrai. Mais les Galibis sont gens rudes et de mœurs simples. Ils se contentent de vivre du produit de leur chasse et de leur pêche. Ils habitent des huttes de branchages, et n'ont d'autres bijoux que des colliers de perles ou de dents de palicas. J'aurais préféré te voir habiter un palais d'or et te contempler couverte de perles et de pierres précieuses...

— L'argent ne fait pas le bonheur, mon père. Si le roi du Pérou est assez riche pour se faire poudrer d'or chaque matin, si ses palais sont en or, si sa vaisselle est incrustée de pierres précieuses, cela ne veut pas dire qu'il soit pour cela heureux ni qu'il rende sa famille heureuse. On le dit orgueilleux, tyrannique, cruel, et ses fils sont, paraît-il, pires encore que lui. Mon père, laissez-moi épouser le prince Cayenne. Son cœur est juste et bon. Je sais qu'il me sera fidèle toute sa vie.

Roi Brésil fut touché par les paroles de sa fille. Il resta quelques instants songeur, puis lui répondit :

— Si je dois renoncer à avoir un gendre riche, je veux une compensation. Je veux que mon gendre soit le plus beau, le plus adroit et le plus courageux de tous tes prétendants.

Des larmes de joie brillèrent dans les yeux de la jolie princesse.

— Alors, Prince Cayenne sera mon mari ! s'exclama-t-elle en baisant la main paternelle.

— Tout doux, ma fille. Je n'ai pas encore dit oui.

— Prince Cayenne n'est-il pas le plus beau, le plus adroit et le plus courageux des jeunes princes que nous connaissons ?

— Il est le plus beau, c'est vrai. Mais je ne connais rien de son adresse ni de son courage. Aussi, pour mettre en valeur ses mérites, voici ce que je propose : je vais donner une grande fête à laquelle je convierai tous tes prétendants, y compris le fils de Roi Cépérou. Tous

ces jeunes gens seront ensuite soumis à des épreuves d'adresse et de courage. Si l'élu de ton cœur gagne ses épreuves, je lui accorderai ta main.

— Il gagnera ! s'écria la princesse, avec enthousiasme.

Lorsque Prince Cayenne apprit la nouvelle par le messenger de Roi Brésil, son cœur battit de joie dans sa poitrine. Il demanda au messenger quelles seraient les épreuves, mais ce dernier répondit qu'il n'en savait rien, que c'était le secret de son maître. Le jeune chef galibi se savait adroit et courageux, mais il pensait que s'il connaissait par avance le genre d'épreuves qu'on allait lui demander, il pourrait plus facilement l'emporter. Il voulait tellement gagner, que l'idée lui vint d'aller consulter le piaye de la tribu. Ce dernier, touché par l'amour sincère de Cayenne pour la princesse Bélem, promit de consulter dans la nuit le Grand Iroucan(13).

— Reviens me voir demain matin, dit-il à Cayenne. Si le Grand Esprit est favorable à ton mariage avec la fille de Roi Brésil, il te révélera le secret des épreuves.

Prince Cayenne passa une nuit fort agitée et se présenta chez le piaye, dès le lever du jour. Le visage souriant du sorcier indien lui fit présumer que la réponse du Grand Iroucan était positive.

— Le Grand Esprit veut bien t'aider car il connaît la sincérité de tes sentiments pour la princesse Bélem. L'épreuve d'adresse consistera à montrer tes talents avec ton arc et tes flèches en abattant des cibles de plus en plus petites et éloignées. L'épreuve de force consistera en un combat corps à corps avec un tigre(14) puissant et féroce.

— Je suis adroit et courageux, je pense pouvoir battre tous les concurrents à ces jeux-là, dit fièrement le jeune Galibi.

— Les princes péruviens se sont amollis dans les richesses et les plaisirs c'est vrai, répondit le piaye, mais n'oublie pas qu'il y aura une vingtaine de concurrents, dont de jeunes princes aussi habiles et braves que toi...

— Dans ces conditions, Roi Brésil a sûrement prévu une épreuve finale pour nous départager ?

— Justement, et le Grand Iroucan a bien voulu me la révéler.

— Je veux la connaître, fit promptement le jeune homme.

— La voici donc, jeune homme impétueux : une vache vient d'accoucher cette nuit sur le territoire d'Iracoubo. Cette vache est noire mais sur le front, elle possède une tache blanche en forme d'étoile. Il te faudra d'abord découvrir la bête, ensuite tu lui prendras son veau et tu l'entraîneras à sauter de plus en plus loin.

— Faire sauter un veau ? S'il s'agit d'une course d'obstacles, ne ferais-je pas mieux d'entraîner le meilleur cheval de nos écuries ?

— Il te faut ce veau pour réussir l'épreuve finale.

— Quelle sera-t-elle donc ?

— Pour départager les concurrents, Roi Brésil a décidé de donner la main de sa fille à celui qui franchira sur l'échine d'un taureau sauvage, le bras de mer qui sépare l'île de Marajo de la ville de Vero-Pez située sur la rive opposée.

— C'est une longue distance !

— C'est pourquoi tu dois te hâter d'entraîner ta monture. De plus, l'estuaire est, à cet endroit, extrêmement vaseux. Celui qui échouera dans cette ultime épreuve ne risque pas d'épouser la princesse, car s'il tombe dans l'estuaire, il périra, aspiré par la vase mouvante...

Le prince Cayenne remercia le piaye de ses conseils et se promit de partir bientôt à la recherche de la vache noire, mais le sorcier indien lui suggéra de commencer au plus vite ses recherches :

— Plus tu mettras de temps pour chercher la vache, moins tu auras de temps pour entraîner ta monture.

Prince Cayenne suivit les conseils du piaye et partit sur-le-champ à la recherche de l'animal. Après bien des péripéties, il finit par découvrir la vache à l'étoile blanche dans une clairière dissimulée par d'épais fourrés. Il prit son veau, le ramena dans la province et l'entraîna à sauter de plus en plus loin, dans le plus grand secret.

Enfin arriva le jour où il se mit en route pour l'île de Marajo, emmenant dans sa suite le bel animal, chacun pensant qu'il s'agissait là d'un cadeau destiné à Roi Brésil. Au bout d'une semaine, le jeune Galibi arriva à destination, suivi par tous les hôtes de Roi Brésil. Lorsque tout le monde fut présent, Roi Brésil donna un grand banquet, à l'issue duquel eurent lieu les compétitions prévues par lui.

Dès les premières épreuves d'adresse, les princes péruviens se trouvèrent éliminés. N'ayant jamais besoin de chasser ou de pêcher pour assurer leur subsistance, ils étaient de piètres tireurs et manquèrent plus d'une cible. Quant à l'épreuve qui consistait à combattre un tigre corps à corps, simplement armé d'un poignard, elle fit plusieurs victimes. Trois concurrents se retirèrent de la compétition après avoir été blessés. Un quatrième fut dévoré après un combat très courageux. Prince Cayenne souleva l'enthousiasme de la foule, massée sur des gradins, en sortant de cette redoutable épreuve, sans une égratignure et après avoir tué le fauve en lui plongeant dans le cou son poignard acéré. Malheureusement deux autres princes réussirent aussi bien que lui cet exploit.

Lorsque Roi Brésil annonça l'objet de l'ultime épreuve, le visage des deux derniers concurrents s'assombrit. Excellents cavaliers, il leur était arrivé de monter sur un taureau sauvage pour s'amuser ou pour se

faire valoir auprès d'une belle, mais ils n'avaient jamais sauté d'obstacles avec de telles montures. De plus, il leur sembla impossible de faire franchir le détroit à un taureau... à moins que leur monture n'eût des ailes. Apprenant que Prince Cayenne acceptait l'épreuve, les deux jeunes hommes décidèrent d'y participer également, ne voulant pas paraître moins courageux que leur rival.

Roi Brésil pria les trois concurrents d'aller choisir leur bête dans l'endos où était parqué son bétail. Prince Cayenne qui y avait introduit subrepticement son taureau, n'eut pas de mal à le repérer dans le troupeau, grâce à la petite étoile blanche dont était orné son front. Ses rivaux choisirent l'un un taureau blanc, l'autre un taureau roux.

Lorsque la foule vit s'avancer devant les gradins les trois princes, sur leur fringante monture, elle applaudit frénétiquement les audacieux cavaliers, impatiente de connaître bientôt le vainqueur de cette épreuve extraordinaire. On tira au sort l'ordre des partants ; Prince Cayenne fut désigné pour sauter le dernier.

Le taureau blanc s'élança le premier, mais il tomba au beau milieu de l'estuaire, s'enlisant promptement avec son cavalier. Le taureau roux réussit un meilleur saut, mais tomba à quelques mètres de la rive opposée. Il périt dans la vase, mais son cavalier réussit à gagner le rivage à la nage. Quand arriva le tour de Prince Cayenne, la foule se leva et demeura muette d'émotion tandis que le jeune chef galibi fouettait sa monture avant de lui faire prendre son envol. Après s'être ramassé en force, le taureau noir partit vers le fleuve en un galop rapide, puis, prenant un élan à la fois puissant et élégant, franchit le bras de mer, au ras des flots, et retomba sur ses pattes sain et sauf, de l'autre côté du fleuve.

La foule éclata en bruyants vivats. Une tapouille(15) alla chercher Prince Cayenne et sa monture, ramenant en même temps le prince qui avait sauvé sa vie in extremis. Beau joueur, il n'en voulut pas au jeune galibi d'avoir gagné l'épreuve. Ils devinrent même par la suite d'excellents amis.

Le mariage de la princesse Bélem et du prince Cayenne fut aussitôt célébré, danses et libations recommencèrent de plus belle.

Lorsque le jeune Galibi quitta l'île de Marajo avec sa jeune épouse, une larme perla dans les yeux de Roi Brésil. Et pour que vive à jamais dans l'esprit de ses sujets le souvenir de la belle princesse, il nomma son village Bélem.

Lorsque Roi Cépérou vit poindre à l'horizon une flotille de tapouilles, il ne douta pas un instant que son vaillant fils eût gagné toutes les épreuves et qu'il fût accompagné de l'aimée de son cœur. Il serra le couple tendrement sur sa poitrine et écouta avec orgueil le

récit du triomphe de son fils bien-aimé. Apprenant que Roi Brésil avait appelé désormais son village Bélem, il décida de faire un geste semblable pour son fils.

— Notre village s'appellera dorénavant Cayenne ! Qu'il croisse et embellisse afin de rester toujours digne d'être la capitale de notre beau royaume.

Et la foule guyanaise de clamer :

— Vive Bélem ! Vive Cayenne !

C'est ainsi que Cayenne devint la capitale de la Guyane française. Admirablement située entre deux rivières, caressée par les vents alizés, la ville de Cayenne se trouve être la plus importante du pays, la mieux bâtie et la plus agréable à habiter.



L'ABEILLE PARESSEUSE



L ÉTAIT une fois une abeille très paresseuse. Toute la journée, elle parcourait les fleurs pour prendre le suc, mais au lieu de le conserver pour le transformer en miel, elle le mangeait pour sa délectation personnelle.

Les autres abeilles, finirent par trouver cette attitude fort déplaisante. Elles tinrent conseil et décidèrent de donner une bonne leçon à leur sœur insouciante.

À la porte des ruches, il y a toujours quelques abeilles de garde. Ces abeilles sont en général très âgées. C'est un emploi qu'on donne aux vieilles ouvrières, en fin de carrière. Un jour, donc, l'une de ces gardiennes empêcha la paresseuse de rentrer dans la ruche.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui pour prétendre à un repos dans cette ruche chaude et confortable ?

— J'ai butiné toute la journée. Je suis bien lasse.

— Où est le miel pour la communauté ?

— Je n'en ai trouvé que fort peu...

— Où est ce « peu-là » ?

— Je l'ai mangé, car j'avais très faim.

— Quand tu reviendras avec du miel, tu pourras entrer !

La petite abeille minauda :

— Oh grand-mère abeille, laissez-moi rentrer pour ce soir. La nuit ne va pas tarder à tomber. Si je couche dehors, je vais mourir de froid !

La gardienne se laissa attendrir et ouvrit le portillon dont elle avait la charge. Le lendemain, la petite abeille rentra de nouveau les pattes vides.

— C'est ainsi que tu tiens ta promesse, bougonna la gardienne ? Cette fois je ne te céderai pas.

— Grand-maman chérie, je suis vraiment désolée de n'avoir pu tenir ma promesse, mais il y avait tant de vent aujourd'hui...

La gardienne fit preuve de faiblesse et la laissa entrer. Les autres abeilles furent très mécontentes et menacèrent la gardienne de lui enlever son emploi si elle laissait entrer la paresseuse dans la ruche, sans miel.

La vieille abeille fut donc inflexible quand la paresseuse se présenta au logis. Elle eut beau pleurer, supplier, rien n'y fit. Elle dut se résoudre à passer la nuit dehors.

Tremblante de peur et de froid, l'abeille se traîna sur le sable à la recherche de quelque abri provisoire. Soudain le sol manqua sous ses pattes. La voici roulant au fond d'un gouffre profond. C'est ce qu'elle pensa, car il ne s'agissait que d'une fissure entre deux grosses pierres.

Quand elle eut touché le fond de cet abîme, elle reprit ses esprits, secoua ses ailes endolories et commença à regarder autour d'elle. Ce qu'elle vit la glaça d'effroi : les deux yeux luisants d'une vipère !

— Voici ma dernière heure arrivée, songea-t-elle.

Puis elle attendit stoïquement, les yeux fermés, la morsure du serpent. Mais à sa grande surprise, la vipère lui adressa aimablement la parole :

— Bonsoir petite abeille. Pourquoi n'es-tu pas dans ta ruche à cette heure tardive ?

— C'est-à-dire que...

— Tu as glissé sur la pierre, et ta chute t'a étourdie un bon moment ?

L'abeille ne voulut pas passer pour une maladroite. Elle répondit fièrement :

— C'est la vieille gardienne qui n'a pas voulu me laisser rentrer.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je n'avais pas rapporté de miel.

La vipère ricana :

— C'est bien ce que j'avais deviné. Tu es une paresseuse, une inutile. Le monde n'a pas besoin de toi. Je vais te supprimer en te croquant.

La petite abeille se repentit de sa franchise. Elle se promit de ruser à l'avenir avec le serpent. Elle agita les ailes en larmoyant :

— Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste !

— Qu'est-ce qui n'est pas juste ?

— Vous allez me manger parce que vous êtes plus grosse que moi ?

La vipère réfléchit quelques instants puis répliqua.

— Ma foi, ce que tu dis là est vrai. Si tu étais plus grosse que moi,

c'est toi qui me mangerais. Ce n'est pas juste ! Aussi nous allons nous mesurer sur un autre terrain.

Nous allons chacune trouver une épreuve de notre choix. Celle qui ne pourra pas tenir le pari aura perdu. Si tu perds, je te mange.



La vipère ricana...

— Et si c'est vous qui perdez ?

— Évidemment tu ne peux pas me manger. Alors je te ferai la grâce de te laisser en vie et de passer la nuit dans ce trou, avec moi.

La vipère alla chercher une toupie, enroula sa queue autour, puis la déroula à toute vitesse. La toupie se mit à tourner et à ronfler pendant presque cinq minutes. Puis elle ralentit son mouvement de valse et s'immobilisa sur le sol, la tête gracieusement penchée.

— C'était un très joli tour d'adresse, soupira l'abeille. Je suis en effet bien incapable d'en faire autant !

— Tu avoues que tu as perdu ? Attention, je vais te manger, gronda le méchant serpent.

— Halte-là ! Madame Grage(16). Nous avons le droit à une épreuve chacune. À mon tour de vous défier. Fermez les yeux, dites : un, deux, trois, et je vous parie que je me cache si bien dans ce trou, que vous ne me trouverez jamais.

La vipère ferma les yeux, dit bien fort : un, deux, trois. Plus d'abeille ! Elle inspecte tous les coins de son repaire, soulève un caillou, gratte le sable, fouille les herbes. Pas d'abeille !

— Tu as gagné, finit-elle par dire, vexée. Allons, sors de ta cachette, je ne te mangerai pas, promis.

— Promis, juré ? fit une petite voix fluette.

— Je te le jure.

L'abeille s'était tout simplement cachée dans une « sensitive », plante papilionacée dont les feuilles se ferment si on les touche.

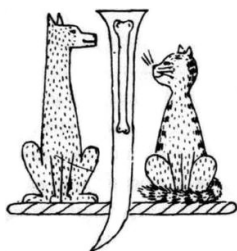
La vipère pinça ses lèvres, fort irritée de sa défaite. Petite abeille ne ferma pas l'œil de la nuit, craignant que le perfide serpent ne profitât d'un court assoupissement pour la manger. Jamais elle n'avait imaginé qu'une nuit puisse être aussi longue, aussi froide, aussi noire et surtout aussi dangereuse, hors de la ruche familière.

Quand vint le jour, elle sortit de la crevasse et vola en direction de sa ruche. La vieille gardienne la laissa entrer, voyant à sa mine défaite et à son air penaud qu'elle avait enfin compris la valeur du travail et de l'entraide.

Petite abeille devint la meilleure travailleuse de la ruche. Nulle ouvrière ne rapportait chaque jour autant de succulent pollen. Avant d'arriver au terme de sa brève existence, elle eut la joie d'apprendre que la nouvelle Reine avait été choisie parmi ses « nourrissons ». Ayant été reconnue comme l'ouvrière la plus capable, on lui avait en effet confié la garde des plus beaux spécimens de la ruche, grâce à sa bonne réputation d'abeille laborieuse.



CHIENS ET CHATS



ADIS, chiens et chats vivaient en bonne intelligence. Jamais de disputes, jamais de querelles. Point de batailles à coups de griffes et à coups de crocs. Que ce soit au marché, à la maison ou au jardin, on voyait chiens et chats deviser amicalement, s'entraidant à l'occasion, comme c'est l'usage entre bons voisins.

C'est ainsi que Jean Gaya et Pouchi s'associèrent un jour dans le but de tirer meilleur profit de leurs biens. Le contrat d'association fut signé chez M^e Elphège(17), notaire du roi, puis on se mit à l'ouvrage. C'est alors que Chien commença à déchanter sur les mérites de Chat. À la maison, c'était Chien qui faisait le ménage, la cuisine et la vaisselle tandis que Chat s'accordait la grasse matinée ou se prélassait dans le rocking-chair, sous la véranda.

À l'abattis(18), c'était la même chanson : Chien défrichait, semait, plantait, récoltait tandis que Chat l'aidait mollement, en se plaignant de la chaleur et de la fatigue. Et quand Chien tournait le dos, Chat en profitait pour courir après un lézard ou faire une sieste. Lorsque Chien lui faisait des reproches, Chat prétextait une rage de dent ou une insupportable colique.

Quand Jean Gaya portait la récolte au marché, il ramenait de belles pièces d'or en échange des fruits et des légumes vendus. Lorsque Pouchi était chargé de cette besogne, il revenait les pattes vides, ou presque. On lui avait volé son croucrou(19) de légumes. Un maladroit avait écrasé son cageot de fruits. Il s'était trompé en rendant la monnaie à un acheteur de passage. Enfin, Chat trouvait toujours une excuse pour expliquer le peu d'argent qu'il rapportait au logis.

En réalité, Chat était un fripon et un débauché. Il savait, bien mieux que Chien, vendre la marchandise, mais il dilapidait l'argent dans les cafés, en jouant gros jeu avec les mauvais garçons du port.

Chien flairait bien quelque chose de louche, mais n'osait accuser son

associé, faute de preuves. C'est l'histoire du pot de beurre qui brouilla définitivement les deux compères.

Jean Gaya rapporta un jour du marché un pot de beurre. Ne désirant pas le partager avec Chat, il alla placer le récipient tout en haut d'une armoire – au risque d'ailleurs de se rompre le cou. Chat était si indolent, si paresseux, que même s'il découvrait la cachette il n'aurait jamais le courage de se hisser au sommet de l'armoire.

Les chats savent très bien grimper quand ils le veulent.

Dès que Chien s'absenta du logis. Chat grimpa sur l'armoire pour faire connaissance avec le pot de beurre.

À son retour, Chien grimpa sur l'armoire, mais en se beurrant une tartine, il ne put s'empêcher de remarquer :

— Il me semblait avoir acheté un pot de beurre plein à ras ? Le marchand aurait-il triché sur le poids ?

Le lendemain, en prenant du beurre, il se rendit compte que le niveau avait singulièrement baissé. Il soupçonna Chat et décida de changer le récipient de cachette. Il porta le pot de beurre dans sa chambre et ferma la pièce à clé.

Mais les chats savent très bien s'introduire dans les chambres fermées à clé.

Profitant de ce que Jean Gaya était allé à l'abattis, Pouchi grimpa sur le toit de la maison, puis se laissant glisser par la gouttière, il entra tout simplement par la fenêtre entrebâillée. Il se régala de quelques lappées de beurre et lorsque Chien rentra de l'abattis, il trouva Chat ronronnant paisiblement sur le pas de la porte du logis commun.

Chien fut très fâché de constater combien le beurre avait encore diminué. En dépit de ses soupçons croissants, il ne voulut pas accuser Chat, faute de preuves. En réfléchissant bien, il était possible de trouver un autre coupable. Chien avait posé le pot de beurre sur sa table de nuit. Le soleil, en tournant, l'aurait touché d'un de ses rayons et aurait fait fondre le beurre ?

— Je vais placer ce pot à la cave, conclut Chien. S'il diminue encore, ce ne sera plus le soleil mais bien mon associé, le coupable.

Il alla porter le pot de beurre à la cave, ayant soin de bien verrouiller la porte. Mais les chats savent très bien s'introduire dans une cave bien verrouillée. Il est rare que les caves n'aient pas un soupirail, si petit soit-il, pour l'aération.

Chat dut retenir sa respiration et s'étirer... s'étirer... pour arriver à passer entre les barreaux du soupirail. Il y parvint, à force de ténacité et se récompensa par une longue lappée de beurre. Il en mangea

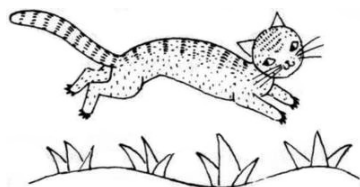
tellement qu'il eut bien du mal à franchir les grilles du soupirail pour sortir de la cave. Il mit tellement de temps à opérer la manœuvre, qu'il trouva Chien de l'autre côté du soupirail, tous crocs dehors.

— Inutile de nier ! lança Jean Gaya à son associé. Dans ta hâte de t'enfuir, tu as oublié de t'essuyer les moustaches. C'est toi qui me voles mon beurre !

— C'est la goutte qui fait déborder le pot, songea Chat. Mieux vaut rompre tout de suite notre association avant que Gaya ne me traîne en justice ! D'autant plus que le nouveau président du tribunal est un cousin de ce maudit chien !

Jean Gaya ne vit aucune objection à rompre une association devenue insupportable, et Chat s'en alla à la recherche d'un autre associé auprès duquel il pourrait de nouveau couler d'heureux jours, jusqu'à ce que soient découverts ses vilains défauts.

C'est depuis cette histoire que ces deux races sont si méfiantes et agressives l'une pour l'autre. D'où l'expression : « s'entendre comme chiens et chats ».



COMMENT COMPÈRE COQ GAGNA SON PLUMET DE CAPITAINE



UX TEMPS reculés où compère Tigre exerçait en despote un pouvoir absolu au cœur des forêts, l'envie lui prit un jour d'offrir à ses sujets un magnifique festin.

Il donna ordre à son chef de protocole d'inviter tous les grands dignitaires de sa cour : Tapirs(20), Tamanoirs(21), Caïmans, Crotales, sans oublier la famille Macaque dont les facéties l'amusaient toujours.

Le jour du festin, quel spectacle impressionnant que de voir ces animaux, massés dans la clairière royale, bataillant des mâchoires et du bec contre des quartiers de viande saignante !

Mais voici que Tigre pousse soudain un rugissement si terrible qu'il fait trembler ses hôtes : une arête de palica venait de se planter dans son gosier.

Tigre fait des signes pour qu'on lui vienne en aide. Peine perdue. Nul n'est soucieux d'avancer une patte ou un museau dans la gueule du fauve.

Par gestes, Tigre finit par se faire comprendre : il faut aller chercher de l'eau à la rivière pour faire passer l'arête.

Une délégation se rend à la rivière. À ce moment précis éclate un violent orage, zébrant le ciel d'effrayants éclairs tandis que le vent tord les arbres et fait frémir leurs branches. Bientôt s'abat une pluie torrentielle, à la grande satisfaction des crapauds-buffles(22) et des ravets(23). Tout ce petit monde fait éclater sa joie en chantant à tue-tête :

Ye ye ye ki alam ou sala

Ye ye ye eye bon guie.

Ce raffut rendit nerveux les animaux qui ne tardèrent pas à revenir

vers la clairière en affirmant à Tigre :

— Pardonne-nous Seigneur, mais il nous a été impossible d'approcher la rivière. Elle est gardée par de méchants génies. Ils nous ont insultés et menacés de mort si nous en approchions.

Compère Tigre eut un sursaut de rage en entendant ces lâches excuses. Puis il se roula dans de terribles convulsions, maudissant la couardise de ses vassaux et se jurant de les punir... s'il en réchappait.

Tandis que les derniers hôtes s'esquivaient croyant Tigre à l'agonie, un jeune coq sortit d'un buisson, suivi à distance respectueuse de son poulailler.

Cadet sans fortune ni beauté, Coq n'était pas encore ce superbe gallinacé qui dresse fièrement sa crête écarlate et agite le panache de sa queue frissonnante. Il avait un plumage gris, une tête nue, des pattes désarmées, mais sous son crâne bouillonnait déjà un esprit courageux et inventif.

Tigre, le regard à demi voilé lui fit signe d'approcher. Sans hésiter, Coq s'approcha du fauve agonisant, le salua puis lui tint cet énergique langage :

— Sire, j'ai vu comment se comportaient vos invités. Je les ai entendus parler des méchants génies de la rivière. Petit et faible, je n'en suis pas moins prêt à engager ma vie pour sauver la vôtre. Reprenez courage, dans quelques instants je serai de retour avec suffisamment d'eau pour vous délivrer de cette maudite arête.

Tigre fit de la patte un geste auquel il sut donner de la noblesse, malgré ses souffrances. Dans un râle, il laissa échapper quelque chose comme « mon royaume pour une goutte d'eau... » tandis que Coq donnait des ordres à ses poules :

— Femmes, rassemblez quelques calebasses, attachez-les à votre cou par une liane et suivez-moi à la rivière. En avant, marche !

Lorsque Coq et ses poules arrivèrent à la rivière, crapauds-buffles et ravets entonnèrent de plus belle :

Ye ye ye kialam ou sala.

Ye ye ye eye bon guie.

Coq n'en pouvait croire ses oreilles. Ainsi, les monstres dont les cris avaient mis en fuite les notables de la forêt n'étaient que de vulgaires cancrelats ?

Dans son enthousiasme il laissa éclater un vibrant Cocorico, auquel firent écho les gloussements de son harem. Pour expliquer cette joie soudaine, il faut préciser que les ravets sont un régal pour les oiseaux de basse-cour. Le fait est d'ailleurs passé dans un proverbe guyanais « *Ravet pas jamais gain reson divant poulailler* » (Les cancrelats n'ont jamais raison devant les poules).

Coq et poules se précipitèrent vers le rivage, fouillant avidement les touffes d'herbe, et pic ! un coup de bec et paf ! un coup de patte...

Quand chacun a calmé sa fringale, on court à la rivière, on remplit les calebasses et on retourne en courant à la clairière.

Tigre boit goulûment l'eau des calebasses et le courant liquide finit par emporter l'arête.

La nouvelle se répandit aussitôt et les courtisans d'accourir pour féliciter leur roi de sa guérison. Après leur avoir jeté un coup d'œil féroce qui en disait long sur son désir de vengeance, Tigre se fit aimable en s'adressant à Coq :

— Compère Coq, que veux-tu comme récompense ?

Chacun retint son souffle pour entendre la réponse, s'imaginant que Coq allait pour le moins demander Mademoiselle Tigre en mariage.

— Sire, je voudrais être beau...

C'est ainsi que Coq, par le pouvoir du magicien attitré de Tigre, fut nanti céans d'une crête écarlate et d'un plumage chatoyant, en même temps que ses pattes étaient garnies d'ergots acérés.

Mesdames les poules n'eurent droit qu'à la crête et au plumage, car si elles avaient consenti à suivre courageusement leur maître à la rivière, Coq seul avait eu le mérite d'organiser la manœuvre et ce faisant, de sauver Tigre d'un trépas certain.



COUSIN ET COUSINET



UN JOUR, Kariacou(24), le jeune chevreuil, s'en allait tout joyeux en quête de distractions. Il sautait de rocher en rocher, s'arrêtant parfois pour respirer une plante sauvage ou pour se mirer dans une flaque limpide.

Gambader n'est pas défendu, mais gambader de plus en plus loin du gîte familial sans se soucier des sages recommandations de Maman chevrette, quelle imprudence ! Pourtant Maman chevrette lui avait bien dit : « Ne t'éloigne pas trop de la maison, la nuit tombe vite et les chemins ne sont pas sûrs... »

— Pas sûrs ? allons donc ! Je connais tous les chemins de cette région par cœur. Quant à la nuit... évidemment, la nuit, il serait dangereux de rencontrer mon cousin.

Quand on parle de Tigre...

— Grrrrrrrh !

Kariacou sursaute et se met à trembler de tous ses membres. Il a très envie de s'enfuir, mais la peur le cloue sur place. Cependant Rosias, au lieu de lancer sur lui une griffe meurtrière, lui déclare avec bonne humeur :

— Veux-tu faire un tour avec moi, cousinet ? Je connais un coin rempli de pissenlits, par-delà les collines. Tu vas t'en lécher les babines.

— C'est que... maman m'a dit de rentrer au logis avant la nuit.

— Bah ! Pour une fois, tu peux rentrer un peu plus tard, je te raccompagnerai jusque chez toi. Allons suis-moi !

Façon de parler, car Tigre obligea Kariacou à marcher à ses côtés, de peur de voir son dîner-aux-pattes-agiles lui fausser soudain compagnie.

Kariacou pensa qu'il était plus habile de faire semblant d'obéir à Tigre, après il aviserait. En apercevant la mer au détour d'un chemin, une idée lui vint à l'esprit :

— Cher cousin, si vous connaissez un beau champ de pissenlits, moi je connais tout près d'ici un repaire de poules d'eau, de quoi flatter votre gourmandise.

— Vraiment, répondit Tigre soupçonneux.

— Oui, c'est à deux pas. Allons-y d'abord, nous irons aux pissenlits ensuite.

La promenade ayant creusé l'estomac de Rosias, il pensa qu'un hors-d'œuvre de poules d'eau serait le bienvenu. Il suivit donc le chevreuil vers le rivage.

— Le nid est là-bas, près du rocher pointu.

Et hop... hop... hop ! Kariacou saute gracieusement de roche en roche pour atteindre un rocher en forme de pain de sucre.

— Pas si vite, fripon ! crie Tigre en colère.

Kariacou s'arrête et laisse Tigre le rejoindre.

— Où est ce fameux nid de poules ? Tu cherches à fuir, Cousinet !

— Fuir ? Comment le pourrais-je, répond le chevreuil innocemment. Si je cours en avant, je me noie, si je recule, vous me croquez.

— C'est vrai.

— Alors ayez confiance en moi. Restez quelques instants sur cette plate-forme tandis que je vais grimper sur le rocher pointu pour repérer le nid. Quand je l'aurai trouvé, je vous l'indiquerai par signes.

Tigre s'assit sur la plate-forme et laissa le chevreuil gagner le pain de sucre. Pendant ce bavardage, la mer montait... Au bout d'un moment Tigre eut les pattes mouillées, puis les cuisses, puis la queue tandis que Kariacou se moquait de lui, tout en haut du rocher pointu, bien au sec.

— At-choum ! Scélérat. At-choum ! Tu me le paieras.

Pour éviter la noyade. Tigre n'eut d'autre ressource que de gagner la terre ferme à la nage, tantôt roulé par les flots, tantôt égratigné par les rochers à fleur d'eau. Chaque fois qu'il buvait la tasse, le chevreuil éclatait de rire.

À la marée descendante, Kariacou quitta sa citadelle rocheuse et regagna son logis où, après avoir été sévèrement grondé, il fut embrassé tendrement, car ses parents l'aimaient bien, malgré ses espiègleries.

Quelques jours plus tard, le voilà encore en retard pour le dîner. Voyant le soleil disparaître à l'horizon, il se hâte vers son gîte. Mais voici qu'une ombre menaçante lui barre la route :

— Grrrrrrrrrrrrrh.

Kariacou reconnaît la voix suave de son cher cousin.

— Aïe, murmure-t-il, par mon étourderie, me voici de nouveau en fâcheuse posture. *Kabrit pas malin, pas gras*, comme dit Maman chevrette (Malheur au chevreuil qui n'est pas malin...).

— Bonsoir Cousinet ! Tu m'as joué un bon tour l'autre soir, il faut que je me venge. Allons, approche, que je te croque !

— Cou... cou-cou... sin, je vous assure, je ne voulais pas du tout vous jouer un tour. Je voulais vraiment retrouver ce nid de pou... poules. Si vous m'aviez suivi sur le rocher pointu, vous n'auriez pas été mou... mouillé.

— Trêve de mensonges, misérable. Attention, je vais te croquer !

Kariacou a très peur, ses dents claquent de frayeur. À présent la nuit est tout à fait tombée. Il n'ose s'enfuir car il n'y voit goutte. Et puis. Tigre aurait tôt fait de le rattraper car ses yeux féroces peuvent percer les ténèbres.

Les claquements de dents du jeune chevreuil finissent par intriguer Tigre.

— Oserais-tu croquer quelque friandise quand je t'annonce que je vais te manger.

— C'est que... justement je croque des noisettes que je viens de trouver.

— Des noisettes, où ça ?

— Sous mes pattes, cousin. Approchez et goûtez-en, elle sont délicieuses.

Rosias avance prudemment une patte et s'étonne de palper un monticule de boules dures.

— On dirait en effet des noisettes.

— Goûtez-les, Cousin.

La gloutonnerie de Tigre l'emporte sur sa méfiance. Il attrape plusieurs « noisettes » dans sa gueule et referme dessus sa mâchoire avec force.

— Crac... Ohooo !

La moitié de la dentition de Tigre vole en éclats et le sang jaillit de sa bouche. Le tas de « noisettes » était en réalité un tas de cailloux.

La troisième rencontre de Kariacou avec son féroce cousin faillit bien lui coûter la vie. Surpris par la nuit et ne voulant pas courir le risque de se trouver nez à nez avec Rosias, il décida de dormir dans une grotte. Il serait sûrement grondé et puni par ses parents le lendemain, mais mieux valait être grondé que mangé.

Il s'éveilla dès l'aube, s'étira, et sortit de la grotte pour inspecter la région. Il s'aperçut alors que cette grotte était formée d'un amas de rochers récemment éboulés. Il repéra un chemin pour regagner la forêt, mais qu'aperçoit-il au bout du chemin, ce cher Rosias !

— Grrrrrh !
— De grâce, Cousin !
— Cette fois tu ne m'échapperas pas !
— De grâce, cousin, laissez-moi la vie sauve. Je promets de ne plus jamais me moquer de vous.
— Balivernes ! Allons, descends de ton perchoir que je te croque pour de bon.

Ce bref dialogue avait donné une idée à Kariacou. Il avait remarqué que les rugissements de Tigre faisaient trembler les pierres, posées les unes sur les autres. Il imagina aussitôt un stratagème :

— Que dites-vous cousin ? J'ai dû attraper froid aux oreilles cette nuit, je n'entends pas ce que vous me dites, parlez plus fort.

— Descends, bandit, je veux te croquer !

— Comment ?

— Descends que je te croque !

— Plaît-il ?

Tigre enfle sa voix et crie à pleins poumons :

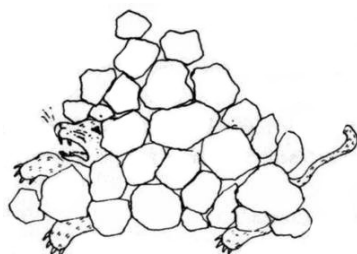
— Il ne te suffit pas de m'avoir fait attraper une pneumonie et de m'avoir ruiné chez le dentiste le plus cher de la région, tu veux encore me faire attraper une extinction de voix ?

— Plus fort, Cousin !

— Descends im-mé-dia-te-ment, scélérat !

Les rugissements de Tigre finissent par ébranler les pierres qui dévalent et s'écroulent sur le fauve, dans un fracas assourdissant.

Kariacou se retrouva au pied de l'éboulis avec quelques bosses, mais sain et sauf. Comme prévu, il fut grondé et puni, mais cette dernière aventure le guérit à tout jamais de son étourderie. Et quand il eut à son tour de petits faons, il ne manqua pas de les mettre en garde contre les méchants cousins qui ne pensent qu'à croquer leurs petits cousinets.



DU MAÏS GRATIS, POUR TOUT-MALIN



TOUT-MALIN, va donc en ville me chercher du maïs, notre provision est bientôt épuisée, disait un jour Dame Lapin à son insouciant mari.

— Demain, ma bonne amie, demain...

— Demain, toujours demain ! Avec ta manie de vouloir toujours remettre les choses au lendemain, nous allons bientôt mourir de faim. Allons, fainéant, lève-toi et va *aujourd'hui* me chercher du maïs...

— C'est bon, arrête de crier, ma bonne femme, j'y vais.

Lapin s'extirpa avec mollesse de son hamac et s'en fut à la cuisine chercher le panier à provisions.

Il n'avait pas fait trois pas sur la route, qu'il se sent suivi par un pas pesant. Il se retourne, c'est Tapir qui le suit.

— Oh ! l'ami, ne vas-tu pas en ville de ce pas ?

— Si, compère. Je vais acheter du maïs.

— Pourrais-tu me rendre un service, aïe ?

— De quoi s'agit-il ?

— Voilà : ma femme m'a demandé d'aller en ville pour acheter du maïs, mais aïe-aïe, je ne me sens pas très en forme pour marcher aujourd'hui aïe-aïe-aïe...

— Que signifient tous ces « aïe aïe aïe », Lapin ?

— C'est mon lumbago qui me torture depuis ce matin, compère. Mais tu connais le caractère acariâtre de mon épouse. Crois-tu qu'elle ait eu pitié de moi en me voyant dans cet état, aïe aïe, aïe ? Nenni...

— Rentre chez toi, Lapin. Je suis grand et fort, ce ne sera rien pour moi que de me charger d'un sac de maïs supplémentaire.

— Que tu es bon, Maïpouri(25) ! Je retourne dans mon hamac. Du repos, voilà ce qu'il me faut pour guérir ce maudit lumbago.

Maïpouri continue son chemin et arrive à la ville. Au marché il fait divers achats et n'oublie pas le petit sac de maïs pour Tout-Malin. Puis, en compagnie de quelques camarades, il va boire un coup au café. Il offre une tournée, on l'en remercie, un autre compère paye un verre, enfin lorsque le tapir reprend la route, il commence à zigzaguer d'une manière assez inquiétante.

Se sentant marcher de travers, il se met à monologuer :

— Je ne suis pas ivre... non... si je tangué un peu, c'est que mes provisions pèsent lourd... allons, dépêchons, autrement je vais me faire tirer les oreilles par ma femme si j'arrive en retard pour le souper.

Soudain, Maïpouri ralentit, puis s'arrête. Que voit-il au bord de la route ? Un lapin mon !

— Quel dommage que je sois si chargé ! Certes, nous ne mangerons pas de chair à la maison, mais je pourrais offrir ce lapin à Rosias pour me mettre dans ses bonnes grâces. Tant pis, un autre en profitera.

Mais il ne s'agissait pas du tout d'un lapin mort. Le lapin était en parfaite santé, seulement il retenait si bien sa respiration que, les vapeurs de tafia(26) aidant, Maïpouri l'avait cru trépassé.

À peine le Tapir a-t-il repris sa marche, que Tout-Malin – car c'était lui – saute sur ses quatre pattes, coupe par un petit bois et fait le mort un peu plus loin.

— Par ma trompe, voici un second lapin mort ! Vais-je le ramasser ? Non, je suis vraiment trop chargé.

L'animal continue sa route et Lapin réapparaît, cent mètres plus loin.

— Ah ça, c'est une véritable hécatombe de lapins par ici. Cette fois, je ne vais pas laisser passer l'aubaine. Je vais me décharger du sac de maïs de Tout-Malin, je vais le cacher dans ce buisson et prendre ce lapin mort à la place. Quand j'aurai déchargé mes provisions et ce lapin à la maison, je reviendrai chercher le sac et irai le porter chez Tout-Malin.

Tandis que Maïpouri va cacher le petit sac de maïs, Tout-Malin détale et va faire le mort ailleurs.

— Par ma trompe ! Il y avait bien un lapin mort ici, il y a une minute ? C'est trop fort. Pendant que je cachais le sac, un compère a dû passer, le voir et l'emporter. Qu'à cela ne tienne, retournons sur nos pas et prenons le second lapin mort.

Arrivé à l'endroit désiré, plus de lapin. Maïpouri va chercher le premier lapin. Pfutt ; envolé ! Et le lourdaud de bougonner :

— Voilà ce qui arrive quand on tergiverse trop. Il ne me reste plus

qu'à reprendre le petit sac de maïs et à rentrer chez moi.

Maïpouri eut beau fouiller le buisson, il ne trouva pas de sac de maïs. Tout-Malin l'avait emporté chez lui, en courant.

Quand le Tapir raconta sa mésaventure à Tout-Malin, il eut droit à de nouveaux « aïe, aïe, aïe » ! Mais cette fois, ce n'était pas le lumbago qui arrachait des cris à Lapin, mais une sacrée crise de fou-rire qui lui tordait les côtes...

JEAN TOTI ARBITRE LA COURSE



UN JOUR que Cavia l'agouti(27), bavardait avec maître Elphège, l'envie lui prit soudain de faire enrager Dame-carapace.

— Ainsi donc, maître Elphège, malgré votre petitesse, chacun parle de vos exploits. On vous trouve partout, au nord, au sud, à l'est comme à l'ouest, toujours affairée, rusée et victorieuse. On raconte que vous avez récemment triomphé de Pian, la sarigue(28), en restant plus longtemps qu'elle dans un trou sans air ni lumière. Sans compter les tours que vous avez joués à Renard, à Tapir ou même au tout-puissant Rosias. Tout ce qu'on raconte sur votre compte est-il exact ?

— Les gens en racontent tellement...

— Comment faites-vous pour voyager avec cette vilaine et encombrante maison sur le dos ?

Tortue n'apprécia pas du tout la désinvolture de l'agouti et répliqua sèchement :

— La façon dont je me déplace, c'est mon affaire.

— Auriez-vous des ailes cachées sous cette carapace ?

— Nenni !

— Des ressorts camouflés sous vos petites pattes ?

— Certainement pas.

— Comment faites-vous pour parcourir tant de lieues, si vite, malgré votre lenteur proverbiale ?

— Encore une fois, c'est mon secret. Bonsoir, il se fait tard, je vais dormir.

— Voyagez-vous aussi de nuit, maître Elphège ?

— Pourquoi cette question...

— Parce que la nuit vous vous mettez peut-être à courir, quand personne ne vous regarde ?

— Trêve de sottises, bonsoir !

— En tout cas, Tortue, si vous courez vite dans les ténèbres, moi, Cavia(29) je vous battrai toujours à la course sous le soleil !

— En es-tu si sûr ?

— Persuadé.

Piquée au vif, la tortue reprit :

— Eh bien moi, je parie de te battre à la course, quand tu voudras.

Cavia faillit s'étrangler de rire en entendant cette affirmation.

Quand il eut repris son souffle il demanda :

— À quand la course ?

— Demain matin. Toutefois je pose une condition à cette épreuve : de peur que tu ne me bouscules dans ta fougue, je propose que nous courions chacun d'un côté de la rivière.

— Maître Elphège, vous mijotez un tour de votre façon, répliqua l'agouti, soupçonneux.

— Loin de moi cette pensée ! La rivière est étroite en cet endroit, tu pourras aisément surveiller ma marche parmi les touffes d'herbe.

— C'est bon, fit l'agouti, rassuré. À demain matin à l'aube.

À l'heure dite, Cavia trouva la tortue au rendez-vous fixé. Mais celle-ci semblait dormir, tête et pattes repliées sous sa carapace. L'agouti l'interpella familièrement :

— Maître Elphège, réveillez-vous !

De dessous la carapace une voix enrouée répondit :

— Je ne dors pas. Je garde ma tête sous ma carapace pour la protéger du vent et de la poussière jusqu'à la dernière minute. File sur l'autre rive, Cavia. Jean Toti qui est assis sur la grosse pierre, au coude de la rivière, ne va pas tarder à donner le signal du départ.

L'agouti, de quelques bonds gracieux, traversa à gué la rivière et partit au signal donné. À peine avait-il franchi quelques mètres qu'il songea :

— Comme 2 et 2 font 7, il est évident que je serai le vainqueur. Si maître Elphège me voit courir trop vite, il va se décourager et peut-être abandonner. S'il abandonne, ce ne sera pas drôle. Allons voir de combien de centimètres la pauvre bête a avancé...

Cavia revient sur ses pas et demande à haute voix :

— Où êtes-vous, maître Elphège ?

— Je suis là, répond une voix fluette.

— Où ça, là... je ne vous vois pas.

Une patte s'agite par-dessus les herbes.



Où êtes-vous, maître Elphège ?

— Pauvre Elphège ! soupira l'agouti. Il a dû peiner pour faire ce minable trajet. Gambadons un peu et nous reviendrons ensuite voir où en est ce pitoyable adversaire.

Lorsque l'agouti demanda une seconde fois « Où êtes-vous, maître Elphège ? » il constata que la tortue, à force de volonté et de courage, avait parcouru le double du chemin. Il continua son manège, tantôt se roulant dans l'herbe, tantôt courant après un papillon, tantôt s'assurant de la progression de son concurrent.

À quelques mètres du but, Cavia s'inquiéta soudain de la façon dont maître Elphège gagnait du terrain. Pourtant, chaque fois qu'il demandait « Où êtes-vous maître Elphège », la même voix fluette répondait tranquillement « Je suis là », et une patte s'agitait amicalement entre les touffes vertes.

— Cette tortue est capable de me battre si je continue à faire l'insouciant, pour ne pas dire l'idiot, songea l'agouti.

Et il franchit au galop l'espace qui le séparait du but. Quelle ne fut sa surprise en voyant maître Elphège, assis à côté de son neveu sur la grosse pierre qui servait de but à la course. Et bon pied, bon œil, par-dessus le marché, alors que lui, le rapide agouti, soufflait encore de son effort.

— Maître Elphège a gagné la course, proclama Jean Toti en serrant la patte de son oncle, après lui avoir remis la coupe d'usage.

— C'est trop fort...

— Suis-je ou non arrivé le premier, cher Cavia ?

— J'en conviens, vous avez gagné.

— Malgré ma lenteur proverbiale ?

— Je reconnais qu'en dépit du somptueux palais que vous portez sur votre dos et malgré vos fines pattes, vous pouvez battre les plus rapides coursiers de la savane, si tel est votre bon plaisir, fit humblement l'agouti.

— Voilà qui rachète tes récentes impertinences ! Que ceci te serve de leçon et ne radote plus jamais sur mon encombrante carapace.

Agouti le promit et s'enfuit dans les bois pour y cacher sa confusion.

Alors maître Elphège sortit quelques écus d'or qu'il donna à son neveu en disant :

— Voici une petite récompense pour toi et tes camarades. Toute la nuit, ils ont trotté pour se poster de place en place, le long de la rivière.

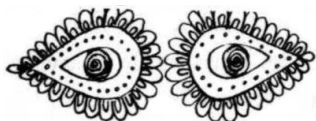
— Mais vous, mon oncle, vous devez être le plus fatigué de tous, car c'est vous qui êtes allé le plus loin pour vous trouver à l'aube, sur cette roche ?

— Un globe-trotter comme moi a de l'endurance. Cette victoire m'a

mis en forme. J'ai tant à faire que je vais partir tout de suite. Au revoir cher neveu et merci encore de ton aide.

— Content de vous avoir rendu service, mon oncle.

Après avoir croqué un fruit et s'être désaltéré dans la rivière, maître Elphège embrassa son neveu puis reprit sa route, de son pas lent et grave.



L'ÂNE ET LE MOUTON



UN MOUTON boursoufflé de bêtise encore plus que de graisse, se moquait un jour de son voisin d'étable ; un âne pelé et décharné.

— Que te sert de t'exténuer à contenter notre maître ? Plus tu en portes, plus il t'en fait porter. Si tu ne marches pas assez vite, il te fouette. Tu es le plus mal nourri de nous tous. Ta paille est la plus sale... quand on ne t'oublie pas dehors. Regarde-moi, je mange bien, j'ai une bonne litière, tout le monde m'aime et me caresse. Je ne travaille pas pour le maître, pourtant il me considère mieux que toi.

— Tout compte fait, je préfère mon sort, répondit l'âne. Je travaille dur et je porte de lourds fardeaux, soit, mais trois fois par semaine je vais en ville, au marché. Je vois du monde, j'écoute des conversations, et quand j'attends mes charges dans l'abattis, je bavarde avec les oiseaux de la forêt. Crois-moi, mouton, je n'envie pas ton sort !

— Alors chacun est content, conclut l'adipeux animal. Je continue ma politique de farniente, espérant vivre très vieux dans cette bonne ferme, de plus en plus beau, de plus en plus gras.

L'âne regarda le mouton, hocha la tête, et finit par lui avouer :

— Pauvre ami, n'espère pas mourir ici de vieillesse. Le maître marie sa fille le mois prochain. C'est pour cela que tu m'as vu récemment porter d'écrasantes charges : manioc, fruits, légumes et fagots de bois.

— Une noce ? Quelle chance ! je serai sûrement invité, dit le mouton en bêlant de joie. Les enfants mettront des rubans de couleurs dans ma jolie toison blanche, je serai à la place d'honneur, à côté de la mariée.

— Décidément, tu es bien stupide ! Si tu es invité, ce sera à titre de... gigot.

— Que dis-tu ? M'engraisse-t-on uniquement pour me manger ? fit le

mouton en tremblant de frayeur.

— Je le crains, ami. L'homme ne fait pas de cadeau aux animaux. Je paye mon picotin par mon labeur. Ta chair savoureuse remboursera les pâtées qui t'ont rendu si rondouillard...

— Hélas ! gémit le mouton. Moi qui croyais qu'on me choyait parce que j'étais beau et doux...

Mouton passa une nuit fort agitée. Mais, le lendemain matin. Âne le trouva consolé, presque de bonne humeur.

— Ami, je ne serai pas mangé aux noces de la fille de notre maître, dit-il à l'âne le plus sérieusement du monde.

— Que comptes-tu faire pour échapper à ton sort ?

— C'est bien simple : je vais me rendre utile, comme tu fais, et l'on ne me mangera pas.

— Le maître n'a pas besoin de deux bêtes de somme.

— Tu prendras ma place dans l'étable. Tu as tant travaillé, tu peux bien te reposer à présent.

— Je n'ai pas envie qu'on me mange, mouton.

— Maigre et pelé comme tu es, tu ne cours aucun danger.

— Si je ne fais que manger, boire et dormir, je serai bientôt gros et gras. Merci mouton, je préfère continuer à faire le métier de portefaix.

Le mouton eut une autre idée :

— Fais semblant d'être malade. Le maître sera bien content de m'utiliser pour porter ses charges. Quand il aura constaté que je suis capable de travailler, il ne voudra plus me manger.

L'âne eut pitié de son compagnon et promit de l'aider à échapper au coutelas du cuisinier. Aussi, lorsque le maître arriva à l'étable le lendemain matin pour chercher son âne, trouva-t-il l'animal couché par terre, l'œil éteint et la bave aux lèvres.

— Voilà mon âne qui crève au moment où j'ai tant besoin de lui ! pesta le fermier. La pauvre bête a l'air si malade, je ne crois pas que ce soit la peine d'aller chercher le vétérinaire. Sapristi, quelle malchance...

À ce moment-là le maître entendit des bruits de ruades du côté de l'étable des moutons. C'était notre ami qui se démenait dans son box pour attirer l'attention du fermier. Ce dernier ouvrit la barrière du box, et le mouton en profita pour filer dans la cour. Le fermier courut après lui pour le ramener à l'étable, mais le mouton se démenait, léchant avec ardeur le bât et le mors de l'âne malade.

— Ah ça, s'exclama le fermier. On dirait que ce mouton veut prendre la place de l'âne.

Comme s'il avait compris les paroles du fermier, le mouton se mit à bêler en faisant *oui* de la tête. L'homme réfléchit, puis songea : « Il y a

de la sorcellerie là-dessous. Je veux en avoir le cœur net » et, s'adressant au mouton d'une voix claire :

— Gentil mouton, voyant ton compagnon malade, tu as voulu prendre sa place pour rendre service à ton maître. Malheureusement tu n'es pas assez fort pour porter mes fardeaux. Je vais emprunter l'âne du voisin. Retourne dans ton box mais pour te récompenser de ce bon mouvement, je te promets que tu ne seras pas mangé à la noce.

Le mouton ne se le fit pas dire deux fois. Après quelques cabrioles de contentement, il fila vers son box, tout heureux de son exploit.

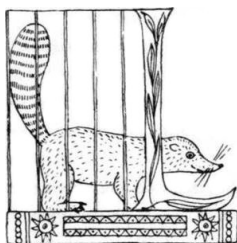
Le fermier retourna vers son âne, lui administra plusieurs coups de bâton en disant :

— Hypocrite, fainéant, bon à rien, assez, joué la comédie ! Tu fais le malade parce que c'est jour de marché aujourd'hui. Allez ouste, debout ! Si tu ne te lèves pas instantanément, je te fais abattre par le premier garçon de ferme qui passe...

L'âne poussa un hennissement poignant, se leva d'un bond, courut à son bât, se laissa harnacher docilement et partit avec son maître en direction de la ville, l'oreille basse et la mine déconfite. Comme l'on s'en doute, le mouton fut immolé au matin des épousailles, mais, confiant dans la parole du maître, il avait vécu heureux jusqu'à l'heure fatale.

Quant à l'âne, il se jura de tenir sa langue une autre fois et de ne jamais plus contredire les moutons gros et gras qui s'imaginent vivre centenaires dans les étables des hommes.

LA CAGE SANS PORTE



LE COATI(30) est un mammifère carnassier qui tient à la fois du renard et du chat sauvage. Son museau effilé est chez lui l'organe du tact, car il ne saisit ou ne mange rien qu'il ne l'ait auparavant tâté avec son bout du nez. Sa queue très fournie ressemble à des anneaux noirs et blancs, posés les uns sur les autres. Comme les chats, il tient sa queue en l'air, droite comme un cierge, quand il est content et l'agite nerveusement, quand il est en colère. C'est un animal facile à apprivoiser, pourvu qu'on ne le mette pas en cage. S'il se sent privé de liberté, il fait tout simplement la grève de la faim, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Une mère coati disait un jour à ses enfants :

— Vous voici assez grands pour aller chercher vous-mêmes votre nourriture. Ceux qui aiment les coléoptères trouveront cafards, scarabées et hannetons dans les bois pourris. Ceux qui préfèrent les fruits, iront les cueillir sur les arbres, quant à Douze et à Douze-bis, friands d'œufs ils pourront aller les dénicher dans les nids d'oiseaux. Mais n'allez pas du côté des maisons des hommes. Les hommes sont méchants, cruels. Jean-Gaya et Agami(31) veillent sur leurs poulaillers. À ce soir, mes enfants...

Mais, pensez-vous, pourquoi ces étranges noms donnés à de petits coatis ? C'est que maman coati n'avait guère d'imagination. Elle avait tout simplement numéroté ses enfants, les deux derniers se trouvant être des jumeaux.

Tous les coatis suivirent les conseils de leur maman et revinrent sains et sauf au logis, sauf Douze, le plus gourmand. Profitant des ténèbres, maman coati se dirigea vers la ferme la plus proche, se doutant que son enfant avait été victime de sa témérité. Elle alla vers

le poulailler, tout doucement pour ne pas éveiller le chien et l'oiseau-gardien et que vit-elle dans un coin ? Douze, pris dans une trappe ! Dès qu'il aperçut sa maman, le jeune coati voulut crier de joie, mais sa mère lui fit comprendre qu'il devait se taire pour ne pas éveiller l'attention sur lui. Elle lui dit qu'on ne le tuerait sûrement pas et qu'elle reviendrait la nuit suivante pour l'aider à s'évader.

Lorsque le fermier arriva dans son poulailler, il s'étonna :

— Tiens, j'avais mis un piège pour prendre la belette qui égorge mes poules depuis quelque temps et voici que je trouve un coati !

Il sortit l'animal du piège, l'examina et continua son monologue :

— Il est tout jeune. Nous allons pouvoir l'apprivoiser. Mon fils va être bien content de cette aventure...

Le fermier avait un fils de dix ans, Félix. C'était un garçon très doux, très sensible, mais de santé délicate. Pour un oui, pour un non, il tombait malade et le docteur était souvent chez les Primarosa à cause de cette mauvaise santé.

L'enfant fut en effet ravi de posséder un petit coati et – craignant qu'il ne s'échappe – il supplia son père de le mettre en cage. Pour ne pas contrarier l'enfant, le père s'exécuta et le coati se retrouva encagé et enfermé dans la chambre de l'enfant, car, une fois de plus, Félix avait attrapé froid lors d'un récent orage !

L'animal fut si malheureux qu'il refusa toute nourriture et se mit à dépérir à vue d'œil. Le vieux docteur de famille vint pour soigner Félix, ordonna force médecines et potions et affirma aux parents que l'enfant devait demeurer huit jours dans sa chambre, toutes portes et toutes fenêtres fermées pour se débarrasser de son rhume. Puis il regarda le coati, hocha la tête et déclara que la pauvre bête n'avait plus que quelques heures à vivre.

Dieu merci, le vieux docteur se cassa la jambe, et – l'état de Félix empirant – Monsieur Primarosa dut aller chercher un remplaçant. C'était un jeune médecin, tout juste sorti de la faculté de médecine, qui croyait plus à l'hygiène et au bon sens qu'aux vieux remèdes de grand-mères. Et c'est pourquoi j'ai dit : « Dieu merci le vieux docteur se cassa la jambe... » Dieu merci pour Félix et pour Douze, le petit coati !

À peine le jeune médecin était-il entré dans la chambre du malade qu'il jeta les bras au ciel en s'écriant :

— Pourquoi avez-vous fermé ici portes et fenêtres ?

— C'est le vieux docteur qui l'a demandé.

— Et tous ces médicaments ? Ils empoisonnent votre enfant au lieu de le guérir.

— Du poison ! releva M^{me} Primarosa, affolée. Le vieux docteur a voulu empoisonner notre fils !

— Vous interprétez mal mes paroles, fit le jeune docteur en souriant.

Je voulais simplement dire qu'il n'est pas bon de prendre trop de médecines, surtout quand il s'agit d'un banal rhume de cerveau. Voyons bonhomme, soulève-toi que je t'examine...

Le docteur ausculta l'enfant, lui regarda les yeux, la langue, lui tapota la joue. Puis il remarqua la cage et dit :

— Quelle est cette boule de poils que j'aperçois dans cette cage ?

— C'est un coati, dit le fermier, mais la pauvre bête est bien malade. Je crois bien qu'elle va mourir.

Le jeune docteur se leva et alla voir l'animal de plus près.

— Je vois son écuelle pleine. Refuse-t-il de manger ?

— Oui, depuis qu'il est en cage.

Le jeune médecin retourna au chevet du petit malade, puis s'adressant aux parents il leur demanda :

— Êtes-vous content du vieux médecin ?

— Heu... c'est-à-dire... ce n'est pas de sa faute si Félix est toujours malade !

— Oui et non. Je ne veux pas être méchant pour un confrère, disons simplement qu'il n'a pas compris le tempérament de votre fils. Comme le petit coati, votre fils a besoin de liberté. Dès qu'il éternue, vous le bourrez de médicaments et vous l'enfermez dans sa chambre, ce n'est pas comme cela qu'il s'aguerrira. Avez-vous confiance en moi ?

— Oui ! fit Monsieur Primarosa.

— Alors, jetez au feu toutes ces fioles, ouvrez toutes les fenêtres – justement il fait aujourd'hui un soleil magnifique – vous verrez, votre fils ira de mieux en mieux. Et si vous voulez que votre petit animal recouvre la santé, mettez sa cage sur le rebord de la fenêtre et arrachez la porte...

— Arracher la porte ? s'écria Félix. L'animal va s'échapper et il ne reviendra plus jamais !

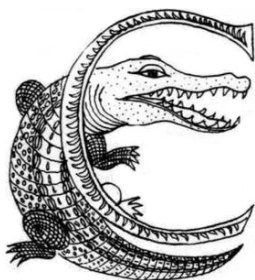
— Si tu as été bon pour lui, il reviendra, mon petit. Tu n'as rien à perdre dans l'aventure, car un coati enfermé ne survit pas à ce genre de captivité.

On fit confiance au jeune médecin. Félix fut débarrassé de son rhume chronique. Il devint un garçon vigoureux et résistant aux maladies. Quant à coati, après une fugue de quelques jours, il revint auprès de son petit maître, mais avant de réintégrer sa cage pour y dormir, il ne manqua pas d'en faire le tour en tâtant les barreaux avec son museau, pour vérifier si l'on n'avait pas remis la porte en place.

À la ferme, on ne manquait pas de louer le bon sens du jeune docteur et l'efficacité de ses conseils. Et tout le monde se réjouissait de voir Félix Primarosa grandir et se fortifier de jour en jour, en compagnie de son cher petit Douze. Mais qui riait sous cape ? C'était les deux coatis qui venaient tour à tour tenir compagnie au jeune garçon à la ferme. Pour éviter la trappe aux belettes ou les crocs de

Jean-Gaya Douze-bis avait imaginé cette innocente ruse pour venir gober les œufs délicieux de Madame Poulette, des œufs qu'ils pouvaient déguster en toute quiétude dans la mangeoire de la cage sans porte !

LA MÂCHOIRE DE FRÉDÉRIC LE GRAND



ETTE histoire se passait, du temps où les colliers de perles n'étaient pas encore de mode. Les élégantes portaient des parures de dents de caïman et l'opulence de ces dames s'évaluait au nombre de rangées de dents.

Aussi les sauriens étaient-ils devenus assez rares dans la région à tel point que le roi décida d'offrir sa fille en mariage à celui qui lui ferait le présent d'un collier à dix rangs.

Jean-Toti, neveu de maître Elphège, nourrissait depuis fort longtemps un penchant pour la jolie princesse. Si les écus sonnants et trébuchants de son oncle, le notaire, n'avaient pu décider le roi à en faire son gendre, il fallait absolument qu'il offrît à la belle le collier exigé.

Les parents de Jean-Toti qui étaient dans le commerce, auraient bien voulu en faire un homme d'affaires tandis que son oncle insistait pour qu'il fit de solides études juridiques, mais le jeune homme avait préféré la musique à l'aride étude des mathématiques ou du latin.

Excellent violoniste, Jean-Toti se mit en tête de capturer le plus beau caïman du coin grâce à son archet, car il est bien connu que les sauriens adorent la musique et le violon en particulier.

La petite tortue peignit son violon en rouge, se fit forger un bâton de fer, chargea quelques provisions de route dans un sac, prit son chapeau de paille et ses lunettes de soleil et s'en alla courageusement vers les grands marais.

Après une longue marche, bien fatigante, Jean-Toti arriva enfin aux étangs souhaités. Les premiers sauriens qu'il aperçut le laissèrent indifférent. Il s'agissait en effet de jeunes bêtes dont la dentition n'offrait aucun intérêt pour notre amoureux. Où se cachaient les

parents ?

Tandis qu'il s'éveillait d'une sieste, Jean-Toti crut entendre remuer les roseaux près de lui. Il s'approcha silencieusement de la vase et aperçut un superbe caïman qui s'ébrouait dans l'eau, sans méfiance. Il ne douta pas que ce fût le célèbre Frédéric réputé dans tout le pays pour sa vaillance et sa férocité. N'avait-il pas croqué des centaines d'animaux et même plusieurs enfants au cours de sa longue existence ? Malgré de nombreuses battues, aucun chasseur n'avait jamais pu découvrir sa retraite.

Jean-Toti s'arma de courage, prit un violon et se mit à jouer une valse viennoise, tout en chantant d'une voix caressante :

Valse de Vienne, valse d'un jour

Valse de Vienne, valse d'amour...

Frédéric qui s'apprêtait à dévorer un palica en resta bouche bée de surprise. Jean-Toti continua à jouer en s'approchant lentement du caïman, tout en se tenant prudemment caché derrière les roseaux.

Le saurien sortit son nez de l'eau et dit tout haut :

— Quelle belle musique et quelle belle voix ! Qui es-tu, toi qui tires des sons si harmonieux d'un violon ? Approche sans crainte, j'aime trop la musique pour vouloir du mal à un artiste.

Jean-Toti s'approcha du marais tout en continuant de donner de l'archet, pour ne pas rompre le charme.

— Mais... n'es-tu pas Jean-Toti, neveu de maître Elphège ?

— Si Seigneur. Et vous, Frédéric le Grand, seigneur de ces Marais, si je ne m'abuse ?

— Appelle-moi « Féfé », ce sera plus simple. Ah ! cette valse viennoise, comme elle me rappelle ma jeunesse...

— Vous êtes toujours jeune et beau, répondit flatteusement la tortue.

— Le cœur est jeune, Jeannot, mais la peau se ride et les jointures craquent...

— Allons donc, je suis certain que vous n'avez rien perdu de votre force ni de votre souplesse.

— Hélas !

— Je n'en crois pas un mot, seigneur Caïman. Je suis sûr que si vous venez sur la berge, je vous fais valser avec mon violon et vous vous en tirerez fort bien.

— Tu crois ?

— Essayez, seigneur Caïman...

Jean-Toti attaque « Le Beau Danube bleu » et le saurien, charmé, se rend sur la berge et commence à tourner sur lui-même, comme à l'époque de ses vingt printemps.

Entraîné par la cadence, il ferme les yeux pour mieux goûter

l'envoûtement de la valse. Jean-Toti qui attendait ce moment avec impatience, profite de l'extase du saurien pour lui asséner de grands coups sur le crâne avec son bâton de fer. Mais les caïmans ont la tête dure ! Maudissant le neveu de maître Elphège, Frédéric court vers le marais et se laisse happer par la vase.

La tortue, furieuse d'avoir manqué son coup, s'apprêtait à regagner son domicile quand elle rencontra Massala(32). Le Maître des bois détestait Féfé. Quand il eut entendu l'histoire de la tortue, il lui dit :

— Tu as frappé au mauvais endroit, fiston. Ce n'est pas sur la tête qu'il faut frapper un saurien, mais sur le bout du nez.

— Comment approcher de nouveau Frédéric ? Dès qu'il me reconnaîtra, il fuira ou plutôt, il me croquera.

— Malgré leur grosse tête, les caïmans ont une cervelle de la taille d'un petit pois. Change de vêtements, déguise ta voix, peint ton violon en bleu et il ne te reconnaîtra pas.

Jean-Toti suivit les conseils du Maître des bois et reprit quelques jours plus tard le chemin des grands marais. Arrivé près du repaire de Frédéric, il se garda bien d'attaquer une valse ancienne et lança gaillardement les premières mesures d'une samba à la mode.

Frédéric qui ne peut résister à la musique, donne quelques coups de queue pour s'approcher du rivage. Apercevant la tortue, il bat précipitamment en retraite en s'écriant :

— Ah te voilà, Jean-Toti ! Tu veux encore me jouer un tour ?

— Plaît-il ? fait la tortue en contrefaisant sa voix.

— Oui, je te reconnais, tu es le neveu de maître Elphège, notaire du roi.

— Moi ? Jean-Toti ? Vous faites erreur seigneur Caïman. Si vous avez eu des ennuis avec une tortue de la campagne, j'en suis navré. Cette tortue-là n'avait-elle pas un violon rouge ?

— Si.

— Ne jouait-elle pas des valses ?

— C'est vrai.

— Regardez, seigneur Caïman : mon violon à moi est bleu et je me moque des vieux airs. Moi, je suis un citoyen, je suis moderne et je ne joue que des airs à la mode. Je ne fréquente ni les tortues de campagne, ni les tortues de montagne. D'ailleurs, nous sommes brouillées avec elles depuis plusieurs générations. Adieu, seigneur Caïman, je suis désolé d'avoir interrompu votre sieste. Je m'en retourne à présent vers la ville.

— Gentil musicien, ne pars pas tout de suite... fit humblement le saurien.

— Je suis pressé. On m'attend ce soir pour diriger le bal du

14 juillet.

— Le bal du 14 juillet ? Ce sera un bien joli bal avec ses lampions et ses guinguettes. Y jouera-t-on des valse viennoise ?

— Cela m'étonnerait. On préfère de nos jours la samba, la rumba, le boogie-woogie.

— Je n'ai jamais entendu parler de ces danses-là. Gentil musicien, ne voudrais-tu pas m'en jouer quelques airs ?

— Pour bien les jouer, il me faut de l'ambiance. Il me faut faire danser...

— Et si j'essayais de danser ?

C'était exactement ce qu'attendait la tortue.

— Si vous voulez. Allons sur cette place que l'on voit là-bas. Elle se prêtera à merveille à vos exercices chorégraphiques.

Frédéric le Grand suit Jean-Toti sur la plage déserte. Jean-Toti lui montre d'abord quelques pas de samba, puis de rumba. Il attaque les premières mesures d'un rythme endiablé et profitant de ce que le saurien lui tourne le dos il s'avance tout près de lui, tire son bâton de dessous sa cape et en donne un grand coup sur le nez de Féfé. Puis, prenant avantage de l'étourdissement de la bête, il se glisse sous son cou et lui plante un couteau dans la gorge.

Après quelques soubresauts, Frédéric le Grand, Seigneur des marais, rendit le dernier soupir.

À ce moment précis apparut Massala :

— Alors fiston, mon conseil n'était-il pas excellent ?

— Certes. Merci, Maître des bois. À présent que voici Féfé mort, acceptez-vous de partager mon repas, en faisant honneur à sa chair savoureuse ?

— Ce n'est pas de refus, car j'ai grand-faim.

Le Maître des bois tapa dans ses mains et aussitôt surgirent du sol plusieurs marmitons.

— Dépecez-moi ce grand nigaud et faites-m'en une bonne fricassée ! dit-il d'une voix de commandement.

Le boucher attitré de Massala commença à faire sauter la mâchoire du saurien qu'il tendit à Jean-Toti, puis d'une main experte, il dépeça Féfé, triant les plus fins morceaux pour son maître et pour la tortue, avant de les jeter dans la marmite.

De retour à la ville, Jean-Toti passa chez lui pour se nettoyer et se changer, puis il se rendit chez un bijoutier pour faire faire un collier de dix rangs avec les dents de Frédéric. Il alla ensuite au palais pour le présenter au roi.

Quand la princesse vit le collier de dix rangs, mis en valeur dans un splendide écrin de satin blanc, elle en fut émerveillée et donna

immédiatement son cœur au courageux Jean-Toti.

Et dès le lendemain, les hérauts du roi commencèrent à parcourir la ville pour annoncer le prochain mariage de la jolie princesse et de la tortue-violoniste.

LA PRINCESSE TRISTE



UN TIGRE et un singe traversaient un jour la forêt de compagnie. Pourquoi avaient-ils entrepris ce long voyage, alors que ces deux races sont plutôt casanières ?

À force d'entendre certains voyageurs vanter les charmes de la princesse Aloïka, Rosias le tigre en était devenu éperdument amoureux. Bien sûr, il eût été assez fort pour traverser tout seul la jungle hostile, mais, craignant de s'ennuyer au cours de cette randonnée, il avait demandé à Jean-Macaque de l'accompagner. C'était un peu comme l'association de l'aveugle et du paralytique : Tigre chassait pour deux estomacs affamés et Macaque amusait Rosias par ses pirouettes et par ses facéties.

Et patati et patata... à longueur de journée les conversations roulaient sur la princesse, sa beauté, sa jeunesse, et l'état de langueur où l'avait plongée, dit-on, un chagrin secret.

Jean-Macaque en avait les oreilles rebattues, d'autant plus qu'il n'avait pas oublié le méchant tour que lui avait joué jadis un jeune prince.

Sa mère adoptive ne lui avait-elle pas conté qu'un ambassadeur de Chine l'avait offert à une princesse, alors qu'il n'était qu'un bébé-singe. La princesse aimait et choyait tant le petit singe que son frère, jaloux, avait placé l'animal dans un sac et l'avait confié à un Loup-Garou(33) qui l'emmena si loin, si loin, qu'il ne put jamais retrouver le chemin du palais. Heureusement, le singe avait trouvé de bons parents adoptifs, mais il n'avait jamais pu oublier les fastes de la Cour et les caresses de sa petite maîtresse.

Au bout de plusieurs semaines, Tigre et Macaque arrivent en vue du Palais du roi.

— Quittons-nous, Macaque, et merci de ta compagnie, dit brutalement Tigre au singe stupéfait.

— Que dis-tu ? Après toutes ces journées passées ensemble, tu veux que nous nous séparions ?

— J'ai dit ! Je ne veux pas que la princesse me voie avec un si pitoyable compagnon. J'ai entendu dire que les hommes se moquaient des singes, les considérant comme leurs caricatures.

— Va donc seul au palais, répondit le singe en riant sous cape, se doutant de la réception déplaisante qu'allait recevoir le fauve.

Le singe grimpa dans un cocotier pour observer les événements. Il vit Tigre se diriger vers l'une des portes de la ville, la tête altière, la queue en panache. D'une patte impérative, il frappe sur la lourde porte et demande en rugissant qu'on lui ouvre. La réaction des habitants ne se fait pas attendre. Les archers du roi se précipitent sur les chemins de ronde et décochent leurs flèches sur l'intrus.

Tigre s'enfuit en poussant de grands cris. Dans la forêt il retrouve Macaque.

— Et cette réception magnifique que tu escomptais ? fit Jean-Macaque sarcastiquement.

— Fuyons d'ici, ami ! Le chasseur du roi ne va pas tarder à nous poursuivre.

— Es-tu toujours aussi amoureux de la princesse ?

— Plus que jamais, mais j'aime mieux retourner chez moi quand même.

Macaque se gratta la tête et réfléchit.

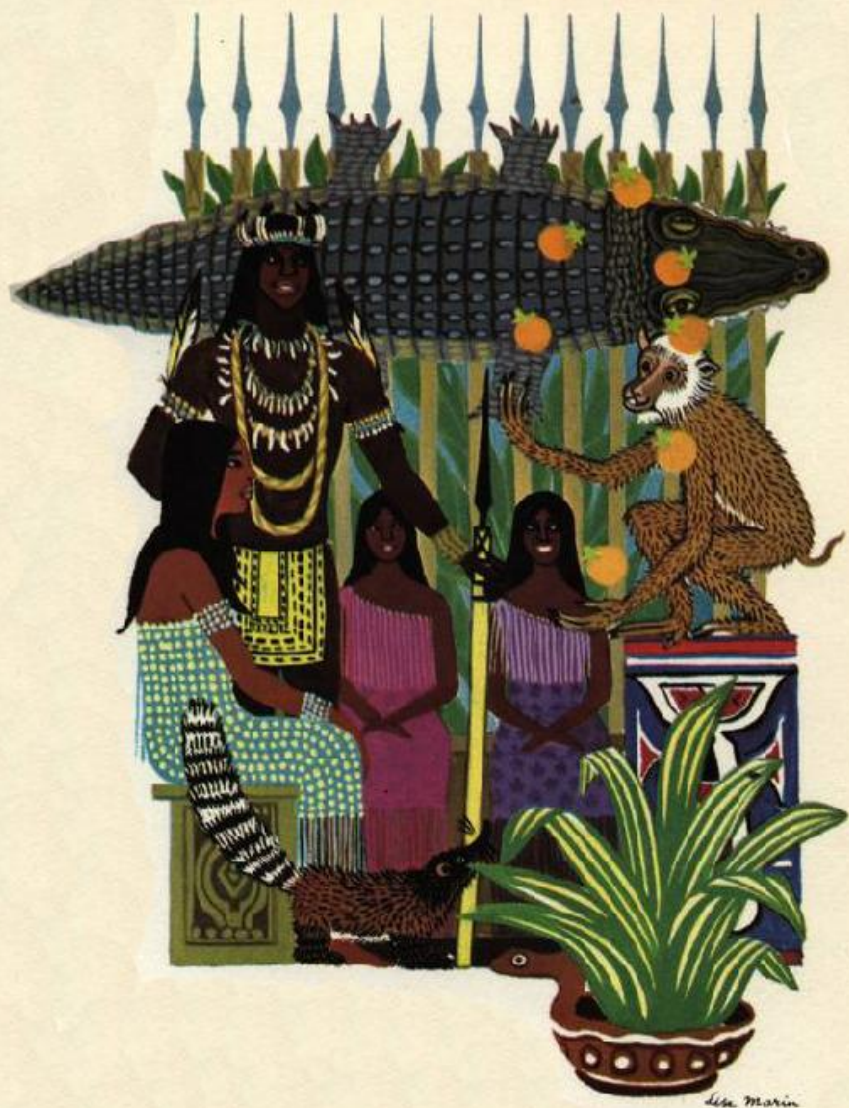
— Et si j'allais au palais le premier ? Si on se moque de moi, on ne me tuera pas, moi. J'approcherai la princesse Aloïka et lui parlerai de ta passion pour elle. Si ton sentiment est sincère, peut-être consentira-t-elle à t'épouser.

— Tu as plus de cervelle que moi, j'en conviens et ton cœur est généreux. Ton idée me paraît subtile. Va au palais et rapporte-moi le plus vite possible la réponse de ma fiancée.

En vérité, Macaque n'avait pas le cœur si généreux que le pensait Tigre. Il avait fait cette proposition au fauve dans le but d'approcher la princesse et de s'en faire reconnaître, si vraiment c'était là sa maîtresse des temps heureux.

Macaque se tressa un pagne, confectionna une toque garnie de plumes chatoyantes, puis se présenta devant la porte de la ville, en faisant mille cabrioles.

Avertis par la sentinelle, les archers se portèrent à nouveau sur les murailles.



Le singe lui donna une éblouissante démonstration...

— C'est un singe échappé de quelque baraque de forains, s'écrièrent-ils en riant. Laissons-le entrer et menons-le au palais, peut-être arrivera-t-il à dérider la princesse ?

Jean-Macaque fut donc mené devant le roi qui consentit à ce qu'il fit ses tours devant sa fille. Le singe donna une éblouissante démonstration qui fit rire toute la Cour, mais la princesse ne daigna même pas en sourire. À la fin de la représentation, elle éclata en sanglots et courut se réfugier dans sa chambre pour étouffer son chagrin.

Le roi entra dans une violente colère contre l'animal :

— Vilain macaque, dans quel état as-tu mis ma pauvre enfant ! File, et en vitesse, avant que mes laquais ne te brisent l'échine à coups de trique.

Macaque qui avait reconnu la princesse de sa jeunesse se jeta aux pieds du roi et l'implora en ces termes :

— Majesté, j'ai échoué à faire rire votre fille, c'est vrai. Mais je puis vous amener quelqu'un qui sera sûrement plus heureux que moi. Il est amoureux fou de votre fille, et songe sérieusement à en faire sa femme.

— Est-ce un prince ? fit le roi.

— Un prince ? C'est un roi, Sire !

— Un roi... riche ?

— Il règne sur plusieurs centaines d'hectares de forêts, Sire !

— Un roi, riche et... beau ?

— Sa beauté n'a d'égal que sa force et son adresse, Sire !

Le roi se frotta les mains de l'aubaine. Il avait enfin trouvé un prétendant qui voulût bien épouser une « princesse triste » !

— Va chercher ce roi et amène-le au palais. J'ai hâte de faire la connaissance de mon gendre.

Macaque quitta la ville et rejoignit Tigre dans la forêt.

— Tu as été bien longtemps absent, commença par dire Tigre en roulant de gros yeux méchants. Tu sais combien je me languis de ma fiancée.

— Me feras-tu confiance, oui ou non ? répondit Macaque avec humeur.

— Je te fais confiance.

— Le roi est enchanté d'avoir un gendre aussi beau et aussi puissant que toi, mais il met une condition à ce mariage : tu dois battre à la course ses plus rapides chevaux.

— Le mariage est pratiquement conclu, s'écria Tigre joyeusement.

Tout le monde sait que je cours plus vite que n'importe quel cheval au monde ! Va dire au roi que j'accepte le défi.

Macaque s'en retourna au palais et dit au roi :

— Votre futur gendre est de plus en plus fou d'amour pour votre fille. Et pour vous prouver qu'il est aussi sportif qu'il est puissant, il vous propose de courir avec vos chevaux et il est bien certain de gagner la course.

— D'accord, s'exclama le roi amusé. Je crois que tu as eu raison de me parler de ce roi extraordinaire et cela m'étonnerait que ma fille bien-aimée ne se divertisse à voir un prince courir plus vite qu'un cheval. La compétition aura lieu dans trois jours. Je vais la faire proclamer par mes hérauts et inviter tous les seigneurs de mon royaume.

Macaque retourna en forêt et apprit à Tigre que tout était en bonne voie pour lui. Tigre en poussa un sublime rugissement de bonheur.

Quand Tigre arriva sur le champ de courses, chevauché par Jean-Macaque portant les couleurs de la princesse Aloïka, il y eut de grands cris parmi l'assistance, mais le roi s'étant levé, rassura ses sujets en disant que son futur gendre faisait d'abord courir son tigre, compagnon fidèle d'un être exceptionnel.

Le signal du départ fut donné et Tigre arriva bon premier au poteau. Tout le monde applaudit cette course originale, et les spectateurs furent charmés de voir leur chère petite princesse sourire, pour la première fois depuis de si longues années.

— La course de Tigre était fort amusante, fit le roi. À présent Jean Macaque, dis à ton maître de se présenter sur le terrain pour courir sa fameuse course.

— Majesté, permettez-moi de vous présenter le Roi de la forêt dont je vous ai parlé. Il est beau, il est fort, il est agile, il adore votre fille, il veut l'épouser. Majesté, c'est *TIGRE* en personne !

Un murmure d'effroi parcourut les tribunes tandis que la princesse Aloïka éclatait d'un rire perlé.

Aussitôt les cloches de carillonner en même temps qu'un épais nuage enveloppait Tigre et Macaque. Le fauve, furieux et humilié, en profita pour détalier et regagner la forêt, à l'abri des flèches des archers du roi.

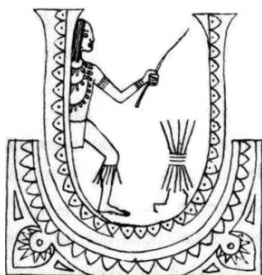
Quand le nuage fut dissipé, à la place de Jean-Macaque, la foule put admirer le plus beau des princes !

En effet, ce n'était pas un singe que le méchant prince avait enfermé dans un sac mais son propre frère. Le prince Aloïk, jumeau de la princesse Aloïka, était aussi aimable et aussi doux que Ochi était désagréable et malfaisant. Détesté de tous les habitants du royaume,

Ochi avait conçu pour son frère une haine tenace. Un jour qu'il se promenait avec lui en forêt, il avait raconté au roi que le pauvre enfant avait été dévoré par une bête féroce, alors qu'il l'avait donné au Loup-Garou.

La princesse pleura de joie en retrouvant son frère jumeau qu'elle chérissait tendrement et dont la prétendue mort l'avait plongée dans un chagrin profond. Comme elle avait retrouvé son sourire et sa bonne humeur, elle ne tarda pas à être demandée en mariage par le fils d'un monarque voisin. Quant au méchant prince, le roi le déshérita et le jeta dans un cachot où il finit ses jours, le repentir n'ayant pu trouver le chemin de ce cœur cruel.

MOITIÉ-D'UN



UN PAUVRE bûcheronne mit au monde un garçon à qui il manquait un bras et une jambe. L'enfant vécut cependant et fut appelé par dérision « Moitié-d'Un ».

En grandissant, il devint très joli de figure. Il était doux, affectueux, intelligent. Il s'était fabriqué une béquille qui lui permettait de se déplacer en sautant, aussi vite qu'un être normal. Son bras unique était agile. Il aidait sa mère efficacement, soit à la maison, soit en travaillant dans l'abattis. Quand son père mourut accidentellement, il ne put évidemment – comme lui – abattre des grands arbres, mais il faisait des fagots qu'il vendait aux gens du village.

Un jour qu'il travaillait dans un bois, le long de la rivière, il aperçut Maman-di-l'Eau sur un rocher, lissant nonchalamment sa belle chevelure sombre.

— Bonjour Belle-Dame ! fit-il poliment.

— Bonjour Moitié-d'Un.

La sirène contempla quelques instants le jeune infirme et ajouta en soupirant :

— Je sais qu'on dit de moi que je suis frivole, taquine, parfois cruelle. Mais je sais être aussi bonne et serviable. Je déteste surtout l'injustice. Et je trouve très injuste qu'une si jolie figure appartienne à un corps si disgracié.

— Je ne me plains pas de mon sort, reprit le jeune garçon. J'ai une bonne santé, un bon appétit, un bon sommeil. J'aide ma mère autant que je le puis et je gagne honnêtement ma vie en livrant des fagots de bois à nos voisins.

— Ton âme est vraiment noble. Aussi, pour que ton existence soit moins difficile, je veux t'aider à ma manière.

— Comment donc, Belle-Dame ?

Pour toute réponse, la sirène plongea dans l'eau, alla faire un tour dans son château sous-marin et revint bientôt à la surface, tenant une petite branche souple dans sa main. Elle la tendit en souriant à Moitié-d'Un :

— Prends cette badine. Elle t'aidera dans tes besognes. Manifeste-lui clairement tes volontés et elle t'obéira comme une esclave. Je te la donne car je te sais foncièrement bon et équitable. Je ne la confierais pas à n'importe qui, car cette badine – mal commandée – pourrait commettre de fâcheux méfaits !

— Merci Belle-Dame, répondit l'infirmes. Soyez tranquille, j'en ferai bon usage.

Maman-di-l'Eau le salua d'un geste gracieux de la main et plongea de nouveau dans la rivière. Moitié-d'Un retourna en forêt. Il allait charger un fagot sur ses épaules, lorsque l'envie le prit d'essayer le pouvoir magique de sa badine.

Il en frappa le fagot d'un coup sec en disant :

— Par le pouvoir de cette badine, je veux que ce fagot se porte tout seul !

Le fagot se mit à la verticale et, comme s'il possédait de petites jambes, il gagna les abords du village rapidement. Moitié-d'Un ne voulant éveiller aucune curiosité parmi les habitants, tapa sur le fagot pour le faire arrêter. Il le mit sur son épaule et le porta ensuite à domicile, comme de coutume.

La vie lui devint en effet beaucoup plus facile. Il exécutait rapidement ses besognes. Parfois il accompagnait sa mère pour faire des corvées chez autrui : courses, vaisselle, lessive, tout était fait si rapidement et si parfaitement, que mère et fils étaient réclamés de toutes parts et on les payait bien.

La fille du roi entendit parler de cet infirmes extraordinaire, manchot et unijambiste, qui travaillait mieux et plus vite que n'importe quelle autre personne, normalement constituée. Elle envoya un messenger pour lui mander de venir la voir au palais.

Moitié-d'Un s'y rendit. Il se demandait ce que cette princesse lui voulait. De plus il n'était pas fâché de voir son visage. On la disait orgueilleuse, hautaine et très laide. Ses traits n'étaient pas vilains, c'était sa méchanceté qui la rendait simplement très antipathique.

La princesse toisa Moitié-d'Un d'un air méprisant puis lui demanda s'il voulait entrer à son service. Moitié-d'Un s'étonna de cette proposition. Il en fit part à la jeune fille :

— Princesse, vous pouvez avoir pour vous servir les plus beaux et

les plus forts jeunes gens du royaume. À quoi vous servirait un infirme tel que moi ?

— Certes, ton apparence laisse à désirer, répondit sèchement la princesse, mais on me dit que tu vas très vite en besogne. Que tu portes même des fardeaux très lourds et très encombrants avec facilité. Je voudrais assister à tes exploits.

— Je ne travaille pas pour amuser ou pour étonner les gens, princesse. Si je possède un pouvoir – comme vous le supposez – c'est seulement pour aider les gens qui en ont vraiment besoin. Je ne puis m'en servir pour les riches. Vous avez assez d'or pour payer tous les serveurs qui vous sont nécessaires !

La figure de la jeune fille s'empourpra. Elle se leva de son fauteuil, frappa le sol de colère. Elle fit reconduire brutalement le pauvre infirme, non sans le traiter de macaque et d'insolente vermine.

À quelque temps de là, Moitié-d'Un se trouvait dans la capitale, quand la princesse vint à passer près de lui, dans sa litière. Il la salua respectueusement. Mais la jeune fille, au lieu de lui rendre son salut ou simplement de l'ignorer, ne se gêna pas pour lui décocher quelques paroles déplaisantes. La rue était étroite. La litière frôlait les passants. L'infirmes se trouva quelques secondes contre la litière. Pour la première fois de sa vie, il eut une mauvaise pensée, et cette mauvaise pensée s'adressait à cette méchante personne. Il songea en serrant les dents « Je voudrais que la princesse soit un jour mère d'un pauvre infirme comme moi ». La Garde de la princesse ayant réussi à se frayer un passage dans la foule, la princesse regagna son palais sans incident.

À la suite de cette sortie, la princesse tomba malade. Elle ne mangeait plus, dormait à peine. Malgré cet état de langueur, elle prenait de l'embonpoint. Les médecins de la Cour ne comprenaient rien à cette étrange maladie. L'un d'eux osa cependant avancer que peut-être... bien que la chose fut impensable... il se pourrait... le roi fut si courroucé de l'insinuation, qu'il fit sur-le-champ couper la tête à l'audacieux médecin.

Pourtant, quelques mois plus tard, il fallut bien se rendre à l'évidence lorsque la princesse donna le jour à un garçon. Un bébé qui avait la plus jolie figure du monde mais auquel il manquait un bras et une jambe. Le roi arriva à cacher sa honte quelque temps, mais comme on commençait à jaser aussi bien en ville que dans les campagnes, il fit venir un piaye au palais pour lui demander conseil. Le piaye lui dicta sa conduite et le roi rédigea un édit qu'il fit placarder dans tout son royaume.

Il était dit qu'un de ses sujets avait usé d'un sortilège pour endormir

la princesse puis la séduire pendant son sommeil. Que tous les mâles du royaume étaient priés de se présenter au palais où le roi avait le moyen de démasquer le coupable.

Les hommes valides défilèrent tous devant la princesse, mais le coupable ne fut point trouvé. Le Premier ministre fit alors remarquer qu'on avait oublié de convoquer Moitié-d'Un. Le roi répondit sèchement au notable :

— Cet infirme, en mettant ma fille en colère, est sans doute le responsable de ce malheur, mais il ne peut être son séducteur !

— Faisons-lui quand même subir l'épreuve !

— Eh bien soit, fit le roi.

Voici en quoi consistait l'épreuve prescrite par le piaye. La princesse recevait dans son lit. Elle avait le poupon dans les bras, bien emmailloté pour qu'on ne voie pas son infirmité. Dans sa main unique, il tenait une pomme d'or. Il devait la tendre à celui qui était son père.

Moitié-d'Un fut donc convoqué au palais. Tandis qu'il s'approchait du lit de la princesse, le bébé se mit à lui sourire, puis il lui tendit la pomme d'or. La reine s'évanouit, le Premier ministre leva les bras au ciel. Quant au roi il faillit étouffer de rage. Il appela le chef de sa garde personnelle, et ordonna que soit immédiatement mis au cachot l'infirmes, la princesse et son nouveau-né.

Il faut reconnaître que si Moitié-d'Un n'avait pas séduit la Princesse, il avait bien été le responsable de cette étrange naissance en faisant ce souhait, tandis que sa badine touchait la litière de la méchante jeune fille...

Le roi songea ensuite à faire assassiner le trio, mais la reine le persuada de le chasser du royaume, ne pouvant supporter de voir couler le sang de sa propre fille. Le roi promit à la reine d'épargner la vie de la princesse. Il lui dit qu'il la laisserait partir sur un bateau solide et confortable, avec un beau trousseau et de l'argent pour lui donner sa chance. La reine fut sensible à ce bon mouvement. Mais le roi agit tout autrement. Il fit placer les prisonniers dans une vieille barque pourrie, sans vivres, sans eau, et donna ordre au geôlier de ne lancer la barque à l'eau que de nuit et un jour de tempête. Ainsi, sans verser le sang des coupables, il espérait bien que la fatalité saurait les supprimer.

Voici donc les trois fugitifs au milieu des éléments déchaînés, dans une embarcation défectueuse qui fait eau de tous côtés. Moitié-d'Un avait bien sur lui la badine magique, mais à quoi bon s'en servir pour en réchapper ? La princesse ne voudrait jamais l'épouser. Elle n'aimerait jamais son enfant difforme. Le roi ne voudrait jamais la revoir... Soudain, il fut touché par l'attitude de la jeune femme. Le malheur, loin de l'aigrir, semblait l'avoir transformée. Elle demandait pardon à l'infirmes de ses méchancetés passées. Elle serrait tendrement

son bébé contre elle en lui murmurant les mots les plus doux qui peuvent sortir de la bouche d'une maman. Moitié-d'Un ne put supporter l'idée de voir mourir cette mère repentie et son enfant innocent. Il frappa la barque de sa baguette en disant :

— Par le pouvoir de cette badine, je veux que cette barque flotte convenablement et nous porte au rivage, sans incident.

Aussitôt le vent tomba, la mer se calma et la frêle embarcation vint accoster à un dégrad(34), au pied d'une riante clairière. La joie des rescapés fut grande. La princesse se jeta au cou de Moitié-d'Un en lui disant qu'elle ne se moquerait jamais plus de lui, qu'elle se marierait avec lui et l'aimerait toute sa vie. Quand elle quitta ses bras, quelle ne fut sa surprise de voir devant elle le garçon le plus beau et le mieux fait du monde. Le repentir et l'amour sincère avaient opéré ce miracle. Le cœur de la princesse se serra soudain en pensant à son bébé. Elle le regarda et constata que, lui aussi était devenu parfaitement normal. Maman-di-l'Eau dut frapper dans ses mains pour attirer l'attention de ces trois êtres qui ne cessaient de s'embrasser, tant était grand leur bonheur.

Ils voulurent retourner au palais, mais la sirène les en dissuada. Le roi devait se repentir avant d'avoir la joie de retrouver sa fille. Sur le point de reprendre la baguette magique dont ces trois êtres, beaux et bien faits, n'avaient désormais plus besoin, elle opéra un dernier prodige. Elle frappa la barque d'un coup sec en disant :

— Par le pouvoir de cette badine, je veux que cette barque, devienne un beau navire !

Le vœu de la sirène fut aussitôt exaucé. C'était un bateau tout blanc avec une gracieuse voile. Il était confortablement installé et un coffre renfermait assez de pièces d'or pour faire vivre la petite famille pendant plusieurs années.

Après avoir navigué sur toutes les mers du monde et visité plus de cent pays, le trio jeta l'ancre dans le port principal de leur patrie. Le roi et la reine s'y trouvaient justement en visite. Ayant appris l'arrivée d'un joli voilier blanc, le roi ne douta pas qu'il ne fut la propriété de riches et nobles étrangers. Il leur fit porter aussitôt une invitation à souper.

Après tant d'années de séparation, le roi ne reconnut pas sa fille. Le bonheur avait transformé ses traits jadis si revêches. Moitié-d'Un était un homme normal et le poupon avait à présent dix ans. À la fin du repas, le ton de la conversation devint plus familier. Moitié-d'Un demanda au roi s'il n'avait pas d'héritier. Ce dernier prit un air grave avant de répondre :

— Je n'avais qu'une seule fille, elle est morte !

— Morte ? releva la princesse en feignant la surprise.

— Hélas, noyée !

— C'est affreux ! renchérit son mari.

— Noyée... par ma faute, conclut sombrement le monarque.

Deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues ridées. La princesse se souvint des paroles de Maman-di-l'Eau : elle pouvait se faire reconnaître de ses parents, puisque le repentir de son père était réel et sincère.

— Réjouissez-vous, Sire, car la princesse n'a pas péri en mer. Je suis votre fille. Voici mon mari et voici mon fils.

— Et Moitié-d'Un, qu'est-il devenu ? demanda le roi, angoissé.

— Il est devenu *Entier* ! répliqua joyeusement la princesse.

Le roi se leva de table et alla serrer dans ses bras sa fille, son gendre et l'adorable petit prince. Un bruit sourd fit soudain retourner l'assistance. La reine venait de se trouver mal.

Ces retrouvailles furent célébrées dès le lendemain par des festivités superbes. Après le décès du vieux monarque, le mari de la princesse fut proclamé roi. Au cours d'un règne long et prospère, cet homme juste et bon n'eut qu'à se louer de la tendresse de son épouse et de la loyauté de ses sujets.



LE PETIT CHIEN ET L'URUBU(35)



UN GROS orage venait tout juste de s'apaiser. Le soleil laissa pointer ses flèches de feu, puis, s'élançant dans le ciel tel un guerrier sûr de mettre en fuite ses adversaires, il ne tarda pas à dissiper les lourds nuages gris.

C'est alors qu'un Urubu, se détachant de la cime d'un cocotier, s'abattit lourdement sur la plage pour se livrer à la promenade recommandée par son médecin, tant pour assouplir ses muscles que pour exciter son appétit. Avec sa robe noire, sa tête et son cou dénudé, ses pattes grêles, on ne pouvait dire que c'était un bel oiseau. Cependant il faisait mille grâces, tantôt marchant d'un pas lent et solennel, tantôt sautillant par bonds successifs, comme un cheval au petit galop. Parfois il prenait des poses hiératiques pour sécher ses plumes.

Répandus dans toute l'Amérique du Sud, les Urubus sont particulièrement nombreux en Guyane. À Cayenne, on les appelle *charognards*, car ils font leurs délices des détritiques domestiques.

Tandis que notre oiseau faisait demi-tour pour continuer ses exercices, il vit venir vers lui un petit chien. L'animal avait piteuse mine. Il était maigre, sale, et sa queue pendait d'un air mélancolique.

— Crôa-Crôa... fit l'Urubu, que tu es laid, pauvre chiot !

— Hélas, gémit le petit chien, je suis bien fatigué et j'ai bien faim. Voilà plusieurs jours que j'essaye d'attraper quelque gibier pour me nourrir, mais tourtes, pacs et agoutis ont été plus malins que moi. Je n'ai pu en attraper aucun.

— Crôa-Crôa, reprit l'oiseau. Pourquoi t'acharner à chasser sur ces rives hostiles ? Fais comme moi, va chercher ta pitance en ville. Les hommes sont tellement stupides qu'ils jettent ce qu'il y a de meilleur : épiluchures, carcasses de poulets, poissons morts. Va à Cayenne, les poubelles regorgent de bonnes choses.

— Oua-Oua, monsieur l'Urubu, si vous aimez la charogne, c'est votre affaire. Moi je préfère la viande fraîche...

À ce moment précis, il y eut un froissement de feuilles du côté du rivage. Le chien et l'urubu se cachèrent prudemment et observèrent l'homme qui s'avavançait sur la plage. Au bruit de ses pas, crabes et mollusques qui paraissaient sur le sable, s'empressèrent de disparaître dans leur trou.

— L'homme ne sera pas plus chanceux que moi, murmura le chiot.

— L'homme est rusé, Crôa-Crôa. Regarde bien son manège. Il a sûrement un truc pour faire sortir les crabes de leur cachette.

— Oua-Oua, j'aimerais bien manger des crabes, moi aussi. Quand ils sont vivants, ils me font très peur avec leurs grosses pinces et leurs yeux méchants. Mais quand ils ont bien bouillis dans une marmite, ils doivent être délicieux à croquer !

— Regarde l'homme au lieu de jacasser, interrompit l'oiseau. Il s'approche d'un trou avec un bâton. Je me demande bien comment il va s'y prendre...

Bélizaire, le pêcheur de crabes, introduit lentement le bâton dans le trou, puis commence à le remuer avec douceur. Une légère secousse ne tarde pas à l'avertir que ce petit jeu n'est pas du goût du locataire. L'homme remue le bâton à nouveau. Le crabe, courroucé, saisit le bâton avec ses pinces et le secoue furieusement. D'un coup sec, Bélizaire extrait le crustacé de son logis et le jette dans son croucrou. Vingt fois il recommence l'opération et vingt fois il réussit à prendre un crabe. Après quoi, satisfait de sa pêche, il retourne à l'orée du bois, prépare un fagot, allume un feu, sort une marmite de son pagara(36), y verse le contenu d'une calebasse d'eau fraîche et quand l'eau bout, il y précipite les crabes. Tandis que la fricassée mijote, il s'accorde une petite sieste.

— Que l'homme est habile ! s'exclama le petit chien. Quand l'homme sera parti, j'irai dans le bois, je couperai une branche et j'irai moi aussi à la pêche aux crabes.

— Crôa-Crôa, tu es aussi stupide que laid, pauvre chiot ! Je vais te dire comment attraper des crabes sans bâton. Repère un trou, plonge-y ta queue, remue-la, le crabe l'attrapera, tu n'auras plus qu'à retirer ta queue du trou pour y trouver ton dîner.

— Oua-Oua, le crabe va me pincer la queue, ça va me faire mal ?

— Il m'est souvent arrivé de serrer la pince d'un crabe en gage d'amitié, cela ne m'a jamais fait mal, affirma l'oiseau en ricanant.

Le petit chien, confiant, répondit.

— Si vous le dites, Monsieur l'Urubu, cela doit être vrai. Je n'attendrai pas que l'homme s'en aille. Il dort si profondément, il ne m'entendra pas pêcher.

— Allons, au revoir et bonne pêche, fit l'Urubu, ravi du bon tour

qu'il allait jouer à l'innocent petit chien. Et il ajouta sentencieusement : j'entends midi sonner à l'horloge de la Préfecture. L'air marin m'a creusé l'estomac. Les poubelles m'attendent...

Le rapace sautilla pour prendre son élan, s'éleva dans les airs par quelques vigoureux coups d'aile et finit par disparaître derrière le rideau de cocotiers.

Le chiot repéra un trou de crabe, s'assit sur le sable, plongea sa queue dans le trou, la remua, comme le lui avait suggéré le méchant Urubu. Un crustacé s'en saisit, la serre et le pauvre animal se met à hurler de douleur. Bondissant sur ses quatre pattes, il court sur la plage comme un fou et le crabe, accroché à sa queue, le serre d'autant plus fort que la course s'accélère.

Aux aboiements de la bête, Bélizaire sortit de sa torpeur.

— Pauvre petit chien, fit-il apitoyé. Je vais te débarrasser de cet importun.

Le chiot, qui était sauvage, s'enfuit à l'approche du pêcheur. Mais il n'alla pas bien loin. Le crabe le pinça si fort qu'il s'évanouit. Quand Bélizaire l'eût rejoint, il saisit le crabe, lui fit lâcher son étreinte, puis alla le jeter dans sa marmite, avec ses congénères. Il s'occupa ensuite du chiot. Après avoir cicatrisé sa blessure avec une herbe spéciale, il l'installa sur ses genoux et se mit à le caresser avec douceur. Le petit chien lécha la main de son bienfaiteur et accepta avec joie une portion de fricassée qui se trouvait alors cuite à point.

Quand le repas fut terminé, Bélizaire rangea sa marmite dans son pagara, éteignit son feu et se mit en route pour regagner sa case. Le petit chien lui emboîta timidement le pas. Le pêcheur l'encouragea avec bonté :

— Viens, petit chien. Si tu veux, tu seras mon compagnon. Tu surveilleras mon poulailler et en remerciement de tes services, je te nourrirai.

Le chiot frétille de la queue, comme pour signifier qu'il acceptait l'offre.

Tandis que Bélizaire et son nouvel ami atteignaient les derniers rochers qui les séparaient encore de la forêt, ils aperçurent une forme sombre qui flottait dans une mare d'eau salée. Le chiot contempla quelques instants le cadavre et songea :

— C'est l'Urubu ! Comment s'est-il noyé lui qui paraissait si fort, si intelligent, si sûr de ses mérites ?

Comme si l'homme avait deviné les pensées du chien, il dit tout haut, en montrant la dépouille de l'oiseau :

— Intelligent ? pft ! Ce devait être un jeune étourdi qui n'écoutait pas les sages conseils de ses parents. Tu vois ce « Tiouf-Tiouf » qui flotte à ses côtés, le ventre en l'air ? L'Urubu a sans doute voulu manger ce poisson mort, oubliant que sa vessie contient un poison

mortel. Et Bélizaire de conclure, en guise d'oraison funèbre : Bah, le service de la voirie n'en souffrira pas, il y a tellement de charognards à Cayenne. Un de plus, un de moins...

— Oua-Oua ! acquiesça le chiot.

Et Bélizaire s'engagea sur le sentier qui menait à sa case, suivi du petit chien qui trottait près de lui en jappant joyeusement.



LES FILLES DU BÛCHERON



RIKI, le bûcheron indien, se désolait de n'avoir que trois filles. Certes, il aimait Yapa, Mamba et Adiouba, mais un fils lui eût été bien utile pour l'aider à abattre wacapous, acajous(37), amarantes et yayamadous, arbres utilisés pour fabriquer des meubles de bois précieux.

Madame Uriki déplorait également de n'avoir pas de fils. La naissance de sa troisième fille la mit tellement en colère, qu'elle la prit en grippe dès sa naissance. Telle la Cendrillon des contes de Perrault, Adiouba ne devait ménager ses efforts ni à la maison, ni au jardin tandis que ses sœurs aînées paressaient dans leur hamac ou papotaient au marché avec leurs amies.

Un jour Uriki décida d'aller passer plusieurs jours dans son *abattis* de bois précieux, car il devait satisfaire une importante commande pour un marchand de Cayenne. Ses deux filles aînées prirent ce prétexte pour fuir les corvées ménagères, et dirent :

— Si notre père s'absente du village pour plusieurs jours, il faut que nous l'accompagnions pour lui préparer ses repas.

Le bûcheron acquiesça, se réjouissant d'avoir des filles aussi dévouées.

Au petit matin la pirogue(38) quitta le dégrad du village, chargée d'outils et de pagaras contenant des provisions pour plusieurs jours.

Sur le fleuve aux eaux rapides, l'embarcation filait bon train et les deux jeunes filles ne cessaient de s'émerveiller des beautés du paysage : voici une bande de macaques qui cabriolent en poussant des cris perçants. Plus loin, deux aras(39) se querellent. Ici un paresseux(40) se déplace lentement, son petit enfoui dans son épaisse fourrure, là des colibris(41) virevoltent d'une fleur à l'autre, tels des bijoux ailés.

Parfois le fleuve se resserre entre deux façades drapées de véronicas et d'amingas. Après un coude, il s'élargit à nouveau. La forêt s'éclaircit

pour faire place à une savane. Yapa montre à sa sœur un groupe d'atipas(42) qui courent à travers champ sur leurs nageoires ventrales pour rejoindre un autre cours d'eau. Puis la forêt recommence, lançant certains troncs à des hauteurs vertigineuses. De temps à autre on aperçoit des racines semblables à des contreforts de cathédrales. Dégringolant des voûtes sombres, des lianes festonnent les branches de leurs bras innombrables. Soudain on entend le bruit d'un talapiot qui frappe une écorce avec ardeur pour en faire sortir des insectes ou le bruit d'un fourmilier(43), fouillant de sa langue gluante une fourmilière ou une souche pourrie.

Des toucans(44) amusent ensuite les jeunes indiennes. Malgré leur apparence massive, ces oiseaux sont de merveilleux acrobates. Ils aiment se percher, la tête en bas pour attraper un insecte ou une baie qui tombe. Leur plumage noir, rouge et jaune contraste avec leur bec vert qu'on dirait ripoliné tant il brille.

Soudain le ciel devient menaçant. La tornade approche. Malgré son habileté, Uriki ne parvient pas à dégager la pirogue d'un mamasaut(45) particulièrement dangereux. Les eaux du fleuve deviennent furieuses, la pirogue chavire. Uriki et Mamba parviennent à se sauver à la nage, mais alors que Yapa allait à son tour mettre pied sur la rive, la voici qui pousse un cri épouvantable. Un anaconda(46) se dirige vers elle, l'entoure de ses anneaux et plonge dans le fleuve.

La tornade passée, Uriki dut se résigner à retourner au village, car s'il avait retrouvé son canot, toutes les provisions et tous les outils avaient été perdus. Madame Uriki pleura beaucoup en apprenant la mort de son aînée et comme elle avait très mauvais caractère, elle ne manqua pas d'insulter son mari, le traitant de mauvais payeur, puis de mauvais père pour n'avoir pas essayé d'arracher son enfant au serpent d'eau.

Contrairement à ce que pensait la famille Uriki, l'Anaconda n'avait ni étouffé ni dévoré la belle Yapa. Depuis longtemps il était amoureux de la ravissante enfant et n'attendait qu'une occasion favorable pour l'enlever et la porter dans son repaire, une grotte située dans un îlot désert, masqué par une ceinture de buissons épineux.

Yapa pleura beaucoup pendant plusieurs semaines, insensible aux déclarations amoureuses du grand boa. Puis elle s'habitua à cette vie sauvage et solitaire et se prit même à écouter avec plaisir les histoires merveilleuses que lui contait son ravisseur. Elle éprouva ensuite une certaine amitié pour le serpent et finit par lui accorder sa main. Quelques mois de bonheur s'écoulèrent, puis ce fut le drame : Yapa mit au monde un monstre : une tête de serpent sur un corps humain ! Le choc lui fut si rude qu'elle en mourut de chagrin, et le nouveau-né

la suivit de peu dans la tombe.

Ce deuil fut cruel au grand serpent qui se tapit pendant plusieurs mois dans son repaire. Mais le temps apaise les plus vives douleurs, même celle des boas aquatiques. Les demoiselles anacondas commencèrent à se réjouir de voir le serpent moins triste et plus sociable, chacune espérant devenir sa seconde épouse. Mais le serpent n'avait repris goût à la vie que mû par le secret désir de convoler avec Mamba, la seconde fille du bûcheron...

Mais comment approcher la jeune indienne ? Depuis le rapt de Yapa, Uriki avait changé son itinéraire pour se rendre à son abattis de bois précieux. S'il allait rôder du côté du village du bûcheron, il serait promptement repéré par les habitants et on lui ferait une chasse acharnée.

Il alla trouver une vieille guenon que l'on disait un peu sorcière :

— Bonjour Mère-Macaque. Pourrais-tu me donner un philtre pour me faire aimer d'une jeune fille ? Ainsi, je n'aurais pas besoin d'aller l'enlever au nez et à la barbe de sa famille, au risque de recevoir une flèche. Elle viendrait me rejoindre de son propre gré.

— Un philtre d'amour ? ricana la vieille guenon. Tu n'es plus dans le vent, mon cher ami. Les philtres sont démodés. Je vais te donner une badine.

— Que veux-tu que je fasse d'un vulgaire bout de bois, siffla le serpent en colère.

— C'est un bout de bois magique. Tu te tapes sur la tête trois fois en disant :

Kalia kalia ou-li-hou !

et te voilà métamorphosé en Prince Charmant !

— Que tu dis, Mère-Macaque ?

— Tu es vraiment méfiant, serpent. Pour te prouver l'efficacité de cette badine, je vais faire apparaître devant toi la plus ravissante guenon de la création.

Mère-Macaque se donna trois coups sur la tête et Serpent siffla d'admiration en voyant le prodige.

— Comment redevenir serpent, fit-il ?

La guenon se tapa de nouveau trois fois sur la tête en disant :

Ou-li-hou kalia kalia !

et redevint un vieux singe, édenté et à moitié pelé.

— C'est bon, je prends cette badine !

— Un sac de cacahuètes sera mon prix.

— Voilà un écu d'or, tu iras t'en acheter un baril, fit le serpent, très grand seigneur.

Le lendemain matin, le boa quitta son repaire et se mit à onduler en

direction du village où habitait la famille Uriki. Arrivé à proximité de la case du bûcheron, son cœur se mit à battre en apercevant la gracieuse Mamba endormie dans son hamac. Après s'être assuré que personne ne rôdait dans les parages, l'anaconda se glissa sur le rivage, entre d'épais roseaux, se donna sur le crâne les trois coups réglementaires en prononçant la phrase magique et fut aussitôt changé en un bel adolescent indien. Il se mira quelques instants dans une flaque et admira la métamorphose. Comment Mamba ne tomberait-elle pas amoureuse d'un si beau garçon ?

D'un pas assuré il s'approcha du hamac, toucha l'épaule de la jeune fille qui s'éveilla en sursaut :

— Excusez-moi de vous avoir réveillé, mademoiselle ! Je suis un chasseur égaré qui voudrait être remis dans le droit chemin...

Sur ces entrefaites arriva le bûcheron. Il fut charmé par la beauté et la grâce du jeune homme, l'invita à dîner et à coucher avant de reprendre sa route. À la fin du repas Serpent manifesta le désir de faire une promenade au bord du fleuve, pour faciliter la digestion du magnifique souper servi par Madame Uriki. Mamba se proposa pour l'accompagner.

Dès que le boa fut arrivé au bord du fleuve avec la jeune fille, il usa de la badine, reprit sa forme reptilienne, s'enroula autour de Mamba hurlant de frayeur et l'emporta rapidement vers l'îlot désert.

Madame Uriki pleura beaucoup la mort de sa seconde fille, dévorée sans doute par un caïman, pensait-elle. Malheureusement, elle n'en fut pas plus tendre pour Adiouba qu'elle traitait en véritable esclave du logis.

Mamba eut le même destin que sa sœur. Elle mit au monde un monstre et en mourut de chagrin.

Serpent – obstiné – décida alors de s'emparer de la benjamine. Cette fois il prétendit être un pêcheur naufragé. Monsieur et Madame Uriki se montrèrent fort aimables – comme à l'accoutumée – mais il trouva chez Adioupa une méfiance qu'il n'avait pas rencontrée chez ses deux autres sœurs.

— Comme vous avez un étrange regard... dit-elle au jeune homme.

— Lorsque mon canot a chaviré, j'ai dû longtemps nager pour regagner la rive. L'eau m'a piqué les yeux.

— Comme vous avez une étrange voix...

— J'ai dû m'enrouer au contact de l'eau froide.

Lorsque le serpent, après le dîner, proposa à Adiouba une promenade romantique au bord de l'eau, celle-ci se refusa aussitôt :

— Merci, Monsieur le pêcheur. J'ai tellement à faire dans la maison. Demandez à mes parents de vous accompagner ou allez-y tout seul.

Serpent eut bien du mal à contenir sa colère. À ce moment précis, une nuée de maringouins(47) vint s'abattre sur sa nuque. Nerveusement, l'anaconda se tapa sur le cou avec la badine. Aussitôt ses yeux de flamboyer et sa langue de frémir, fine et agile.

Ces transformations n'échappèrent pas au regard vigilant de la jeune fille. Pressentant quelque sorcellerie, elle arracha la baguette de la main du soi-disant pêcheur et lui en donna un coup sur l'épaule. Aussitôt la peau du jeune homme devint grise et se couvrit d'écailles...

— C'est lui ! gronde le bûcheron en s'apercevant à son tour de l'étrange métamorphose. C'est l'anaconda qui a enlevé Yapa et probablement Mamba.

Saisissant son sabre d'abattis, il frappe le serpent à coups redoublés et d'un suprême effort, lui tranche la tête. Aux cris de son épouse, les voisins accourent et aident le bûcheron à couper en morceaux l'ignoble créature.

Les morceaux furent ensuite portés au piaye qui les jeta en pâture aux caïmans du fleuve, pour conjurer le mauvais sort.

Depuis cet événement, Madame Uriki ne détesta plus Adiouba, qui s'était montrée plus perspicace que ses deux sœurs. Quelques mois plus tard, Adiouba épousait un jeune bûcheron et ce mariage réjouit la famille Uriki. Les fils qui naquirent de cette union aidèrent à faire prospérer l'abattis de bois précieux et les filles déchargèrent Madame Uriki des soins du ménage. Comme il lui fut agréable de s'adonner de nouveau à de longues siestes et de reprendre ses interminables bavardages avec les commères du village.



MISÉ BIEN DOUX !



LISA s'en allait au marché, sa calebasse bien calée sur sa tête à l'aide d'un coussin de feuilles de bananiers. Pieds nus et jupe fleurie, elle marchait à pas menus, chantant gaiement :

— Siwop, siwop, qui achète mon bon siwop ?

Tout en marchant, Éli^sa songeait à tout ce qu'elle allait s'acheter avec l'argent de la vente du beau sirop sucré, foulards, madras, colliers chatoyants, sans compter les fruits, les chandelles, le petit cochon de lait...

Patatras ! Éli^sa glisse sur une peau de mangot. Elle tombe, la calebasse se brise, le sirop fait une flaque d'or par terre. Éli^sa se mit à pleurer. Une vieille femme vint à passer et lui demanda la cause de son chagrin :

— Voyez ma misère ! soupira la jeune fille. Mes parents vont être bien fâchés après moi. Ils me puniront certainement de ma maladresse.

— Bah, reprit la vieille femme. Ce n'est pas si grave. Tout le monde peut faire un faux-pas !

Éli^sa remercia la passante de sa sollicitude et retourna à la maison quérir une autre calebasse de sirop.

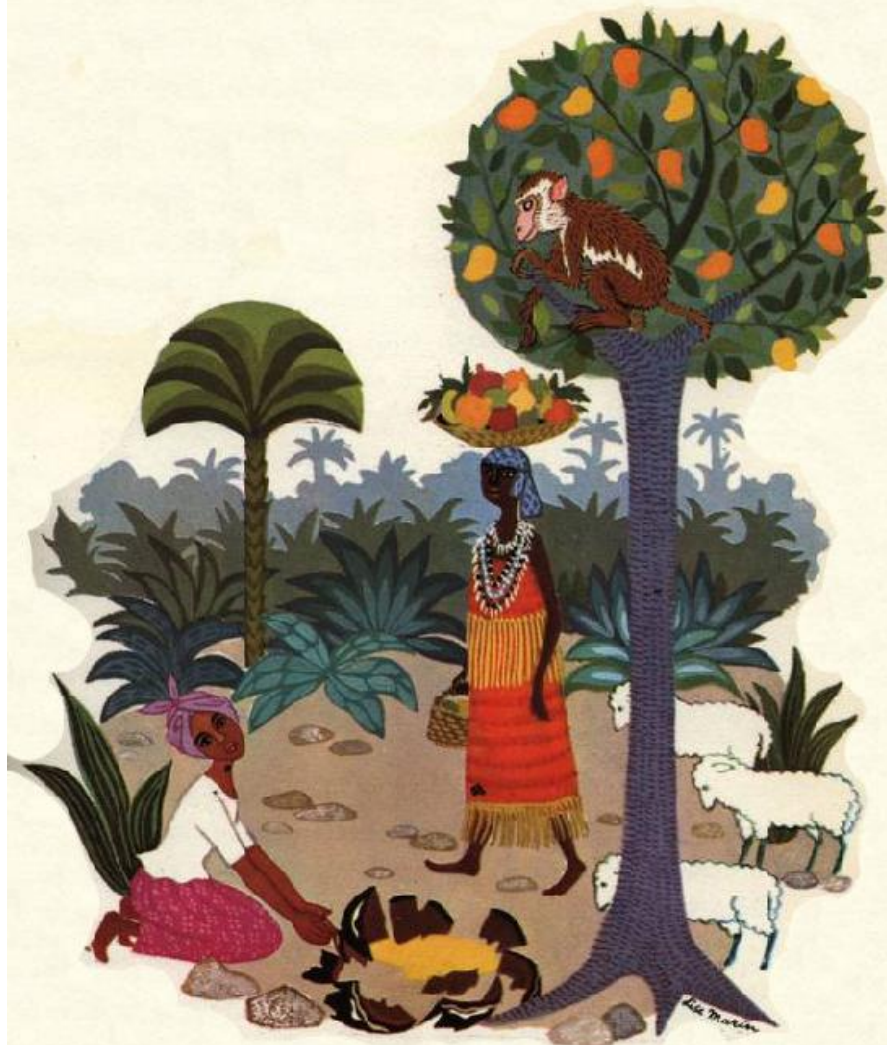
Perché sur un manguier, Macaque avait entendu la conversation. La route étant déserte, il dégringole de l'arbre, saute sur le sable, trempe un doigt dans le sirop répandu, lèche son doigt et murmure :

— *Misé fameux, Misé bien doux.*

Il cherche une vieille boîte de conserve pour y placer un peu de la délicieuse liqueur. Malheureusement voici un troupeau de moutons qui arrive. Les pattes agiles de ces animaux ont tôt fait d'amalgamer le sirop dans la poussière de la route.

Macaque est bien fâché. Justement il avait à dîner ce soir-là

quelques compères. Au lieu du traditionnel tafia, il aurait bien voulu les régaler avec de la bonne « misère ».



— Voyez ma misère! soupira la jeune fille.

Comme il était un brave homme, bien en cours au Paradis, il décida de demander au Bon Dieu de l'aider. Il grimpa tout au sommet du manguier et frotta deux noix de coco pour attirer l'attention d'un élu. Son stratagème réussit fort bien. Un élu se pencha de son petit nuage et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais que Bon Dieu me donne un peu de « misère ».

— Tu te moques de moi, vilain macaque ?

— Je ne me permettrai pas, Monsieur l'élu ! Je vous assure, je suis très sérieux. Allez demander au Père Éternel qu'il me donne unealebasse de « misère ». J'en ai absolument besoin pour ce soir.

L'élu alla trouver Dieu et Dieu lui donna ce qu'il demandait. Il donna laalebasse à Macaque, qui le remercia vivement. Puis Macaque porta triomphalement sa trouvaille à son épouse.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda la femme intriguée.

— Une liqueur délicieuse pour vos invités.

— Mais encore ?

— De la « misère » !

— Je n'ai jamais entendu parler de ce breuvage.

— Tu n'entends jamais parler de rien ! persifla Macaque.

— Pardi ! Avec tout ce que j'ai à faire à la maison, je n'ai pas le temps de me promener toute la sainte journée, comme toi...

Sentant venir la scène de ménage, Macaque s'esquiva, sa précieusealebasse sous le bras. Mais son épouse – comme toutes les femmes – était très curieuse. Elle ne tarda pas à découvrir l'endroit où son mari avait caché laalebasse, en attendant l'heure du dîner. Elle essaya d'enlever le bouchon pour goûter à la liqueur. Bernique... Ne pouvant se résigner à renoncer, elle alla chercher une vrille dans la boîte à outils de son mari. Elle fit un petit trou, un tout petit trou et y plaça son doigt pour y recevoir une goutte de sirop. En fait de sirop, ce fut un dard qui sortit du trou et lui piqua douloureusement l'épiderme. Madame Macaque poussa un cri. Après l'araignée, elle vit sortir du trou : un cafard, un moustique, enfin toutes sortes de bestioles aussi immondes que menaçantes.

— Au secours, au secours ! hurla-t-elle.

Macaque accourt et demande à sa femme d'où vient cette invasion.

— De laalebasse, chenapan, vaurien, traître ! Et c'est avec ça que tu prétendais régaler nos amis ce soir ?

Macaque baissa le nez. Sa femme devient agressive :

— Eh bien, scélérat, débarrasse-nous de cette « misère » au lieu de rester planté là, comme un idiot !

Elle lui flanqua un balai dans les mains et Macaque – pour une fois – dut faire la corvée du ménage, sous la risée des voisins accourus promptement aux cris de Madame Macaque.

LES POMMES D'ACAJOU



IL EST des gens qui sont nés « coiffés », c'est-à-dire qu'ils ont toujours de la chance dans la vie. Omer était de ceux-là. Ses parents n'étaient pas très riches, mais possédaient une aisance suffisante pour ne manquer de rien et bien élever leurs enfants.

Lorsque Omer fut en âge de prendre femme, il tomba amoureux de Flora, une jeune fille aussi jolie qu'ambitieuse. Mais quand il lui demanda sa main, elle lui rit au nez, disant qu'elle n'épouserait qu'un homme riche, un homme qui chaque matin pourrait lui donner une belle pièce d'or.

Omer fut très chagriné de ce refus. Il passa une très mauvaise nuit et se réveilla le lendemain avec une forte fièvre. Sa mère affolée, alla consulter un piaye qui prescrivit l'absorption d'une certaine tisane qui devait le guérir immédiatement. Le piaye remit à la femme un paquet contenant quelques herbes magiques et insista pour qu'Omer bût cette tisane d'un trait, même s'il la trouvait mauvaise.

Omer but la tisane d'un seul trait, comme le lui avait demandé sa mère, mais cette boisson était si mauvaise, que son estomac ne put la supporter et qu'il la vomit presque instantanément.

Entendant du bruit dans la chambre du malade, la femme accourut, et, maternellement, répara les dégâts. Quand elle eut tout remis en ordre, elle vit briller quelque chose par terre. Elle se baissa, ramassa l'objet et s'écria, surprise :

— Tiens, une pièce d'or !

Elle montra la pièce à son fils qui se rappela soudain la phrase de la cruelle Flora : « Je n'épouserai qu'un homme qui puisse me donner chaque matin une belle pièce d'or ». Il pensa qu'il serait intéressant de

boire une seconde tasse de tisane pour faire une expérience. Sur ses instances, sa mère lui confectionna une seconde tasse. Mais cette seconde tasse était délicieuse et son estomac ne la rejeta pas. Omer se promit de boire une troisième tasse le lendemain matin. Il la vomit et obtint ainsi une seconde pièce d'or.

— Une pièce d'or par jour, c'est exactement ce qu'il me faut pour obtenir le consentement de la belle Flora.

Il rejeta ses couvertures, se leva et déclara à ses parents stupéfaits, qu'il n'avait plus de fièvre et qu'il était guéri.

Quand il affirma à la jeune fille qu'il lui donnerait une pièce d'or chaque matin, cette dernière se fit encore prier pour l'épouser.

— Quand tu m'auras apporté une pièce d'or, chaque matin, pendant trois mois, je t'épouserai.

Omer reprit espoir. Chaque matin, il se confectionna une tisane avec les herbes du pays, chaque matin il la vomit et récupéra une pièce d'or, comme s'il avait un magot dans son estomac.

Au bout de trois mois, Flora l'épousa, et ils coulèrent pendant quelques temps des jours heureux. Malheureusement, Flora était aussi coquette qu'ambitieuse et jolie. Un bellâtre lui fit la cour. Elle se prit au piège et finit par lui dévoiler le prodige de la pièce d'or quotidienne. Le bellâtre lui demanda la recette de la tisane magique :

— Je ne la connais point, mais pour te plaire, je la demanderai à mon mari.

C'est ce qu'elle fit le soir même, mais son époux ne voulut point la lui livrer. Flora eut beau pleurer, gémir, tempêter, Omer ne se laissa pas fléchir.

Menacée d'abandon par sa conquête, Flora trouva un stratagème pour faire céder son mari. Elle se mit au lit et prétendit être malade. Son mari, toujours amoureux d'elle, commença à s'inquiéter de sa santé. Quand Flora se mit à délirer, Omer courut chercher un médecin. Ce dernier examina la malade et conclut qu'elle ne guérirait que si son mari lui livrait « un certain secret ».

Dans son désespoir, Omer se jeta aux pieds de la soi-disant moribonde, la supplia de lui pardonner son entêtement et lui indiqua où il cachait le « pot d'herbes » du pays. Flora sourit, lui caressa la joue, elle était guérie.

Elle avait promis à Omer de tenir sa langue, malheureusement elle rompit bientôt sa promesse. Le bellâtre l'enjôla si bien, qu'elle finit non seulement par lui donner le pot d'herbes magiques, mais aussi son cœur. Elle quitta son mari et alla vivre avec l'autre homme. Et par-dessus le marché, elle lui apporta le coffret dans lequel elle avait placé toutes les pièces d'or qu'avait vomies son mari depuis le début de leur

mariage.

Ulcéré par tant d'ingratitude, Omer quitta le village et prit la route pour aller refaire sa vie ailleurs.

Il avait cheminé plusieurs jours sous le soleil lorsqu'il aperçut un petit bois.

— Enfin de l'ombre et de la verdure ! s'écria-t-il. Je vais pouvoir me reposer un peu.

Il fit une longue sieste et lorsqu'il se réveilla, il sentit la faim mordiller son estomac. Ses provisions étant épuisées, il regarda autour de lui au cas où il aurait la chance de trouver quelques fruits ou quelques baies sauvages. Son souhait se trouva exaucé. À quelques pas de lui se dressait un superbe pommier d'acajou.

Il s'approcha de l'arbre, cueillit une pomme rouge et luisante, la croqua avec délices, et le voilà métamorphosé en âne !

— Hi-han ! songea-t-il. J'étais trop heureux, j'avais trop de chance... Ma femme est partie avec un rival, je suis ruiné, et à présent me voici un âne !

Comme il avait très faim, il continua à manger quelques pommes rouges, puis, quand il n'en eut plus à portée de bouche, il se dirigea vers un autre acajou qui portait, celui-là, des pommes blanches. À peine avait-il terminé la première pomme blanche, qu'il se sentit redevenir homme.

— Non, la chance ne m'a pas abandonné ! se dit-il. Ces deux pommiers me donnent même une excellente idée pour reprendre Flora que j'aime toujours...

Il avait deux paniers. Il en remplit un de pommes rouges, l'autre de pommes blanches et refit la route en sens inverse. Quand il regagna son village, nul ne le reconnut : sa barbe avait poussé, ses vêtements étaient déchirés et poussiéreux. Pour se donner l'apparence d'un pauvre marchand ambulant, il se voûta et contrefit sa voix. Lorsqu'il arriva devant la maison de son rival, il lança d'une voix forte :

— J'ai de belles pommes, de belles pommes d'acajou ! Qui en veut ?

Flora apparut bientôt à sa fenêtre.

— Oh les belles pommes ! Oui j'en veux. Donnez-m'en une douzaine, mon bon monsieur.

Omer s'approcha de la fenêtre et dit :

— Goûtez-en une d'abord madame. Les pommes d'acajou ont une saveur spéciale, peut-être ne les aimerez-vous pas ?

Flora accepta de goûter une pomme, et la voilà métamorphosée en ânesse. Omer s'éloigne alors de la maison, mais pas trop loin quand même afin d'observer ce qui allait se passer. Voici justement l'amoureux de Flora qui revient de son travail. Il trouve l'ânesse chez lui, se met en colère contre l'intruse, va chercher un balai et la chasse avec force jurons. La pauvre ânesse, honteuse, s'enfuit au galop,

dépasse le village et va se cacher dans un bosquet.

Quand Omer la rejoint, il la trouve en larmes et ses sanglots émeuvent son bon cœur. Il s'approche d'elle et lui murmure avec douceur :

— Me reconnais-tu Flora ? Je suis ton mari. Ton mari que tu as bafoué et ruiné. Mais je t'aime toujours. Je te pardonne si tu veux bien revenir à la maison.

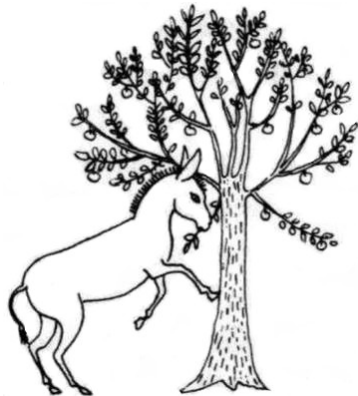
L'ânesse fit oui de la tête. Orner se lava, se rasa à une source voisine, nettoya ses vêtements, si bien que lorsqu'il revint au village, tout le monde lui fit fête, l'ayant cette fois reconnu. Il intrigua cependant ses voisins, car il tirait derrière lui une jolie ânesse grise. Il rentra donc chez lui, ouvrit les volets, et reprit ses occupations, tant au village que dans son abattis. Quant à l'ânesse, elle lui avait fait comprendre qu'elle aimerait bien redevenir femme. Orner lui avait répondu qu'il pouvait en effet la délivrer du maléfice, mais à condition qu'elle aille reprendre le « pot d'herbes » chez son rival. La pauvre ânesse essaya à plusieurs reprises de pénétrer chez son ancien amoureux, mais revenait toujours bredouille, soit que la maison fut fermée à clé, soit qu'elle fut encore chassée à coups de balai par le maître de maison.

Flora désespérait de redevenir une femme, quand elle eut l'idée de faire manger une pomme rouge au bellâtre. Il faut dire que cette idée lui était venue en découvrant qu'elle avait été promptement remplacée ! Elle prit deux pommes rouges dans le panier d'Omer, alla les poser sur le rebord de la fenêtre du bellâtre et attendit les événements.

Quand le couple vit les belles pommes rouges, il ne put résister à l'envie de les croquer. Métamorphosés en ânes, ils s'enfuirent aussitôt de la maison pour cacher leur honte. Flora en profita pour entrer dans la demeure, y récupérer le « pot d'herbes » et le rapporter à son mari.

Ce dernier tint sa promesse. Il donna une pomme blanche à l'ânesse qui reprit aussitôt sa forme humaine. Elle sauta au cou de son mari, l'embrassa tendrement et lui promit de ne plus jamais être coquette avec un autre homme.

Quant au bellâtre et à sa nouvelle amie, ils travaillent pour un marchand ambulant qui ne leur ménage pas le fouet. Mais comme Omer a bon cœur, il s'est promis de leur offrir une pomme blanche quand le colporteur repassera dans le village, estimant son honneur suffisamment vengé.



MADAME POK-POK



ORALIE est étourdie, bavarde, mais elle est complaisante et possède un cœur d'or, tandis que son frère, Nestor, est un mauvais garnement. C'est un garçon paresseux, rusé, menteur, qui n'aime que jouer des tours aux gens et faire du mal aux bêtes.

Un jour, ses parents lui demandèrent d'accompagner sa sœur au marché, car la liste des provisions à acheter était longue. Il partit en ronchonnant et, à mi-chemin, il déclara à Coralie qu'il n'irait pas en ville. Il voulait pêcher dans la rivière. Coralie n'avait qu'à faire toute seule les courses et si elle était très chargée, il consentirait au retour, à lui porter un panier jusqu'au logis familial.

Coralie fut très fâchée, mais comme son frère était un garçon brutal, elle préféra ne pas discuter avec lui.

La fillette continua sa route, fit le marché et n'oublia rien de ce qui était inscrit sur sa liste de commission. Quand elle repassa par le pré, courbée sous la charge, elle se dirigea vers la rivière pour retrouver Nestor. Elle poussa un cri d'indignation : le méchant garçon était occupé à couper la queue et les nageoires d'un poisson avant de le rejeter à l'eau.

— C'est ce que tu appelles pêcher ?

— Je fais ce qui me plaît avec les poissons que j'attrape.

Après avoir jeté le poisson dans la rivière, Nestor prit une grenouille dans l'intention de lui arracher les pattes.

— Non, pas ça ! s'indigna Coralie en lui arrachant la petite bête des mains.

Et elle la jeta dans l'herbe, le plus loin qu'elle put. Nestor furieux lui envoya une gifle en ajoutant que si elle racontait à leurs parents qu'il

n'avait pas été au marché avec elle, elle serait battue.

Coralie promet de ne souffler mot de l'odieuse conduite de son frère, mais le soir, dans son lit, elle pleura à chaudes larmes sur la cruauté du méchant garçon.

Soudain, elle sent comme une présence sur ses couvertures. Serait-ce une araignée ou un serpent ? Coralie retient sa respiration. La bête se rapproche et la fillette est prête à crier de frayeur.

— N'aie pas peur, Coralie, lui murmure une douce voix. C'est moi, Madame Pok-Pok, la petite grenouille que tu as sauvée ce matin.

Coralie allume sa chandelle et reconnaît en effet la grenouille.

— Comment êtes-vous parvenue jusque dans ma chambre ?

— Quand tu m'as jetée dans le pré, je me suis faufilée dans les herbes jusqu'à ton panier de légumes. J'étais si étourdie par ma chute que je m'y suis endormie, et c'est de justesse que j'ai pu m'évader de ce panier avant que ta maman ne bascule tous les légumes dans son pot-au-feu.

— Que d'émotions en une seule journée ! Pauvre petite grenouille, tu dois être bien fatiguée. Viens dormir à côté de moi, je vais te faire une petite place dans mon lit.

— Je reconnais bien là ton excellent cœur, Coralie. Aussi ai-je décidé de t'aider dans les jours qui vont suivre.

— M'aider ? Vous si petite et si frêle ?

— Oui Coralie. Je ne suis pas grosse mais j'ai le pouvoir d'aider les bons et de punir les méchants.

— Vous n'allez pas faire de mal à Nestor ?

— Tu es si bonne, petite fille, que tu ne peux supporter l'idée qu'il arrive malheur aux méchants. Non, je veux simplement punir ton frère.

— Qu'allez-vous faire, Madame Pok-Pok ?

— Dans quelques jours, la rivière va monter, charriant toutes sortes de détrit. Il ne sera pas recommandé d'aller y puiser de l'eau.

— Quand il y a la crue, nous utilisons le puits.

— Nestor a empoisonné le puits !

— Est-ce possible ?

— Oui. Personne n'en mourra, mais les gens de ce village seront tous très malades. Je veux cependant que ta famille soit épargnée. Aussi, quand tu auras ramené du puits un seau d'eau, tu n'auras qu'à m'y jeter en chantonnant :

Pok-pok, pokinette

Pok-pok, l'eau est nette !

L'eau empoisonnée sera aussitôt délivrée du maléfice et vous pourrez la boire sans être incommodés.

Les choses se passèrent exactement comme l'avait prédit la

grenouille. Tout le monde dans le village souffrit de coliques épouvantables, sauf la famille de Coralie, ce qui ne manqua pas d'étonner chacun, et surtout Nestor.

Soupçonnant Coralie d'avoir découvert une source d'eau, il la suivit en cachette dès qu'il la vit prendre son seau et fut étonné de la voir se diriger vers le puits du village. Il la suivit encore quand elle revint à la maison et se cacha derrière un rideau pour l'observer. Se croyant seule dans la cuisine, Coralie sort la grenouille de la poche de son tablier, la jette dans le seau en chantonnant :

Pok-Pok, pokinette

Pok-pok, l'eau est nette !

Puis, la fillette, qui avait soif, prit un verre, le plongea dans le seau et but une première gorgée avec délices. Nestor sortit alors de sa cachette, et se plantant devant sa sœur, lui dit :

— Voilà pourquoi nous nous portons si bien à la maison quand tout le village à la colique ! Mademoiselle se livre à présent à la sorcellerie.

— Comment oses-tu te plaindre que notre eau soit saine. Le puits est empoisonné...

— Je le sais bien puisque c'est moi qui l'ai empoisonné ! ricana l'odieux garçon.

— C'est toi, et tu t'en vantes ?

— C'est très drôle de donner la colique à tout un village.

— Tu es vraiment très méchant Nestor. Si nous n'étions pas protégés par la grenouille, non seulement papa, maman et moi serions malades, mais toi aussi.

Nestor éclata de rire :

— J'avais pris mes précautions. Quand la crue s'est déclarée, j'ai fait rapidement provision d'eau. J'ai un grand baquet d'eau potable caché dans ma chambre.

— Tu es vraiment malfaisant, Nestor !

— C'est vrai, et pour ne pas te faire mentir, petite sœur, je vais à présent m'occuper de ta bestiole...

Avant que Coralie ait pu esquisser un geste pour protéger la grenouille, Nestor la lui prend des mains, lui arrache les pattes, la jette à terre et la piétine sans merci.

Mais quand il veut examiner le carnage, il ne trouve plus trace de grenouille sur le sol. Par contre il doit se défendre d'une énorme guêpe qui cherche à le piquer. Malgré ses efforts, il n'arrive pas à se débarrasser de l'insecte qui lui enfonce son dard dans la nuque. Sous le coup de la douleur, Nestor pousse un grand cri et tombe évanoui.

Coralie court chercher sa mère, on appelle le docteur. Celui-ci

reconnaît la piqûre d'une guêpe féroce dite « mouche-sans-raison ». Il réserve son diagnostic. Heureusement Nestor guérira, et de la piqûre de guêpe et de ses vilains défauts.

À présent tout le monde l'aime bien car il est devenu le plus aimable et le plus serviable de tous les jeunes gens du village. Et quand il croise une grenouille sur son chemin, il ne manque pas de la saluer très cérémonieusement, au cas où cette grenouille serait une amie de Madame Pok-Pok.

MAÎTRE ELPHÈGE ÉVITE LA CORDE



MAÎTRE Elphège-Tortue, notaire du roi, momentanément gêné, avait inconsidérément puisé dans la caisse. Le roi eut vent de la chose et fit savoir à Elphège que si – dans les vingt-quatre heures – le déficit n'était pas comblé, tortue serait pendue à l'aube par les pattes arrière, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Tortue réfléchit quelques instants imagina un stratagème pour se tirer d'embarras et promit au roi de rapporter la somme « empruntée » le lendemain soir.

Dès l'aurore, Elphège s'en va frapper chez Coq, son voisin.

— Qui frappe à ma porte de si bonne heure, avant même que je n'aie poussé mon joyeux Cocorico ?

— C'est moi, maître Elphège.

— Que voulez-vous, ma commère ?

— Mon Capitaine, j'ai besoin de dix écus pour 24 heures.

— Dix écus ? – Hum... c'est que je ne suis guère argenté en ce moment...

— Dix écus pour 24 heures, mon Commandant ! Songeriez-vous à vous priver du plaisir de m'obliger, vous que l'on dit si généreux ?

Coq bombe le torse, agite sa crête.

— Vous me promettez de me rendre cette somme demain ?

— Je vous le jure, mon colonel !

Coq appelle son épouse préférée.

— Poupoule, va chercher dix écus dans notre bas de laine.

— J'y vais, Cocoq...

Poupoule revient avec les belles pièces d'or dans son bec.

— Voici vos dix écus, ma commère. Où nous rencontrons-nous

demain ?

— Chez moi, à cinq heures, mon Général !

Tortue claque des talons, salue Coq et s'empresse vers le domicile d'Aïra(48), le renard.

— Bonjour compère. J'ai un service à vous demander. Pouvez-vous me prêter 100 écus jusqu'à demain ?

— 100 écus ? Je n'ai pas cette somme à la maison et la banque est fermée à cette heure-ci.

Maître Elphège pousse un admirable soupir et déclare :

— Dommage... car l'affaire est si bonne que j'avais l'intention de vous rendre demain soir 150 écus. Tant pis, n'en parlons plus !

— Voilà qui change tout, entrez donc, cher maître, et causons ensemble.

— Je suis pressée...

— Nous ferons vite. Voici un crayon, du papier...

— L'argent d'abord, je signerai le reçu ensuite.

Renard va déterrer sa cassette, compte 100 écus et les remet à Elphège qui signe le reçu en riant sous cape.

— Je vous attends demain à cinq heures et demie, Monsieur Aïra !

— Je serai au rendez-vous, soyez tranquille.

« Ho-yo-yoge... songe Elphège. Les affaires vont bon train. Coq est tombé dans mon piège par gloriole et Renard, par avarice. Allons chez Tigre, à présent. »

— Dililling...

— Qui ose carillonner de la sorte ? rugit Rosias, brusquement tiré de son sommeil.

— La Fortune en personne, seigneur Tigre !

— La Fortune ?

Rosias risque un œil entre deux bambous. Il éclate de rire en apercevant la tortue.

— Tu es la Fortune ? Ah Ah !

— Parfaitement, seigneur Tigre. Ouvrez-moi la porte, vous ne serez pas fâché de l'affaire que je vous propose.

Rosias bougonne, se lève et va ouvrir au notaire.

— Je t'écoute...

— Je viens de prendre une option sur un bateau de bœufs brésiliens. Il me manque tout juste 1 000 écus pour conclure l'affaire.

— 1 000 écus, mais je...

— Je vous en rends 2 000 demain soir, et vous aurez six magnifiques bêtes, bien grasses, bien tendres à croquer, par-dessus le marché !

Tigre se lèche les babines à la pensée du festin promis. Il compte

1 000 écus à Elphège qui lui dit :

— Soyez chez moi, demain soir, à six heures, seigneur Tigre. Vous y trouverez les 2 000 écus et les six bœufs.

— Je serai ponctuel, répond Tigre d'un ton solennel.

Avant de regagner son logis, l'astucieuse tortue ne manqua pas d'aller saluer le chasseur du roi :

— Que me vaut le plaisir de votre visite ? dit aimablement le chasseur.

— Oh, un petit bonjour en passant... À propos, Messire chasseur, où en est votre partie de cache-cache avec Rosias ?

— Toujours au même point, hélas ! Le coquin me nargue si bien que je n'ai même pas encore aperçu le bout de sa queue...

— Et comment va la fille de notre Souverain, j'ai entendu dire qu'elle était souffrante.

— La princesse est toujours souffrante quand on ne satisfait pas immédiatement l'un de ses caprices. En ce moment, elle désire la peau de Rosias pour s'en faire une descente de lit.

Tortue fait semblant de réfléchir puis lance au chasseur du roi :

— Venez chez moi, demain soir, à six heures et demie. Et n'oubliez pas votre fusil...

— Mon fusil ?

— Je crois avoir découvert le gîte de Rosias, je vous y mènerai...

— Maître Elphège, si vous m'aidez à découvrir Rosias, je ne serai pas un ingrat.

— Ta... ta... ta... nous en reparlerons demain, répond la tortue, bon-enfant.

Le lendemain soir, à cinq heures précises, Coq frappe chez Tortue :

— Me voici, maître Elphège, mes dix écus, s'il vous plaît.

— Tout doux, mon Capitaine ! Avant de récupérer vos dix écus, il faut me signer ce papier-ci, et puis cet autre, là... attendez que je mette mes lunettes pour vérifier si tout est en ordre...

Pendant ce temps, la pendule tourne, Renard frappe à son tour.

— Peste, qui vient nous déranger ? bougonne hypocritement la tortue.

Elle entrouvre la porte de son logis et la referme précipitamment.

— L'importun n'est pas de vos amis.

— Qui est-ce ?

— C'est Aira qui vient me demander un conseil.

Coq se met à trembler de toutes ses plumes.

— Cachez-moi vite, maître Elphège, cachez-moi, je vous en supplie !

— Filez dans la remise.

Coq y court et s'y laisse enfermer à double tour. Tortue ouvre

ensuite la porte à Renard.

— Cela s'appelle être à l'heure. Entrez donc !

— Trêve de parloles, ma commère. Mes 150 écus, s'il vous plaît.

— Quelle insolence ! s'indigne Tortue. Je vais vous les rendre, mon cher, après le petit souper que j'ai préparé à votre intention...

— Un souper ? fait Renard, tout de suite plus aimable.

— Pourquoi pas ? La table est dressée dans la remise. Suivez-moi.

Renard suit Tortue, entre dans la remise et Tortue s'empresse de l'y enfermer à son tour. Coq se trahit en poussant un cocorico effrayé. Renard se précipite sur lui et le dévore gloutonnement.

Arrive ensuite Tigre.

— Toc... Toc...

Tortue use du même stratagème et voici bientôt Renard dans la gueule de Rosias.

À six heures et demie le chasseur du roi se présente enfin chez maître Elphège.

— Me voici avec mon fusil. Partons-nous tout de suite en chasse ?

— Bien entendu. Suivez-moi monsieur le Chasseur.

Elphège mène le chasseur devant la porte de la remise, et par une fente lui montre Tigre en train de digérer Aïra. Le chasseur passe le canon de son fusil par la fente, épaule, vise et frappe Rosias en plein front. Quel ne fut pas son triomphe lorsqu'il apporta au palais la dépouille du grand fauve !

La princesse en fut si charmée qu'elle épousa le chasseur du roi et demanda à maître Elphège d'être son premier témoin. Le roi n'y vit aucun inconvénient car son notaire avait renfloué la caisse royale dans les délais prescrits, grâce aux fonds extorqués à ses victimes et à la générosité du chasseur.

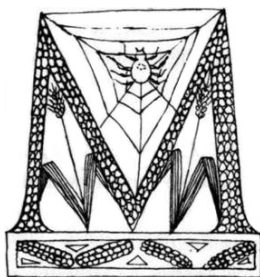
Tortue avait fi ère allure, le jour des noces, dans son grand tchimbé brodé, tandis que les courtisans murmuraient sur son passage : « Que Tortue est courageuse ! C'est le chasseur du roi qui a tué Rosias mais c'est maître Elphège qui l'avait enfermé dans sa remise... Tortue est courageuse, elle n'a pas eu peur de Tigre ! »

Et Elphège de songer :

— Moins peur de Tigre que de la corde...



MAM'ZELLE ZOÉ



MONSIEUR Balthazar était fort en colère. Il se donnait beaucoup de mal pour avoir du beau maïs. Cependant, au fur et à mesure que les épis mûrissaient, ils étaient égrenés par des dents invisibles.

Monsieur Balthazar s'était caché à plusieurs reprises pour tenter de découvrir le voleur, mais en vain. Aussi décida-t-il d'entourer son abattis d'une palissade. Peine perdue ! À peine eurent-ils mûri que les épis furent à nouveau détruits.

Il bâtit un mur, mais n'eut pas davantage de chance.

Il alla consulter une vieille femme qui avait la réputation d'être de bon conseil. Elle écouta l'histoire de son visiteur puis lui déclara d'une voix chevrotante :

— Fabrique un mannequin et enduis-le de glu. Que ton voleur rampe, saute ou vole, il ne manquera pas de s'y laisser prendre.

Balthazar remercia la vieille femme et s'en revint en sifflotant chez lui, se réjouissant d'avance du bon tour qu'il allait jouer au malfaiteur.

Après souper, il se mit à confectionner une figurine de bois. Comme le brave homme avait de la fantaisie, il imagina de tailler une silhouette qui ressemblait à Zoé, une petite nièce qui venait de temps à autre lui faire visite avec ses parents.

Il peignit une robe à fleurettes et plaça un madras chatoyant au-dessus d'une touffe de laine qui représentait les cheveux de la fillette ; dans la main droite du mannequin, il plaça une appétissante tartine de confiture. Pas de la vraie confiture, bien sûr, mais de la glu teintée qui ressemblait étrangement à de la gelée de groseille.

Riant sous cape, Balthazar alla placer le mannequin dans son champ

de maïs, à la tombée du jour, puis retourna dormir dans sa maison.

Lorsque la nuit fut totale, Madame Anancy se laissa glisser du haut d'un cocotier, puis, à pas feutrés, elle gagna le pied de maïs qu'elle estima le plus appétissant.

Voici qu'elle aperçoit l'ombre du mannequin. Elle s'en approche et s'écrie :

— Tiens Mam'zelle Zoé ! Bonsoir fillette, ou plutôt bonne nuit. Que faites-vous dans le champ de votre oncle à cette heure tardive ?

Zoé sourit de ses dents de bois et ne bronche pas.

— Depuis quand ne répond-on pas quand une grande personne vous interroge ?

Zoé demeure silencieuse.

Araignée, fort vexée, n'en continue pas moins son boniment :

— Tit'Zoé n'est pas polie, je m'en plaindrai demain à son oncle. Puis se faisant câline : Allons Mam'zelle Zoé, baissez un peu votre bras pour laisser Tante Anancy goûter à cette délicieuse confiture...

Zoé demeure impassible. Madame Anancy se fâche :

— Tu ne veux pas me tendre ta tartine, vilaine Zoé ? Qu'a cela ne tienne, je vais grimper à cet épi qui se balance près de toi, je vais tisser une toile pour me rapprocher de toi. Nous y voici. Avançons une patte et goûtons à cette friandise. Aïe Zoé, veux-tu me rendre ma patte ? Non ? Quelle audace !

Araignée avance une autre patte pour dégager la première.

— Veux-tu me rendre mes deux pattes, méchante fille ?

Madame Anancy lance une troisième patte, une quatrième, s'arc-boute pour essayer de se dégager de la glu, impossible !

— Tu ne veux pas me rendre mes pattes ? Attends un peu, coquine, je vais te donner un bon coup de tête. Vlan !

Voici Araignée collée à la tartine par sa perruque.

— Tu oses me tirer les cheveux à présent ? Tant pis pour toi, Zoé, je vais te piquer pour te faire lâcher prise.

Araignée sort son dard, Crac ! Il se casse en deux sur le bois du mannequin.

Dès la pointe du jour, Monsieur Balthazar vint voir si le piège avait réussi. Apercevant Araignée qui se débattait encore faiblement, il s'écrie, levant les bras au ciel :

— Madame Anancy, est-ce possible ? Ainsi le voleur, c'était vous ?

— Oui, je l'avoue... pardonnez-moi Monsieur Balthazar. J'ai une nombreuse famille à nourrir et vous n'ignorez pas qu'il y a eu cet été une épidémie qui a décimé les mouches...



— *Madame Anancy, est-ce possible?*

— Ça tourte dit en bas trape a pas ça li dit larobois, fit Monsieur Balthazar en fronçant les sourcils. Vous connaissez ce proverbe, je suppose ?

— Oui : « La tourte ne tient pas le même langage quand elle est dans la trappe ou bien sur l'arbre ». Soyez bon, Monsieur Balthazar, délivrez-moi de cette maudite tartine et foi d'Anancy, je vous promets de ne plus jamais égrener vos épis de maïs !

— Soit, mais à une condition : jurez-moi de débarrasser mon potager des insectes nuisibles.

— Je le jure...

Monsieur Balthazar n'était pas insensible mais il appréciait encore plus les services d'Anancy dans son potager.

Il versa un broc d'eau chaude sur l'échine d'Araignée qui fut bientôt délivrée de la glu perfide.

Comme elle filait, honteuse, vers la forêt, une violente rafale se mit à souffler, secouant Mam'zelle Zoé comme si elle riait de bon cœur de la mésaventure de la voleuse.



FIFINE DÉPÉRIT



ÉLESTIN et Léa sont les heureux parents d'une fillette aussi jolie que sage et douce. Depuis que l'école est fermée pour les vacances, elle a promis à ses parents d'aller tous les jours à l'abattis pour y ramasser les fruits mûrs, surveiller la croissance du maïs et chasser les oiseaux charpardeurs. Elle quitte le village vers 10 heures du matin, fait une bonne cueillette, déjeune sous un arbre, s'accorde une petite sieste, travaille encore un peu l'après-midi et rentre chez elle avant la nuit.

Un jour qu'elle s'apprêtait à déjeuner, voici Satan qui surgit soudain devant elle :

— Où est le repas que ta maman a préparé pour moi ? dit-il brutalement.

— C'est que... maman n'a rien préparé pour vous, Monsieur le diable, répondit en tremblant la fillette.

— Eh bien je reviendrai demain ! Et surtout n'oublie pas *ma* gamelle. Sinon il t'arrivera malheur !

Et l'être infernal disparut dans un nuage de poussière.

Fifine ne s'attarda pas ce jour-là dans l'abattis. Sa mère la voyant rentrer de bonne heure s'en inquiéta :

— Es-tu souffrante, ma fille ?

— Non maman. Mais quand mon panier a été plein de fruits, je suis rentrée. Je n'aurais pu porter un fardeau plus lourd.

Léa accepta cette réponse. On soupa tôt et tout le monde alla se coucher sans tarder. Le lendemain, Léa s'étonna que sa fille lui réclamât deux gamelles.

— Le grand air creuse l'appétit, maman. Et puis si je rencontre une

petite amie, je pourrais lui demander de venir m'aider à l'abattis, et elle pourrait déjeuner avec moi ?

Léa sourit mais au lieu de remplir deux gamelles, elle trouva plus simple de placer deux portions dans un plus grand récipient. Fifine prit son pagara, embrassa sa mère, et partit en direction de la forêt. Elle fit une bonne cueillette de pommes et de noix, puis s'installa pour déjeuner, souhaitant ne pas revoir son visiteur de la veille.

Mais Satan était au rendez-vous. Il huma l'air et s'écria d'un air connaisseur :

— Ta maman est une admirable cuisinière ! Jamais pimentade ne flatta si agréablement mes narines...

Il jeta un regard circulaire, puis ajouta en fronçant ses sourcils touffus :

— Où est *ma* gamelle ?

— Maman a placé les deux portions dans celle-ci, Monsieur le Diable.

Satan tapa du pied et gronda :

— Je t'avais demandé d'apporter aujourd'hui deux gamelles. Tu m'as désobéi, tu seras punie. Je vais manger tout ce qu'il y a dans cette gamelle. Tant pis pour toi. Demain, si tu ne veux pas mourir de faim, arrange-toi autrement.

Satan attrapa le récipient et en quelques lampées, le vida goulûment, puis disparut dans son habituel nuage de poussière.

Le lendemain, Fifine arriva à persuader sa mère de lui donner deux gamelles. Mais le diable est un vilain monsieur, menteur et de mauvaise foi. Il vida en ricanant les deux gamelles, heureux d'exercer sa méchanceté sur une innocente enfant. Les parents de Joséphine n'y comprenaient rien : Fifine certes travaillait dur dans l'abattis, mais n'emportait-elle pas chaque jour de quoi abondamment se restaurer ? Pourtant, elle maigrissait à vue d'œil.

Avant de consulter un médecin sur cette étrange maladie, Célestin décida de suivre sa fille en forêt pour voir s'il n'y avait pas là-dessous quelque sortilège.

Bien lui en prit. À midi, il assista à la scène habituelle : Satan apparaît, mange à lui tout seul le repas de Fifine, la menace si elle raconte l'histoire à sa famille, et disparaît dans un tourbillon. Le pauvre homme eut bien envie de sauter à la gorge de l'être infernal. Mais il connaissait la force du démon. Il résolut de le vaincre par une ruse.

En se levant de son lit, le lendemain matin, il prétextait une crise de rhumatisme.

— Quel malheur que j'aie ma crise juste aujourd'hui ! gémit-il.

— Et pourquoi donc « aujourd'hui ? » releva son épouse.

— Parce que j'avais promis à Clotaire de lui rendre sa hache ce matin.

— Ne t'inquiète pas, mon homme. Je vais aller lui rapporter sa hache, dit gentiment Léa.

Profitant de ce que sa femme avait le dos tourné, Célestin souleva le couvercle de la gamelle de sa fille, y ajouta une pincée de sel et de poivre, et plaça dans le pagara une calebasse d'eau.

Fifine vint bientôt chercher son panier de pique-nique. Elle embrassa son père, puis se dirigea vers l'abattis en soupirant, espérant qu'un jour le diable se lasserait de sa méchante plaisanterie. Célestin observa le même manège que la veille. Il suivit sa fille sans qu'elle s'en doutât, se réjouissant du bon tour qu'il allait jouer au satanique glouton.

Une fois de plus, Joséphine reçut la visite du démon. Il avala le contenu des deux gamelles, s'essuya les lèvres d'un revers de sa main velue et vanta la pimentade, bien qu'il la trouvât un peu trop piquante à son goût. Apercevant la calebasse, il s'écria :

— Quelle bonne idée d'avoir apporté à boire, fillette ! Cette ratatouille de crabes m'a donné terriblement soif.

Satan attrape la calebasse, l'élève au-dessus de sa tête, la penche vers ses lèvres entrouvertes. Un cri rauque salue la première et l'unique gorgée qu'il avale : c'était de l'eau bénite !

Il détale à toutes jambes et poussant de terrifiants « diangolos... »

Célestin sort de sa cachette et Fifine se jette dans ses bras, en pleurant d'émotion.

Le Diable ne viendra jamais plus dans l'abattis, car dans sa panique, il a fait tomber la calebasse et son saint liquide a été absorbé par la terre.

MÂO, ET LES SOURIS DU ROY



DEPUIS plusieurs semaines, un mal étrange décimait les « Chats du Roy ». Ce mal les prenait après avoir mangé leur royale pâtée : ils vomissaient, se tordaient dans d'affreuses convulsions avant de se raidir dans la mort. Malgré les autopsies pratiquées par le médecin-légiste, on n'avait pu à ce jour déceler la nature du poison.

Aussi les « Souris du Roy » s'en donnaient-elles à cœur joie, du haut en bas du palais. De la cave aux greniers, elles trottaient joyeusement, poussant l'audace jusqu'à jouer à cache-cache dans les jupes des juges, en pleine audience !

Cette prolifération de la gent trotte-menu devint si insupportable que la Cour envisageait d'abandonner ce palais pour une nouvelle demeure située à l'autre extrémité de la ville. Mais un événement imprévu vint changer le cours des choses.

Une belle jonque vint un jour mouiller dans le port, pour y décharger sa cargaison de thé et d'épices orientales. Un matelot chinois jeta une passerelle sur le quai afin de permettre au capitaine du navire d'aller présenter ses civilités au monarque. Après les salutations d'usage, le commandant Tchang demanda :

— Sire, que se passe-t-il dans votre royaume ? La dernière fois que je fis escale dans ce port, tout n'était ici que sourires et gaieté.

— Hélas, Monsieur Tchang, depuis plusieurs semaines mes chats sont atteints d'une étrange maladie et meurent les uns après les autres. On ne sait même pas de quoi ils meurent. Le palais est envahi par les souris !

— N'avez-vous point tenté de les exterminer ?

— Si fait. Mes meilleurs chimistes ont fabriqué des boulettes empoisonnées et les menuisiers les plus habiles ont confectionné des trappes pour les prendre. Peine perdue ; ces dames se rient des trappes

et des boulettes, car elles peuvent dévaliser nos garde-manger sans craindre les gendarmes.

Le commandant chinois réfléchit tout en lissant ses longues moustaches, puis dit au roi :

— Sire, j'ai à bord un chat très beau et très intelligent. Je vais lui conter votre histoire, peut-être aura-t-il une idée pour vous débarrasser de ce fléau.

— Comment un seul chat pourrait-il venir à bout de centaines, que dis-je, de milliers de souris ?

— Sire, faites confiance à Mâo. C'est une bête exceptionnellement douée.

Le roi finit par accepter et ordonna à deux laquais d'aller quérir le chat sur la jonque.

Mâo arriva bientôt au palais, soulevant sur son passage des murmures d'admiration. C'était en effet un chat d'une singulière beauté. Son pelage beige s'assombrissait au bas de ses pattes et au bout de sa queue. Son visage portait un masque noir, du plus bel effet, contrastant avec deux yeux, couleur saphir. Ses oreilles se dressaient avec majesté tandis que ses splendides moustaches frémissaient en cadence, au balancement de la litière.

Arrivé devant le roi, Chat salua avec grâce, écouta le récit de l'étrange maladie des « Chats du Roy », puis affirma :

— Étant donné la manière impertinente dont se comportent vos souris, j'ai tout lieu de penser, Sire, qu'elles ont découvert un poison diabolique pour se débarrasser de leur ennemi héréditaire. Une sorte de « Mort-aux-chats » !

Le roi éclata de rire.

— Commandant Tchang, voilà un Chat fort intelligent et fort spirituel, fit-il.

— Je vous l'avais dit, répliqua Tchang, très fier de son compagnon.

— Comment comptes-tu me débarrasser de ces souris ? reprit le roi.

— Sire, permettez-moi de me retirer quelques instants avec mon chat. Nous allons établir nos plans de bataille et soyez certain que nous aurons la victoire.

Tchang et son chat discutèrent à voix basse, et voici comment se déroula le plan conçu par les deux compères.

Tout d'abord, Mâo commanda au cuisinier royal un repas dont il composa lui-même le menu. Attablé seul à la table royale, il demanda aux laquais qui devaient le servir d'ouvrir toutes les portes et toutes les fenêtres de la salle à manger.

Chat fit ensuite honneur aux divers mets présentés par les laquais, faisant mille simagrées pour signifier qu'il se régala, portant parfois

une coupe à ses lèvres en plissant ses paupières avec volupté.

Mais voici que sur la fin du repas, le pauvre animal est pris de vomissements. Il se tord de douleur, gémit, puis se raidit dans la mort en un spasme spectaculaire.

Aux cris du chat, le commandant Tchang qui se trouvait dans une pièce voisine, était accouru aussitôt. Voyant son compagnon si mal en point, il se lamente, et quand il le voit mort, il pousse de grands cris et se met à verser des torrents de larmes.

En apprenant le drame, le roi se lamente à son tour et propose des funérailles nationales.

Le grand Chambellan donne aussitôt des ordres pour qu'on installe le cadavre sur un coussin d'apparat et qu'on dispose autour de lui les cierges traditionnels. Puis tout le monde se retire de la pièce, en gémissant à qui mieux mieux.

Mais Tchang revient rapidement sur ses pas, et, caché derrière une tenture, observe ce qui va se passer.

Comme il l'avait prévu, voici quelques souris qui s'aventurent dans la salle à manger, s'approchent du catafalque, se dressent sur leurs petites pattes et regardent Mâo sur son coussin d'or. Pas de doute, le chat chinois est mort et bien mort !

La nouvelle se répand comme une traînée de poudre dans tout le palais et la pièce est bientôt envahie par des milliers de souris en liesse qui se livrent autour du cadavre à une sarabande effrénée, parodiant gaiement le proverbe *quand chatte mourit, rattes qua baille bal* (Quand le chat est mort, les souris dansent...).

Cependant, une vieille souris éprouve quelque soupçon sur l'authenticité de ce trépas. Elle murmure à l'oreille d'une voisine :

— Ce cadavre-là me paraît suspect. Ne voyez-vous pas briller une lueur entre ses yeux mi-clos, ma commère ?

— C'est le reflet des cierges.

La vieille souris continue :

— Son ventre se soulève légèrement. On dirait que ce mort respire.

— C'est le courant d'air des fenêtres ouvertes qui fait frissonner ses poils, ma mie.

— Je vois ses moustaches bouger.

— Vous avez trop d'imagination, ma chère !

Une jeune souris qui surprit cette conversation fut prise de panique et dit à son fiancé :

— Retournons à la cave, chéri. Ce matou-là ne me dit rien qui vaille.

— Vas-y toute seule, froussarde ! répliqua le fiancé avec morgue. Moi je reste ici. Je veux assister aux funérailles de Chat.

La petite souris craintive venait à peine de quitter la pièce qu'il s'y produisit un grand remue-ménage. Sur un signe du commandant Tchang, les laquais s'étaient précipités dans la salle à manger et

avaient fermé en un clin d'œil portes et fenêtres.

À ce signal Mão ressuscite, bondit sur ses quatre pattes, et Gnic... Gnac... Criff... Craff... il fonce dans toutes les directions. Vous l'avez deviné... Chat avait feint de manger et de boire, mais, en réalité, il n'avait touché à aucun mets, à aucune boisson. Il croqua plus de cent souris et quand son estomac fut satisfait, il n'en continua pas moins à occire avec fureur.

Nul n'en réchappa, car les souris avaient pris tellement d'embonpoint ces derniers temps qu'elles ne purent s'enfuir par les trous qu'elles utilisaient lorsque les « Chats du Roy » les obligeaient à garder la ligne.

Quand Mão eut égorgé la dernière souris, les laquais balayèrent les cadavres dans la cour et on en fit un grand feu de joie.

Chat fut félicité, embrassé et décoré.

Quelques jours plus tard, ayant échangé sa cargaison de thé et d'épices contre des bois précieux, Tchang fit hisser les voiles et la jonque s'éloigna du port, au milieu des acclamations de la foule massée sur les quais.

Je me suis trompée quand je vous affirmai que nul n'en réchappa. Si, la petite souris craintive fut la seule qui survécut au carnage du chat chinois. Mais comme son fiancé n'avait pas voulu la suivre, elle mourut vieille fille, et emporta dans la tombe le fameux secret de la « Mort-aux-chats ».

MATCH NUL



TOUT-MALIN, le lapin et Tout-P'tit, l'oiseau-mouche, avaient décidé de faire un match culinaire. Ce serait à qui fabriquerait le meilleur doconon(49), c'est-à-dire la meilleure galette de bananes.

On en était à comparer les recettes de famille, chacun prétendant que celle de sa grand-mère était de loin la plus fameuse, lorsque maître Elphège vint à passer. On le prend aussitôt comme arbitre.

— Volontiers, assure Dame-carapace. Vous ne pouviez trouver meilleur juge car ma réputation de fin gourmet va m'ouvrir prochainement les portes de l'Académie des fins-becs.

Tout-Malin et Tout-P'tit se félicitèrent de l'aubaine.

Maître Elphège s'installe confortablement dans un rocking-chair, apéritifs et cigares à portée de patte, tandis que Lapin et Zozo-Mouche s'affairent à leurs fourneaux, qui dans son nid, qui à son trou.

Les premiers relents de cuisine flattent agréablement le palais de Tortue.

— Quelle chance ! songe-t-elle entre deux gorgées d'alcool. La faim commençait à me tenailler l'estomac. Ces galettes de bananes écrasées dans du lait de coco sont très nourrissantes. Voici un repas sans bourse délier. Puis s'adressant aux deux compères : « Alors, ça vient ces doconons ? ».

— Voilà... répondent en chœur les deux pâtisseries.

Lapin sort le premier de son terrier, portant une belle galette sur une feuille de fougère.

— Hummmm... cette galette embaume, fait maître Elphège.

— Sentez la mienne, dit Zozo-Mouche, descendant en trombe de son nid, une galette dorée à point dans son bec.

— Elle embaume aussi. Me voici bien embarrassée. Il faudrait que je

les goûte pour dire quelle est la meilleure.

— Goûtez, ma commère !

Maître Elphège croque dans la première galette, puis dans la seconde, hoche la tête, recommence et quand elle les a mangées toutes les deux, elle affirme :

— Elles sont toutes les deux aussi croustillantes et aussi parfumées. Me voici bien embarrassée pour rendre mon verdict. Laissez-moi digérer ces chefs-d'œuvre culinaires. Celui dont la galette sera la mieux digérée sera le gagnant.

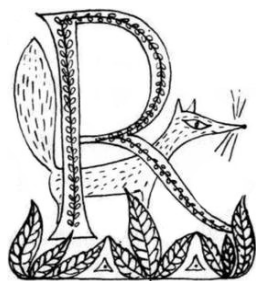
Non seulement Lapin et Zozo-Mouche acquiescent, mais ils vont au-devant des désirs de Tortue. Ils l'installent dans un hamac, après lui avoir offert café, pousse-café et liqueurs. Puis, ils regagnent leur logis, en attendant la sentence du juge.

Mais, dès que maître Elphège les devina l'un au trou, l'autre au nid, il se laissa choir en douceur du hamac, et détala au plus vite sans rendre son jugement.

En attendant le passage d'un autre membre de l'Académie des fins-beccs, Tout-Malin et Tout-P'tit continuent à s'entraîner à confectionner des doconons, priant les mânes de leurs grands-mères respectives de leur donner un jour la victoire.



MONSIEUR VIRÉ



OSIAS, le tigre était le parrain du fils aîné d'Aïra, le renard, lui-même parrain du fils cadet de Tigre, c'est-à-dire qu'ils étaient bons compères.

Un jour qu'Aïra était en visite chez Tigre, il lui demanda la raison de sa tristesse.

— Hélas compère, le gibier se fait rare en ce moment. Voilà bien huit jours que nous n'avons mangé une bonne fricassée. Nous devons apaiser nos estomacs avec des bouillies de terre glaise.

Touché de compassion, Aïra dit à Tigre :

— Il est vrai que le gibier se fait rare, mais j'ai encore à la maison quelques provisions. Que mon filleul m'accompagne au logis, je lui remplirai un panier de victuailles. Vous pourrez ainsi apaiser votre faim pendant cette période de disette.

Le fils de Rosias se mit donc en route avec Aïra et quand il revint chez ses parents, il fit une telle description du garde-manger de Renard que Tigre conçut immédiatement le projet d'aller faire patte basse sur les victuailles de son compère.

Il profita de la complicité des ténèbres pour se glisser jusqu'au terrier de Renard, l'éventra de quelques coups de patte et s'enfuit en emportant dans sa gueule un beau butin.

Aïra, le renard, fut très en colère mais, n'étant pas de taille à lutter avec le féroce animal, préféra faire semblant d'ignorer son voleur et dut se mettre en chasse, sous peine d'avoir à nourrir sa famille, lui aussi, avec des bouillies de terre glaise.

Tandis qu'il était à l'affût, au bord d'une rivière, il aperçut un pêcheur qui jetait dans l'eau un filet. L'homme laissa se calmer les

remous, puis avec un bâton, remua l'eau doucement pour attirer les poissons. N'ayant rien pris par ce procédé, il jeta le bâton loin de lui, se mit à plat ventre sur la berge, et trempa dans l'eau sa main, puis son bras. Soudain il sent sa main prise, fait un effort pour la dégager, mais en vain. L'étreinte s'accroît et le pêcheur gémit :

— Qui me tient la main ?

— C'est moi, Monsieur Viré, répond une voix qui semble venir du fond des eaux.

— Lâchez-moi, Monsieur Viré, je vous en prie...

— Si tu veux que je te lâche, crie très fort : *Monsieur Viré, virez-moi !*

— Monsieur Viré, Virez-moi ! s'empresse de crier le pêcheur.

On entendit le bruit d'un corps tournoyant dans l'espace, puis le choc de ce corps retombant à terre, à cent mètres de la rivière. L'homme resta quelques instants sans mouvement, puis il reprit ses esprits, se tâta les côtes. Rien de cassé, quitte pour la peur.

Le pêcheur se releva, et regagna son logis à toutes jambes, laissant son filet au bord de la rivière ensorcelée.

Aïra ne put s'empêcher de rire du bon tour joué par Monsieur Viré au pêcheur. Renard n'aimait pas les hommes qui lui faisaient la chasse quand il s'approchait un peu trop près de leur poulailler.

La nuit portant conseil, Renard se réveilla avec une bonne, une très bonne idée pour capturer du gibier, sans se donner trop de mal. Il retourna à la rivière, repéra l'endroit où le pêcheur s'était allongé sur la berge, compta cent mètres et se retrouva dans la clairière où avait atterri l'homme après son dialogue avec Monsieur Viré. Il fallait connaître l'endroit pour y aboutir, car la clairière était petite et entourée d'un épais rideau d'arbres.

Aïra se mit à tailler des branches en forme de pieux qu'il ficha ensuite en terre, assez profondément pour qu'elles ne se cassent pas en recevant une lourde masse. Satisfait de ce dispositif meurtrier, il retourna à la rivière, à la recherche de sa première victime.

Voici Gros-Bé qui vient justement étancher sa soif dans l'eau limpide du courant. Renard l'accoste aimablement :

— Bonjour compère, peux-tu me rendre service ?

— Hum... répond Gros-Bé méfiant.

— J'ai trouvé un trou où le poisson abonde. Mais voilà mon rhumatisme qui me taquine ce matin. Et quand mon rhumatisme me taquine, mon médecin m'interdit de plonger ma patte dans l'eau froide. Quelle malchance ! Si tu pouvais attraper quelques poissons pour moi, cela me rendrait grand service. Mes pauvres enfants n'ont pas mangé depuis deux jours...

Apitoyé, Gros-Bé, voulut bien rendre service à Renard qui ajouta :

— Tu vas t'approcher de la berge, tremper une patte dans l'eau, remue-la. Dès que tu sentiras un poisson, tu l'attrapes et tu le jettes dans mon filet.

Le Cerf obéit à Renard, remue la patte et soudain s'écrie :

— Oh l'ami. En fait de poisson, on dirait qu'une main a pris ma patte et essaye de me tirer dans l'eau.

— Une main ? Demande à qui est cette main, suggéra hypocritement Renard.

— Qui tient ma patte ? fit le Cerf.

— C'est moi, Monsieur Viré.

— Lâchez-moi, Monsieur Viré...

— Si tu veux que je te lâche, crie très fort : *Monsieur Viré, virez-moi !*

— Monsieur Viré, virez-moi !

Après un extraordinaire vol plané, Gros-Bé atterrit dans la clairière où il s'empale sur les pieux traîtreusement disposés par Renard. Ce dernier le mit en quartiers et la famille Renard se régala pendant plusieurs semaines de la chair du grand cerf.

Aïra se garda bien de parler à Rosias de son stratagème, de peur que le félin ne vienne à nouveau dévaliser son garde-manger. Malheureusement pour Renard, les animaux finirent par se méfier de lui, et plus aucun ne voulut prendre de poissons pour lui, ayant constaté que celui qui rendait service à Renard payait de sa vie sa complaisance.

Sur ces entrefaites, Rosias, de plus en plus affamé, rencontra Aïra, en promenade avec sa femme et ses enfants. Il les vit si gros, si gras, qu'il se promit de faire une seconde razzia sur le garde-manger de la famille Renard.

Mais Renard avait déménagé le garde-manger et Tigre trouva à sa place les trois renardeaux dormant paisiblement, blottis les uns contre les autres. La bête cruelle, poussée par la faim, ne put résister à la tentation. Elle emporta dans sa gueule les trois renardeaux dont la chair savoureuse fut fort appréciée par Madame Tigre et par sa progéniture.

Lorsque Madame Aïra s'aperçut de la disparition de ses enfants, elle poussa de grands cris. Renard reconnut la trace des pas de Rosias et ne douta pas qu'il fût le coupable. Aussi décida-t-il de le punir, lui et toute sa famille.

Dominant sa colère envers Tigre, il alla le voir, lui fit part de la disparition de ses trois enfants, lui demandant s'ils n'étaient pas venus voir leur parrain ? Tigre nia énergiquement et consola Renard en lui disant qu'il ne s'agissait peut-être que d'une fugue et que les trois renardeaux rentreraient bientôt au logis. Aïra feignit de croire à ces paroles d'espoir et changea de conversation :

— Ma visite a un double but, compère. Figure-toi que j'ai découvert

un endroit où le poisson abonde. Je veux t'en faire profiter. Suis-moi au bord du fleuve, tu ne le regretteras pas.

Tigre suivit aussitôt Renard en direction du fleuve.

Arrivé sur la berge, Aïra ne manqua pas de dire à Rosias qu'il ne pouvait tremper sa patte dans l'eau froide à cause de son rhumatisme. Rosias fut d'accord pour pêcher seul.

À peine avait-il plongé sa patte dans l'eau, qu'il la sentit prise.

— On dirait qu'on me prend la patte et qu'on essaye de me tirer dans l'eau, grogna-t-il.

— Allons donc compère, c'est que tu as mis la patte sur un gros poisson.

— Aïe, au secours ! On veut me noyer ! cria Tigre.

— Si tu dis vrai, demande qui tient ta patte.

— Qui tient ma patte ?

— C'est moi, Monsieur Viré !

— Lâchez-moi Monsieur Viré, de grâce lâchez-moi...

— Si tu veux que je te lâche, crie très fort : *Monsieur Viré, virez-moi !*

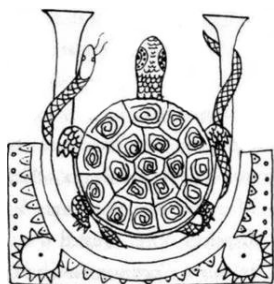
— Monsieur Viré, virez-moi ! rugit Tigre.

Tigre eut le sort de ses prédécesseurs, on s'en doute. Et puisque la famille Tigre avait festoyé des renardeaux, Aïra n'eut aucun scrupule à « virer » Madame Rosias et tous les petits Rosias dans la clairière de Monsieur Viré. Quand il eut terminé son carnage, il proclama, en guise d'oraison funèbre : *Bon dié misa me il pas variche*. (Quand le Bon Dieu punit les méchants, il n'en est pas avare).

Ne trouvez-vous pas que Renard a bien de l'audace de se comparer au Bon Dieu ?



PETITE HACHE ABAT GRAND ARBRE



UN ROI possédait une des plus belles fermes de Guyane. Un jour son intendant lui révéla que – malgré une étroite surveillance et la pose de nombreux pièges – des bêtes disparaissaient chaque jour mystérieusement.

Le roi fit aussitôt proclamer qu'il donnerait une forte récompense à celui qui le débarrasserait du voleur.

Le lendemain, maître Elphège demanda audience au monarque. Introduit auprès de Sa Majesté, il lui tint ce langage :

— Seigneur, accordez-moi trois jours et je vous débarrasse du voleur.

— Soit ! je t'accorde trois jours pour m'apporter la dépouille du voleur. En échange de ce service tu recevras un baril d'or.

La Tortue quitta la salle du trône après une révérence, rentra chez elle et s'empressa de griffonner une invitation qu'elle fit porter en toute hâte chez Rosias, par une fourmi diligente. Car Tortue, persuadée que le voleur n'était autre que Tigre, avait imaginé une ruse pour le prendre. Une autre invitation fut ensuite portée au domicile de Serpent-Grage, c'est-à-dire de la vipère.

Tigre fut d'abord surpris d'avoir comme voisin de table une bête aussi petite et méprisable qu'une vipère. Mais comme le menu était exquis, il n'y pensa bientôt plus. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, comme il est d'usage dans la bonne société, Tortue mit la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

— Seigneur Tigre, quelle est la chose qui vous irrite le plus ?

— Ce qui m'irrite le plus, c'est qu'on me regarde dans les yeux. Celui qui ose plonger son regard dans le mien, signe du même coup son

arrêt de mort.

— Comme vous avez raison, minauda la commère qui ajouta en direction du serpent : « Et vous, Seigneur Grage, quelle est la chose qui vous irrite le plus ? »

— Celui qui marche sur ma queue peut dire adieu à la vie. Je considère cette impertinence comme un affront impardonnable.

— Je ne vous donne pas tort.

L'hôtesse versa une dernière rasade de tafia à ses invités avant de les laisser partir. Le repas terminé, Tigre et Vipère prennent congé de maître Elphège avec mille remerciements pour l'agréable soirée passée chez lui.

Le « Roi de la Forêt » passe ostensiblement devant le serpent pour gagner la sortie. C'est le moment que choisit la commère pour mettre à exécution son plan. De dessous sa carapace, elle sort une pierre et la lance sur l'arrière-train de Rosias, Furieux, il se retourne brusquement. Surpris, le Serpent-Grage se dresse et siffle, fixant le regard du félin. Pour le punir de cette audace, Tigre se précipite sur lui et lui écrase la queue d'un coup de patte.

Le Serpent-Grage, hors de lui, se détend et mord Rosias à la nuque. Tigre rugit, essaye de mordre à son tour le serpent, mais la vipère, rapide et agile, a tôt fait de disparaître dans les broussailles.

Tigre n'a pas fait trois pas que le voici saisi de tremblements. Il bave, fléchit sur ses pattes, puis tombe à terre et se raidit dans la mort, foudroyé par le venin de Serpent-Grage.

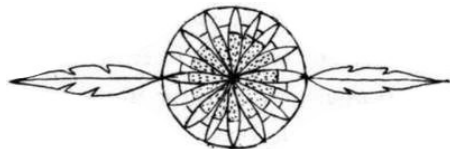
Le lendemain, maître Elphège se rendit au palais du roi et pria l'intendant d'envoyer deux chasseurs quérir la dépouille du voleur. Les chasseurs suivirent Tortue et ramenèrent au palais le cadavre de Rosias.

— Ainsi, le voleur de mes animaux, c'était ce coquin de Rosias ! s'exclama le roi. La bête avait un beau pelage. Je vais ordonner qu'on m'en fasse une descente de lit. Et que sa chair soit mise en quartiers pour ma meute de chasse. Quant à toi, maître Elphège, tu as été si vite en besogne que je veux doubler ta récompense.

Il appela son grand Argentier et lui demande de récompenser Tortue par deux barils d'or.

Elphège remercia le roi de sa générosité et s'en retourna à son Étude, suivi d'un laquais qui poussait les deux barils sur une brouette.

Et en refermant la porte de son coffre-fort, il hochait la tête en se félicitant, lui, si petit, d'avoir eu raison d'une bête aussi féroce que Rosias. Comme dit le proverbe créole *Tit hache qua couper gros bois*. Oui, c'est bien vrai, une petite hache peut abattre un grand arbre, si elle sait s'y prendre...



TI PIERRE ET TIT MARIE



TI PIERRE avait dix ans. C'était un garçon intelligent, courageux, débrouillard mais il avait un vilain défaut, il était très désobéissant.

De tous les enfants, Marie était sa préférée. Pourquoi donc ? Parce qu'elle était la petite fille la plus désobéissante du village. Or, un jour, il leur arriva une telle aventure, qu'ils furent à jamais guéris de désobéir à leurs parents.

Ce jour-là, Ti Pierre était allé chercher du bois dans la forêt. Il avait promis à sa mère d'être de retour pour le souper, mais il était bien loin du village quand la nuit vint à tomber. Apercevant une lueur en forêt, le jeune garçon se dirige vers elle. Il trouve un voyageur en train de se chauffer devant un agréable feu de bois.

— Monsieur le voyageur, je me suis égaré dans cette forêt, pouvez-vous me remettre dans le bon chemin ?

— Tu ne vas pas marcher la nuit, dans cette forêt hostile, petit bonhomme. Je vais tendre un second hamac dans mon carbet(50), et demain tu pourras retourner chez toi sans courir aucun danger.

Le garçon trouva le voyageur fort aimable. Il accepta son offre et se coucha dans le hamac, à ses côtés. Mais le lendemain matin, en ouvrant les yeux, quelle ne fut pas sa surprise de se retrouver allongé sur une planche de bois, au fond d'un sombre cachot. On frappe à la porte, on entre, et que voit-il ? Non plus le voyageur de la veille, mais un être velu et cornu, drapé dans une grande cape noire.

Ti Pierre se mit à pleurer et à gémir :

— Monsieur le Diable ! C'est vous qui m'avez jeté dans ce cachot !

— Appelle-moi « Mon oncle ! » vociféra le Diable.

— Oui mon non... noncle...

— Hier soir, quand tu dormais paisiblement dans ton hamac, j'avais bien envie de te croquer, Ti Pierre, puis j'ai eu une meilleure idée : tu es intelligent, rusé, désobéissant, tu feras un excellent petit diable. Je vais t'initier à quelques-uns de mes tours pour que tu puisses m'aider dans ma tâche.

— Je ne veux pas être un diabolotin, je veux retourner à la maison ! sanglota le pauvre enfant.

— Tu m'obéiras ou je te croquerai ! fit Satan très en colère.

Ti Pierre se mit à pleurer de plus belle.

— Pleure tout ton saoul, mon gaillard. Quand tu auras fini tes jérémiades, tes idées seront plus claires et tu changeras peut-être d'avis. Je reviendrai ce soir chercher ta réponse.

Ti Pierre sécha ses larmes, réfléchit et songea qu'il valait mieux obéir à Satan que d'être mort. Du moins pour commencer. Quand il aurait endormi la méfiance de Satan, il trouverait bien un moyen pour s'arracher de ses griffes.

L'heure n'était pas encore écoulée, que Ti Pierre entendit un remue-ménage dans la cellule voisine. Il colla son oreille au mur et comprit qu'on y enfermait quelqu'un. L'enfant, une fillette sans doute, poussait des cris déchirants qui ne faisaient qu'exciter l'hilarité du Diable.

Quelques instants plus tard, Satan entre dans le cachot du jeune garçon :

— Ta réponse, Ti Pierre ?

— Je suis votre très désobéissant neveu.

— Bien joué ! Je savais bien que tu étais un garçon intelligent. Allons ! sors d'ici et viens prendre ta première leçon de mauvaise conduite.

Quel ne fut pas l'étonnement de Ti Pierre en apercevant, dans la classe des « méchants enfants » Tit Marie, assise au premier rang.

— Toi ici, Tit Marie ?

— Hélas ! J'ai encore désobéi à mes parents ces jours-ci. Maman m'avait demandé d'aller chercher des fruits à l'abattis et de rentrer avant la nuit. Mais je suis allée dans la forêt, courir après des papillons. La nuit m'a surprise, j'ai rencontré un voyageur, il m'a offert de passer la nuit dans son carbet et le lendemain, je me suis réveillée dans un cachot.

— C'est exactement mon histoire. Ah Mariette, comme nous avons été sots de ne pas écouter nos parents. À présent il faut nous tirer de ce mauvais pas. Je suppose que le Diable t'avait proposée de te croquer si tu ne voulais pas lui obéir ?

— Oui Ti Pierre.

— Tu as préféré devenir sa « nièce très désobéissante » pour gagner du temps ?

— Oui Ti Pierre.

— Tu as bien fait. Soyons des élèves appliqués, apprenons quelques tours de magie, ils nous serviront sûrement à nous échapper.

Satan, qui voyait Ti Pierre et Tit Marie si assidus à ses leçons, se frottait les mains :

— Voilà des siècles que je n'ai eu de si bonnes recrues. Par mes cornes, ce sont des sujets d'élite. Quand ils seront grands, je les marierai et ils me donneront beaucoup de diabolins de neveux.

Ti Pierre et Tit Marie devinrent si savants qu'en quelques mois ils obtinrent le diplôme de « mauvais sujet », alors que les autres élèves mettaient parfois plusieurs années à le mériter. Le jour de l'examen, Satan leur désigna leurs épreuves. Ti Pierre devait aller chercher dix chevaux près de la rivière, leur faire franchir un vaste marécage, puis les amener devant les examinateurs sans que leurs jarrets portent la moindre tache de boue. Ti Pierre récita les incantations qui donnaient des ailes aux chevaux, et les bêtes se présentèrent devant le jury d'examen, merveilleusement propres.

— C'est bon, dit le Diable. À toi, Tit Marie. Je t'ordonne d'aller défricher l'abattis que voilà, en moins d'une minute. Voici tes outils : un sabre de bois et une pelle de carton.

Tit Marie fit un effort de mémoire, toucha un arbre avec le sabre et frappa la terre avec la pelle tout en prononçant les paroles magiques nécessaires. En quelques secondes, tous les arbres se trouvèrent couchés à terre et l'abattis se transforma en un superbe champ labouré.

— Bravo mes enfants, s'écria avec enthousiasme le Président du jury. Voici vos diplômes. Avez-vous l'intention de poursuivre vos études ?

— Oh Oui ! fit Ti Pierre avec assurance.

— Non, s'empressa de dire Satan. Ils en savent assez.

Le soir, dans leur chambre, Ti Pierre et Tit Marie furent d'accord pour trouver l'attitude de leur oncle bizarre. Après s'être tant réjoui de les voir si bien apprendre leurs leçons, pourquoi ne voulait-il plus qu'ils continuent leurs études ?

— Il est jaloux de nos progrès, fit Tit Marie.

— Certainement. Et il a peur qu'on lui fausse compagnie bientôt. Aussi, Mariette, je te propose de nous enfuir cette nuit. Nous prendrons un cheval à l'écurie, et nous rentrerons au galop à la maison.

Quand Satan arriva dans son écurie, il constata la disparition de son meilleur cheval. Soupçonnant une fugue de la part des nouveaux « diplômés » il courut à leur chambre. Elle était vide.

— Sapristi ! J'aurais dû m'en douter ! Les gredins se sont enfuis. Par mes cornes, je saurai bien les rattraper.

Le Diable scella un autre cheval, huma l'air pour repérer la direction dans laquelle étaient partis les enfants et cravacha au sang l'animal.

— Aïe ! fit soudain Mariette, j'entends un galop derrière nous. C'est sûrement notre onde qui s'est lancé à notre poursuite.

— Ne t'inquiète pas, Mariette, je vais faire en sorte qu'il nous dépasse sans nous voir.

Ti Pierre prononça quelques paroles magiques et cheval et enfants furent aussitôt métamorphosés.

— Par exemple ! s'écria Satan tandis que son cheval se cabrait devant une rivière. J'ignorais qu'il y avait de l'eau dans les parages. Holà, jolis petits canards, n'avez-vous pas vu passer un cheval noir portant deux enfants sur son dos ?

— Non, monsieur le cavalier, nous n'avons rien vu !

Et les canetons tournèrent le dos à l'inconnu avec impertinence. Le Diable galopa longtemps le long de la rivière avant de trouver un pont. Il s'apprêtait à le franchir, quand la rivière disparut soudain.

— Sapristi de sapristi, j'aurais dû m'en douter. Les deux canetons, c'était Ti Pierre et Tit Marie. Par mes cornes, je vais les punir pour s'être ainsi moqués de moi.

Satan hume l'air et bondit dans une nouvelle direction.

— Aïe, Pierrot, le voilà de nouveau à nos trousses.

— Aïe confiance en moi, Mariette. Nous allons encore le berner.

Le Diable allait rattraper le cheval noir quand sa monture se cogne dans un haut cocotier. Sous la secousse, l'arbre fait pleuvoir sur Satan une pluie de noix de coco. Quand l'averse a cessé, le Diable lève la tête et crie en direction de deux ouistitis :

— Holà, gentils ouistitis, n'avez-vous pas vu un cheval noir portant deux enfants sur sa croupe ?

— Non, monsieur le cavalier, désolé de vous décevoir.

Le Diable poursuit sa route en maugréant. Soudain, les sentiers se croisent, s'entrelacent et le voici revenu à son point de départ. De cocotier et de ouistitis, point !

— Sapristi de sapristi, j'aurai dû m'en douter ! Les deux petits singes, c'étaient Ti Pierre et Tit Marie. Cette fois, je vais les rattraper et les punir d'une façon exemplaire.

Satan hume l'air une troisième fois et se lance à la poursuite des deux enfants, qui arrivaient enfin dans leur village. Le Diable allait les

ratrapper et Mariette s'affola :

— Cette fois, il va nous prendre et nous jeter au cachot !

— Sautons de cheval et mêlons-nous à cette procession, Mariette. Regarde bien ce que je vais faire et imite tous mes gestes.

En fait de procession, il s'agissait d'un pauvre homme qu'on portait en terre. Ti Pierre et Tit Marie suivirent le cortège funèbre jusqu'au cimetière. Le Diable hésita à entrer dans le cimetière, mais son désir de punir ses neveux fut plus fort que son aversion pour ce lieu lugubre.

Ti Pierre et Tit Marie sentirent son souffle sur leur nuque au moment où ils allaient jeter un peu d'eau bénite sur le cercueil du défunt. Alors se penchant à l'oreille de Mariette, Ti Pierre lui murmura :

— Courage, Tit Marie. Et quoi qu'il arrive, n'aie pas peur.

Au moment où Satan lui met la main sur l'épaule pour l'emporter, Ti Pierre se retourne brusquement et asperge copieusement le Diable avec le goupillon.

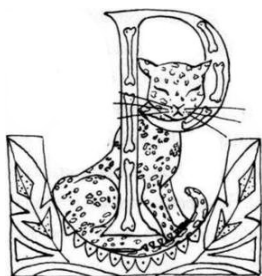
Aussitôt d'effrayants éclairs zèbrent le ciel, la terre tremble, se fend et Satan disparaît dans une crevasse.

Leur panique apaisée, les habitants du village firent fête aux enfants et écoutèrent avec étonnement leur histoire. Les parents de Ti Pierre et Tit Marie leur pardonnèrent leur fugue, estimant qu'ils avaient été suffisamment punis de leur désobéissance.

Plus tard, Ti Pierre et Tit Marie se marièrent – devant monsieur le curé et pas devant le Diable – et ils eurent beaucoup d'enfants, tous plus obéissants les uns que les autres.



UN CHARMANT ANNIVERSAIRE



POUR une fois, Rosias avait pensé à son anniversaire de mariage. Aussi rapporta-t-il à son épouse, sur le coup de midi, un joli cochon de lait, rose et grassouillet à souhait. Il lui affirma qu'il n'avait pas hésité à le payer très cher au marché, ce en quoi il mentait, car le coquin l'avait volé dans la basse-cour d'un fermier voisin.

Mais Madame Rosias ne fit pas honneur au présent de son mari.

— Célébrer notre anniversaire de mariage ? Merci bien ! Primo, cela me rappelle que nous ne sommes plus dans la fleur de l'âge. Secondo, que tu m'as rendue bien malheureuse avec ton avarice, ta jalousie, ta cruauté, sans compter que tu t'absentes pour un oui pour un non, me laissant sur les pattes le soin de la maison et la responsabilité des enfants. Au diable la célébration de cet anniversaire !

Tigre, une fois de plus, fila doux devant la mégère et s'en alla cuver sa colère dans un coin, en attendant que le repas fût prêt.

— Je m'absente pour un oui pour un non... Eh bien, pour ne pas te faire mentir, je vais m'absenter dès demain, et rira bien qui rira le dernier, Madame Rosias ! bougonna le fauve.

Entre la poire et le fromage, Tigre annonça à sa famille qu'une « importante affaire » l'appelait en province.

— Qu'est-ce que je te disais ce matin ! Te voilà reparti en vadrouille. Heureusement que nous avons le cochon de lait dans le garde-manger, autrement je serais encore obligée d'aller chasser pour nourrir nos petits, en plus de tout ce que j'ai à faire dans la maison...

Rosias se leva aux aurores, passa par la cuisine et se sauva en emportant le cochon rose, ayant soin de laisser la porte du garde-manger entrouverte pour faire croire au larcin d'un maraudeur. Car,

pour punir sa femme de sa mauvaise humeur, il avait tout simplement imaginé d'aller dévorer le cochon tout seul, dans un coin tranquille de la forêt.

Il avait marché plus d'une heure, lorsqu'il aperçut une fumée qui montait d'une proche clairière. Intrigué, il s'avança prudemment et vit qu'il s'agissait d'une marmite abandonnée, placée sur des cendres encore chaudes.

— Quelle aubaine, songea Tigre. Je n'ai qu'à ranimer ces cendres et jeter mon cochon dans la marmite pour me régaler rapidement d'une bonne fricassée.

Quand le cochon fut cuit à point, Tigre trempa une patte pour goûter la sauce :

— Quel régal ! Choisissons une cuisse pour commencer...

Au moment où Tigre portait le morceau de viande à sa bouche, une voix forte le fit tressaillir :

Tombé megoué !

Rosias s'affaisse et s'endort profondément.

La voix mystérieuse était celle de Massala, le Maître des bois. Non seulement Massala avait faim, mais il pensa que Rosias méritait d'être puni pour sa lâcheté et sa gourmandise. Massala mangea la fricassée, mais avant de disparaître dans la forêt, il prononça les mots magiques :

Levé megoué !

Tigre sort de sa torpeur et rugit de colère en constatant que la marmite est vide.

— Comment ai-je pu m'endormir avant de manger ? Sans doute, quelque bête affamée sera passée par là pendant mon sommeil, et aura mangé ma fricassée. Heureusement que je n'ai pas mis tout le cochon dans la marmite. Il me reste quelques bas morceaux dont je me contenterai.

Rosias rajoute de l'eau, ranime le feu, et fait une seconde fois sa cuisine. Au moment où il allait ronger un os, Massala s'écrie :

Tombé megoué !

Compère Tigre s'écroule et le Maître des bois vide la marmite. Quand Tigre se réveille, il s'emporte contre lui-même :

— Je fuis mon logis pour dévorer en paix ce cochon rose, et voilà qu'un farceur s'en régale à ma place ! Il ne me reste plus que les abats. J'ai si faim que je vais quand même les manger. Mais cette fois-ci, je vais faire bonne garde.

Tigre jette dans la marmite le cœur, le foie et les entrailles du

cochon, tandis qu'il se met à monologuer, en agitant méchamment sa queue et ses moustaches :

— Approchez, approchez, Monsieur le voleur ! Montrez-vous. Vous ne voulez pas vous montrer ? Tant pis pour vous, car je vais passer à table.

Tigre tire un morceau de foie de la marmite, le porte à sa bouche... Vlougoudou !... Le voici une troisième fois en léthargie.

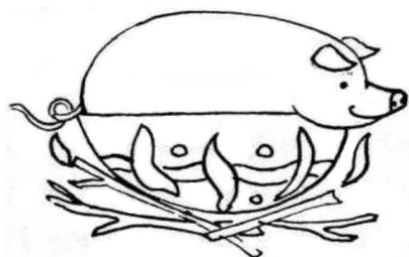
Lorsqu'il se réveilla, il ne restait plus rien dans la marmite, pas même une goutte de sauce. Quand il eut pesté tout son saoul contre l'adversité, il dut se résigner à rentrer chez lui.

— « L'affaire » n'a pas marché, bobonne, et... je meurs de faim.

— Te voilà de retour, sans argent et sans victuailles, persifla Madame Rosias. Eh bien tu vas jeûner aujourd'hui, monsieur mon mari ! Un rôdeur a dévalisé notre garde-manger et comme tu n'as pas d'argent à me donner, je ne puis aller acheter quoi que ce soit au marché. Va chasser ou alors, contente-toi d'une bouillie de terre glaise.

Fourbu et vexé, Tigre s'en alla coucher, la tête lourde et le ventre creux.

Charmant anniversaire !



JACK-LE-ROUGE



L'ÉPOQUE de la piraterie, nombreux étaient les corsaires établis dans les îlots rocheux des Caraïbes. Parmi ces aventuriers, se trouvaient quelques jeunes gens de noble naissance, cadets sans fortune attirés par des gains faciles ou jeunes dévoyés, chassés par leur famille.

Au large des côtes de Cayenne, sur un îlot de l'archipel du Diable, l'un d'eux y avait son repaire. Sa demeure était taillée dans le roc. Du sommet de l'édifice, il surveillait de son regard d'aigle les navires qui passaient dans les parages. La nuit, des feux allumés égaraient les vaisseaux. Jetés sur les récifs, ils se voyaient soudain assaillis par une bande de démons, qui, sabre en mains, massacraient l'équipage et pillaient la cargaison. Le chef de ces pirates portait sur la tête un turban écarlate, de la couleur du sang qu'il versait si aisément. D'où son sobriquet de « Jack-le-Rouge ».

Des revers de fortune et des deuils cruels avaient fait de ce gentilhomme normand un farouche bandit. Son père avait perdu au jeu toute sa fortune, puis s'était suicidé. Sa mère était morte de chagrin. Sa jeune femme était morte en couches. Il ne lui restait que sa fille bien-aimée, la jeune et ravissante Angélique.

Ce prénom lui allait fort bien, car c'était en vérité un ange de douceur et de vertu. Elle avait grandi dans un couvent parisien, sous la protection d'une tante Abbesse. Quand elle eut 16 ans, son père la fit venir près de lui.

La jeune fille fut très étonnée de débarquer sur cet îlot minuscule et solitaire, alors qu'elle avait toujours cru que son père était propriétaire de riches plantations à la Martinique. Mais Jack-le-Rouge avait préparé sa réponse et donné le mot à ses hommes de main. Oui, il était un riche planteur des Antilles. Mais il avait eu des démêlés avec un

propriétaire voisin qui l'avait injustement accusé de vol. Pour ne pas aller en prison – car les apparences étaient contre lui – il s'était réfugié sur cet îlot. Mais la justice suivait son cours. Sa cause était entre les mains d'un bon avocat. La vérité allait bientôt éclater. Il pourrait retourner dans son domaine avec Angélique, la tête haute. Son ennemi serait jeté en prison.

Angélique crut cette histoire et pria Dieu que justice fut rapidement rendue à son père. Jack-le-Rouge la conduisit ensuite à ses appartements : trois pièces qu'il avait somptueusement fait aménager, avec le fruit de ses récentes rapines. La jeune fille aurait aimé que sa chambre donnât sur la mer, mais son père objecta que la mer était souvent très mauvaise sur ces côtes et que le bruit des flots l'empêcherait de dormir. En réalité, on s'en doute, il ne voulait pas que sa fille vît à quels odieux exploits il se livrait la nuit, avec ses complices.

Mais une nuit, l'orage éclata avec tant de violence, que la jeune fille fut réveillée en sursaut. Le silence de la demeure contrastait étrangement avec le bruit des éclairs et les roulements de tonnerre qui s'ensuivaient. Intriguée, Angélique mit ses chaussons, entourra ses épaules d'un châle de laine et se dirigea vers la chambre de son père. Elle était vide. La jeune fille descendit à l'étage inférieur où se tenait en permanence un gardien. Personne ! Elle songea que son père et ses compagnons étaient peut-être partis pour une pêche nocturne. Mon Dieu ! qu'allaient-ils devenir dans cette tempête ? Elle monta sur la plus haute tour de la forteresse et eut du mal à croire au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Dans la pénombre, un superbe trois-mâts dansait sur les vagues, tout près des brisants. Un homme agitait une lanterne sur la grève. Le bateau se rapprocha de la lumière et, dans un grincement épouvantable, sa coque s'enferra sur les rochers. Il était échoué.

L'homme à la lanterne agite son bras. Des silhouettes sortent de l'ombre en hurlant et montent à l'abordage du beau voilier, prisonnier des récifs. À la lueur de l'aube naissante, Angélique reconnaît le turban rouge de son père. Elle entrevoit soudain l'affreuse vérité : son père lui a menti. Il n'est qu'un criminel naufrageur !

La jeune fille regagne sa chambre, en titubant de chagrin. Elle se jette sur son lit et sanglote désespérément.

Le lendemain, son père lui demanda pourquoi elle avait si mauvaise mine. Elle baissa les yeux et dit que l'orage l'avait empêchée de dormir. Et le temps passa, profitable pour le forban, pénible pour la jeune fille qui ne savait comment se tirer de cette situation.

Après une longue nuit de prière, elle décida de dire à son père qu'elle était au courant de ses coupables activités et qu'elle le suppliait d'en finir. Jack-le-Rouge se mit dans une grande colère. Il dit que la

vie avait été injuste avec lui. Qu'il s'était fait pirate pour reconstituer la fortune de ses ancêtres et doter richement sa fille afin qu'elle trouve un mari digne d'elle. Angélique ne se rendit point à ses raisons et, de fureur, son père la fit mettre au cachot pendant plusieurs semaines.

Angélique pleura beaucoup. Puis elle songea à un moyen de sauver son père qu'elle ne pouvait cependant s'empêcher d'aimer de tout son cœur. Elle feignit de se repentir de ses paroles. Jack-le-Rouge la sortit aussitôt du cachot et lui permit de réintégrer ses coquets appartements. Angélique disait bonsoir à son père, tirait bruyamment le verrou de sa chambre pour faire croire qu'elle se couchait de bonne heure. En réalité, elle guettait le départ de Jack pour la grève. Quand elle était certaine que tous avaient quitté la forteresse, elle enfilait une tenue de marin, mettait des bottes et couvrait sa tête d'un chapeau ciré. Elle descendait jusqu'à une crique(51) où était amarrée une petite barque, poussait cette barque à la mer et ramait vigoureusement en direction du bateau en perdition.

C'était toujours la même scène qui se répétait alors.

— Oh ! Oh ! criait de toutes ses forces Angélique, dans la nuit sombre.

Un marin scrutait les alentours du navire et finissait par apercevoir le frêle esquif. Il criait à son tour :

— Que veux-tu, moussaillon ?

— Au nom du Ciel écoutez-moi et surtout croyez-moi !

— Qu'y a-t-il ?

— N'ajoutez pas foi aux signaux venus de cette côte... l'île est aux mains des pirates... changez vite de direction si vous ne voulez pas être massacrés.

— Merci petit ! Veux-tu monter à bord pour ta récompense ?

— Non, marin. Je dois demeurer ici pour en sauver d'autres...

Le navire changeait de cap : il était sauvé.

Jack-le-Rouge ne comprenait rien à ce qui se passait. Angélique se félicitait de sa ruse. Elle suggéra à son père que son repaire était sans doute à présent connu de la plupart des navigateurs et qu'ils évitaient soigneusement l'archipel du Diable. Elle espérait ainsi que son père quitterait la forteresse maudite et, ce faisant, irait continuer ailleurs une existence plus avouable.

Mais le vieux pirate ne voulut point quitter son nid d'aigle. Angélique reprit ses navigations nocturnes et sauva encore maints navires. Mais ces efforts héroïques ne tardèrent pas à affecter sa santé. Une certaine nuit de tempête, elle voulut aller secourir un navire, bien que grelottante de fièvre. Elle parvint à éloigner le voilier de la côte maudite, mais ses forces la trahirent tandis qu'elle ramenait sa barque

à terre. Elle s'évanouit et la barque folle alla se briser sur les rochers. La jeune fille fut précipitée à la mer. Elle n'eut pas le courage de faire les quelques brasses nécessaires pour gagner le rivage.

Quand son corps fut découvert, le lendemain sur la plage, son père comprit enfin la raison de ses récents insuccès. Il se jeta en sanglotant sur le corps inanimé de sa fille, à la fois si charmant et si tragique dans son costume de mousse. Ses farouches compagnons gardèrent le silence devant un tel désespoir. Inaccessibles au repentir ils allèrent servir un autre maître tandis que Jack-le-Rouge vendait ses biens et en distribuait l'argent aux pauvres, avant d'aller terminer son existence dans le silence et l'austérité d'un monastère.



PETIT LEXIQUE GUYANAIS

ARAWAKS : Indiens des régions côtières, descendants des farouches Caraïbes.

BALATA : Arbre d'Amérique du Sud produisant une gomme appréciée.

BOUCANER : Action de « fumer » la viande ou le poisson.

CASSAVE : Galette de farine de manioc, également appelée « pain soleil », car les Indiens la font sécher sur le toit de leur maison.

COUAC : Farine de manioc.

COUI : Demi-calebasse, utilisée comme récipient par les Indiens.

CRÉOLE : Personne de race blanche, née aux colonies.

DIABLESSES : Elles prennent l'apparence de beautés humaines pour séduire les hommes.

FOURMI-MANIOC : Fourmis extrêmement voraces qui peuvent dévaster un champ en quelques heures.

GUÉLINGUÉ : L'écureuil, dans les contes guyanais.

GYMNOTES : Ou « anguilles trembleuses ». Leur décharge électrique peut paralyser de gros animaux.

HOCCO : Dindon sauvage dont la chair est excellente.

IGUANE : Reptile d'Amérique du Sud dont la chair est très appréciée des Indiens.

KALEMBÉ : Cache-sexe indien qui entoure la taille et retombe aux genoux.

KATOURI : Coiffure créole formée d'un cerceau de bois léger, recouvert de palmes tressées. Protège du soleil comme de la pluie.

LAGRATICHE : Le lézard, dans les contes guyanais.

LAMENTINS : Mammifères cétacés et herbivores d'Amérique du Sud. Leur apparence a donné naissance à la légende des « sirènes ».

MACHETTE : Sorte de faux utilisée pour défricher.

PALÉTUVIERS : Arbres des régions tropicales, bordant généralement le littoral de la mer.

PÉCARI : Cochon sauvage d'Amérique du Sud.

PIRAÏE : Poisson carnassier que les Brésiliens nomment « Piranas ».

PRIPRIS : Marécages des régions tropicales.

SARBACANE : Roseau évidé au travers duquel on souffle pour lancer de petits projectiles. Les Indiens s'en servent pour abattre du petit gibier.

SINGES ROUGES : Ou « Stentor ».

TAKARI : Longue perche incassable qui sert à guider la pirogue dans les « maman-sauts » (rapides).

TATOU : Mammifère édenté, couvert d'écailles. Amérique du Sud.

VAMPIRES : Grandes chauves-souris d'Amérique tropicale. Vivent de fruits, d'insectes et sucent le sang des hommes ou des animaux endormis.



Quelques *DOLOS*⁽⁵²⁾

ou proverbes guyanais

(certains sont cités dans ce texte)

ACERTOS CHIPENS, QUITIQUA, LEVEK, KARIAKOV, ME, AND GROSSEYON, QUES
QUASTRA, REPATRAPENT.

BOONDIIE BUSADME, JINPAEVAARIGAH, il n'en est pas avare.

MARITIME OIL & GAS SIMULATIONS S.A.S.

CA LOU QU AN CH O A C H E R S Q U I E N S E N S O U A V E R D S Q U I E R U C E S.

La tourte de l'enfant n'a pas dans la fable un bois d'arbre.

À COMPTER ASSIÈS CHAUDIEVOISIN VOISIN, OUS COUP DORMI SANS SOUPER.

MOVE IT TO THE HOUSE VITE.

PAATHENGE A MAÎTRE MALICE de la méchanceté.

PERDRIX LES BISTOUILLERES LA POULE AU POUAILLER
POULES A POULAILLER.

Poêle cassé par un tonnerre, le tonnerre ne couvrait plus rien finit par se retrouver prise dessous.

QUAND CHATEL RASE LA LEASTIES QU'AILLE BAL.

REVENIR PAS JAMAIS GÂNER RAISON EN VANT SPOULAILLER.

RECHERCHER QU'ON A ROUSSEAU PAS QU'ON RAMASSER LIMON.

PETITE AIGLE. Chat. Grand Faucon. Gros Bois.

BEUTHEUPDISPONSIBLEMANGEResMOUNtes,AREACHesSBJOUQUe
QUAIPORTEB DANCE.

Zes Affaires Moultoum pas zia Affaire s Caboute.

-
- 1 Le « Roi doré » Roi inca vivant dans la fabuleuse cité de Manoa à l'origine de la légende d'El Dorado.
 - 2 Ou « Nègres marrons ». Descendants d'esclaves noirs, jadis importés d'Afrique pour travailler dans les propriétés des colons.
 - 3 « Monsieur Bon Dieu ». Patois des noirs bonis.
 - 4 Plante d'Amérique dont la racine fournit une fécule nourrissante.
 - 5 Sorcier indien.
 - 6 Ou « Bombax ». Arbre des régions tropicales dont le fruit donne une bourre appelée « Kapoc ». Les populations antillaises et guyanaises affirment que c'est un arbre maudit. Sous ses ombrages, le Diable rencontre les « gens gagés », c'est-à-dire ceux qui ont signé un pacte avec lui.
 - 7 Diablotins dont les pieds sont retournés.
 - 8 Plat typiquement guyanais, sorte de « bouillabaisse », confectionnée avec du poisson et des crustacés.
 - 9 Indiens des régions côtières, descendants des Caraïbes.
 - 10 Gracieuse sirène qui aime aider les hommes courageux.
 - 11 Costume d'apparat.
 - 12 Liqueur à base de manioc fermenté. Ce sont les vieilles femmes indiennes qui mâchent des racines de manioc et les crachent ensuite dans un bac où fermente ce mélange pendant plusieurs semaines. C'est une sorte de « vin d'honneur » que l'on sert ensuite aux hôtes de marque.
 - 13 Ou « Grand Esprit ». Divinité indienne.
 - 14 Jaguar de Guyane. Bête cruelle, sotté et vaniteuse.
 - 15 Goélette brésilienne employée au cabotage.
 - 16 Serpent trigonocéphale, très venimeux. Amérique latine et Asie.
 - 17 C'est la vedette des contes guyanais – personnage intelligent, philosophe, courageux et astucieux.
 - 18 Terrain défriché et planté.
 - 19 Panier à provisions.
 - 20 Pachyderme d'Amérique tropicale dont le museau est allongé en forme de trompe.
 - 21 Ou « Grand fourmilier ». Mammifère édenté qui se nourrit de fourmis en les capturant avec sa langue gluante.
 - 22 Batracien d'Amérique du Sud, de très grosse taille.
 - 23 Cancrelats.
 - 24 Chevreuil d'Amérique du Sud. Animal espiègle et désobéissant.
 - 25 Le tapir – lourdaud, crédule et complaisant.
 - 26 Eau-de-vie tirée de la canne à sucre.
 - 27 Mammifère rongeur, de la taille d'un lièvre. Originaire d'Amérique latine.

- 28 Mammifère marsupial d'Amérique.
- 29 Agouti (sorte de lièvre d'Amérique) taquin et vantard.
- 30 Petit mammifère carnassier d'Amérique latine. S'apprivoise facilement mais ne peut supporter d'être attaché ou enfermé dans une cage.
- 31 Appelé aussi « Oiseau-trompette », à cause de son cri bizarre. Oiseau d'Amérique latine, qui s'apprivoise et sert de gardien dans les basses-cours indiennes.
- 32 « Le Maître des Bois ». Gaillard velu qui aide les bons et punit les méchants. Aime faire des farces aux humains.
- 33 Sorcier ou personne « gagée avec le diable », pouvant prendre la nuit l'apparence d'un loup.
- 34 Appontement permettant l'accostage, au bord d'un fleuve ou d'une rivière tropicale.
- 35 Espèce de vautour d'Amérique du Sud. Appelé à Cayenne « charognard », car il fait ses délices des ordures ménagères.
- 36 « Valise » guyanaise faite de deux paniers s'emboîtant l'un dans l'autre et liés ensemble par une cordelette.
- 37 Arbre d'Amérique donnant des pommes comestibles. Bois utilisé en ébénisterie.
- 38 Canot indien.
- 39 Grands perroquets d'Amérique du Sud à longue queue et magnifique plumage. Les Indiens des Guyanes utilisent leurs plumes pour s'en faire des parures.
- 40 Ou « Aïe ». Mammifère édenté, arboricole d'Amérique du Sud.
- 41 Oiseaux-mouches des régions tropicales.
- 42 Poisson d'Amérique tropicale qui peut « marcher » sur ses nageoires ventrales, traversant la savane pour se rendre d'une rivière à l'autre.
- 43 Ou « Tamanoir ». Mammifère édenté qui se nourrit de fourmis en les capturant avec sa langue gluante.
- 44 Oiseau grimpeur dont la particularité est d'avoir un énorme bec. Amérique du Sud.
- 45 Partie d'un fleuve où le courant devient rapide et dangereux pour la navigation.
- 46 Reptiles ophidiens comprenant d'énormes boas aquatiques pouvant atteindre dix mètres de long. Amérique tropicale.
- 47 Nom familier des « moustiques », en patois guyanais.
- 48 Le renard – avare et rusé – souvent berné dans les contes guyanais.
- 49 Galette de farine de maïs, mélangée avec des bananes écrasées dans du lait de coco.
- 50 Hutte indigène faite de branchages. Abri provisoire généralement construit au bord des rivières.

51 Rivière tropicale.

52 Proverbes typiquement guyanais.